

923.271

Alr

1935

POLOD RICHER

NOS CHEFS

À OTTAWA

FIGURES



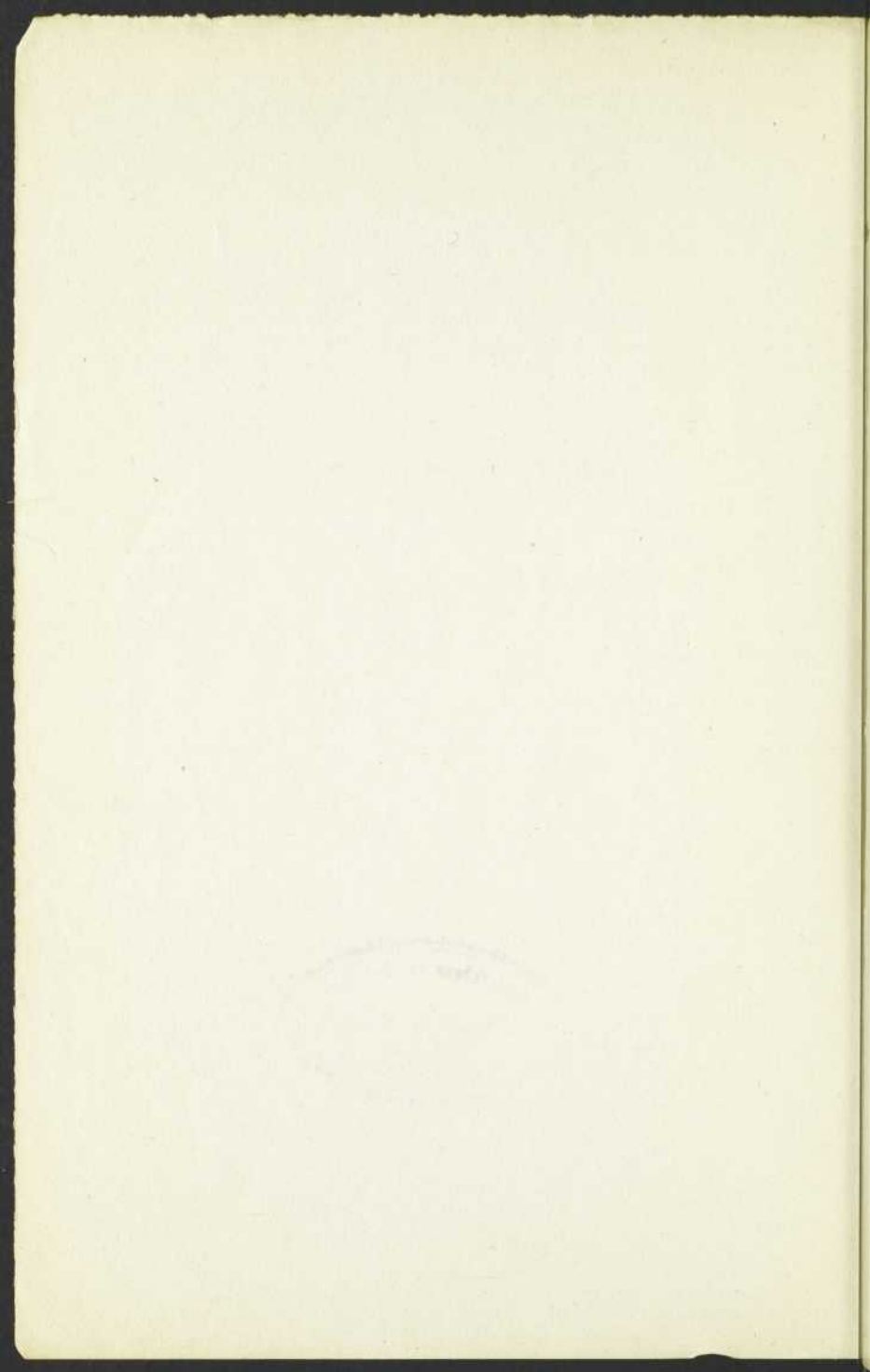
CANADIENNES

ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE



Bibliothèque Nationale du Québec





NOS CHEFS
À
OTTAWA

DU MÊME AUTEUR

Marché de dupes ? (La conférence impériale d'Ottawa, 1932), aux Éditions Albert Lévesque, 1933. — Prix d'Action Intellectuelle, 1934. (Épuisé).

LÉOPOLD RICHER

NOS CHEFS

À OTTAWA

R.-B. Bennett, Mackenzie King, J.-S. Woodsworth,
Ernest Lapointe, H.-H. Stevens, C.-H. Cahan,
Arthur Sauvé, Fernand Rinfret,
J.-F. Pouliot et les
autres.



FIGURES



CANADIENNES

ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE

MONTREAL, 1935

Il a été tiré de cet ouvrage,
cent cinquante exemplai-
res sur papier coquille
teinté, numérotés à la
presse de 1 à 150.

L'édition ordinaire a été tiré
sur papier coquille blanc.

FC
576
AIR 534
1935

Tous droits réservés,
Canada, 1935.

AUX
«JEUNE-CANADA»

"Il y a des rouges, il y a des bleus au parlement fédéral. Pour protéger, défendre nos intérêts de Canadiens français, il n'y a point de Canadiens français."

André Marois,
(L'Action Nationale,
mars 1935).

"Ni en politique, ni en littérature il n'y a plus de place pour les équilibristes et les hésitants. Notre âge veut qu'on prenne parti et qu'on aille jusqu'au bout de sa pensée."

André Chaumeix,
(La Revue
des Deux Mondes,
15 février 1935).

AVERTISSEMENT

La politique vaut ce que valent les hommes qui la font. Cela est vrai surtout quand les programmes des partis — comme c'est le cas aujourd'hui — se ressemblent au point de se fondre les uns dans les autres.

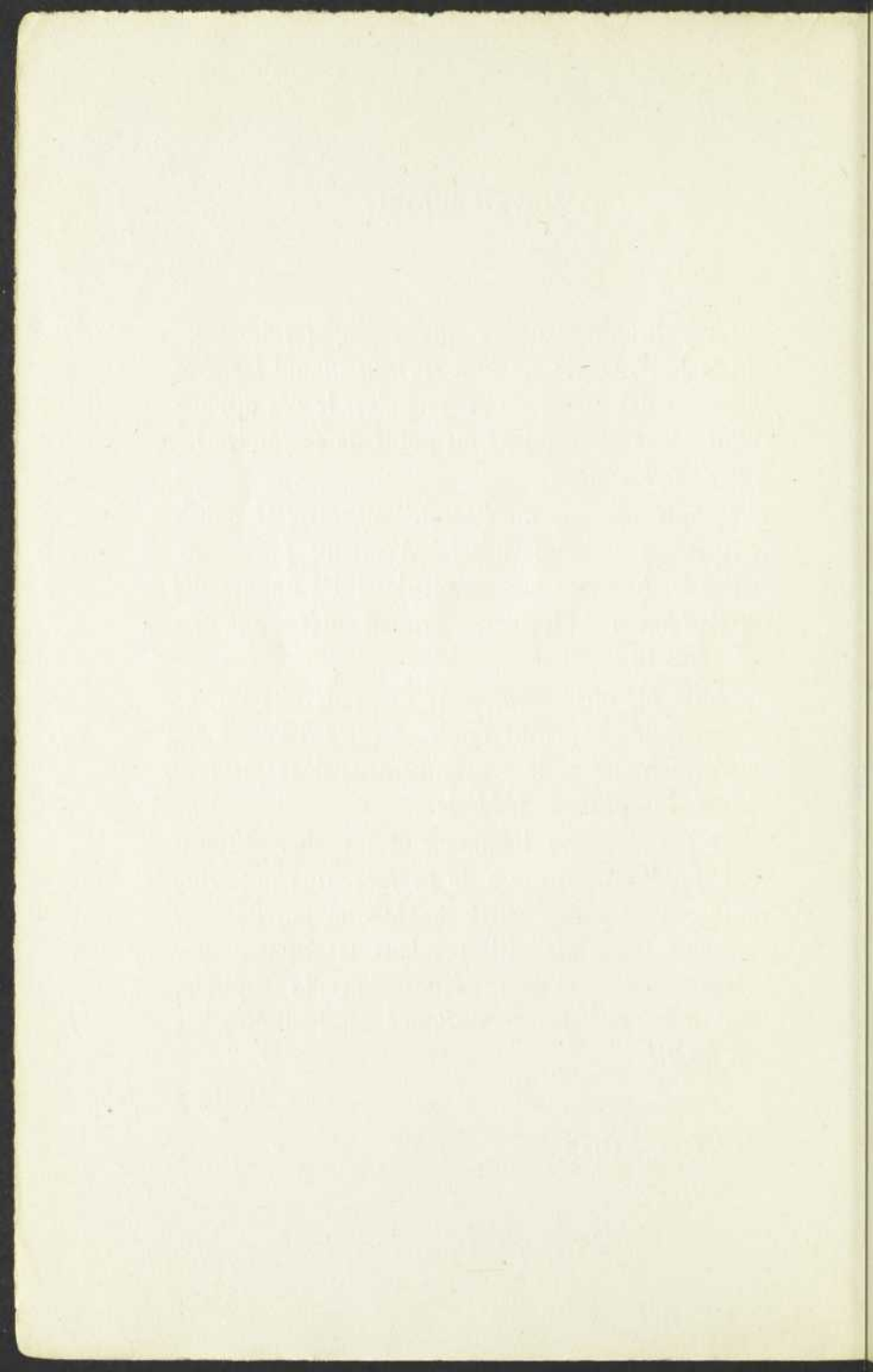
Depuis un an, au "Droit" et au "Devoir", nous nous sommes attaché à mieux faire connaître les hommes qui jouent des rôles importants au Parlement d'Ottawa. Travail intéressant certes, mais utile aussi.

Nous offrons maintenant ces portraits en espérant qu'ils pourront rendre service à l'électorat qui sera invité tout prochainement à se prononcer sur la politique fédérale.

Et pour rendre hommage à un cher disparu, nous publions, en guise de préface, une note que nous avons voulue aussi simple que possible sur Armand Lavergne qui, pendant les quatre dernières années qu'il a vécues dans la capitale, nous a honoré de sa confiance et, peut-être, de son amitié.

L. R.

Ce 25 juin 1935.



ARMAND LAVERGNE

(1880 — 1935)

DÈS son arrivée à Ottawa, après les élections de 1930, il était évident que Lavergne ne pourrait plus, comme autrefois, prendre une part très active aux débats. Il prononça quelques rares discours au début. Ses forces l'abandonnant, il dut s'en tenir aux ternes fonctions dévolues au président du comité. Il souffrait plus dans son coeur que dans son corps de l'incapacité où il se trouvait de participer à la bataille politique. L'atmosphère de la Chambre l'électrisait. Souvent il a dit la veille d'un débat important: « Je parlerai demain ». Il ne parlait pas, bien entendu, car il survenait toujours une crise, en ces moments-là, qui le réduisait à l'immobilité.

Malgré son silence et ses longues absences, Armand Lavergne n'a jamais cessé d'exercer une très grande influence sur les députés de

langue française. Une décision importante devait-elle se prendre? On allait chez lui, on le consultait, on discutait. Plus d'une fois il lui est arrivé de trancher les questions avec humeur, surtout lorsqu'il voyait que l'on voulait transiger sur un point de doctrine nationale.

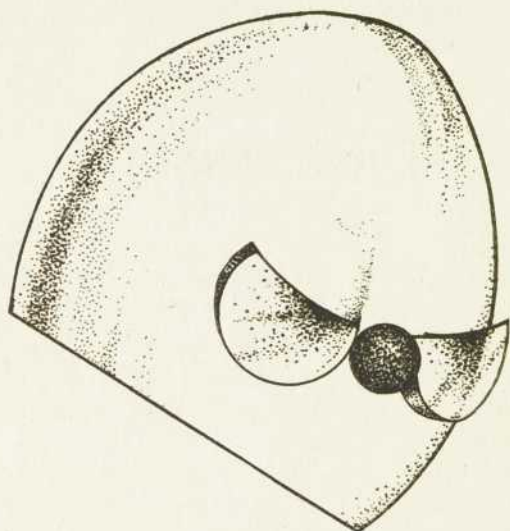
Patriote, il n'a pas un instant cessé de l'être. Aussi, quelques-uns qui avaient été fiers de le voir à la vice-présidence, trouvèrent-ils bientôt qu'il se montrait trop intransigeant. Ils s'éloignèrent de lui. Il supporta vaillamment la solitude. Connaissant les hommes, il n'en voulait pas à ceux qui le délaissaient pour suivre une politique de compromis et d'opportunisme. Il se mit à écrire dans les journaux. Il publia des lettres mordantes dans le *Droit*, le *Devoir*, l'*Action Catholique*. Des lettres qui firent bondir.

Si on lui portait des coups sournois, il rassemblait toutes ses énergies pour se battre, lui, devant la foule: lecteurs ou auditeurs. S'agissait-il d'une nomination où un Canadien français aurait dû l'emporter? On s'inquiétait de son attitude. On se demandait dans les petites réunions: « Qu'est-ce que Lavergne va penser de cela »?

Lavergne malade, Lavergne muet, Lavergne mourant restait redoutable.

Sa seule présence était un réconfort, un encouragement, un appui: parfois même elle était un reproche.

M. R.-B. BENNETT



LA PALME 9.10

M. R.-B. BENNETT

DEPUIS cinq ans il a vieilli, le *Chief*, comme l'appelle révérencieusement M. Maurice Dupré. Mais il faut le regarder de près pour constater ce que ces années de travail et d'échecs ont enlevé de jeunesse à ses traits, jusqu'à quel point elles ont alourdi sa démarche.

Grand, tête ronde, masse énergique sur des bases puissantes, cheveux rares et lissés — plus sel que poivre — visage frais, bien rasé, sourcils très épais, retroussés et presque blancs; soupçons de pattes d'oie au bord des yeux; oeil inquisiteur derrière le lorgnon; nez ardent, lèvres bien taillées, faites pour railler et rire du coin; joues qui glissent si elles ne tombent pas; cou bref, fortes épaules légèrement voûtées; poitrine large, ventre imposant sur lequel reposent, aux heures de détente, deux mains bien soignées, habituées aux gestes impératifs; jambes nerveuses — à la Winston Churchill —

notre premier ministre a toujours fort belle mine, non seulement aux jours de gala mais quotidiennement, car il est soigneux de sa personne, se vêt chez les grands couturiers, apporte à sa toilette la recherche du fini, du parfait, du riche.

Son masque mobile à volonté, tour à tour impénétrable, sévère, bon enfant, sarcastique, autoritaire, terrible, emprunte aux circonstances l'air qu'il faut, la figure qui convient. Parfait acteur, il mime avec une égale facilité la surprise, l'indignation, la détresse, la fatigue, la vigueur, le désintéressement, l'assurance superbe, le martyre . . . Il passe d'un mode à l'autre, d'une corde à l'autre, d'une note à l'autre avec une aisance accomplie, tel un habitué des planches. Il a dressé sa voix à lui obéir comme ses traits. Si elle récite parfois sur un ton monotone, elle sait s'arrêter brusquement, fléchir, rebondir, se précipiter, tomber en cataracte mugissante, bouillonner . . . Un fleuve de mots qui passe. De tous les gestes oratoires, il préfère celui du coup de poing qui fait sauter le couvercle de son pupitre. C'est lorsqu'il est le moins sûr de ce qu'il affirme qu'il semble le plus affirmatif. Pris au dépourvu, il s'entête, s'enfonce dans le marais de l'incohérence, se répète, cherche ses mots, hésite, reprend sa phrase, bafouille, et termine par une dernière affirmation.

Jette-t-on un regard sur ce qu'il fut, M.

Bennett apparaît comme un choyé de la fortune; car ses dons nombreux et indéniables n'auraient pu, tout seuls, lui assurer des succès partout où il a passé. Aventurier de la politique, il a fini par faire de la politique son propre domaine. Audacieux, d'ambition tenace, il a été, dans sa profession et sa vie privée, servi en enfant gâté. Studieux, grand liseur, avocat d'envergure, connaissant la jurisprudence, bien versé dans les problèmes financiers, industriels et ferroviaires, il a eu le génie de mettre à profit ce que le hasard lui offrait sur un plat d'argent. Au milieu d'une existence active et bien que mêlé aux plus grandes affaires du pays, il a su se garder du temps pour meubler son esprit, il a gavé sa mémoire de connaissances disparates, certes, mais encyclopédiques. Il aime encore à citer un vers classique, le mot d'un Prophète, à raconter une anectode inédite, à rappeler de vieux *précédents*, des textes anciens, à lire une page d'un ouvrage récent pour appuyer sa thèse.

Relégué longtemps aux rôles de second plan par des rivaux plus heureux, il ne cessa jamais d'avoir confiance en son étoile. Il tendit sa vie comme un arc vers la renommée, l'influence, la gloire. Il a fini par s'imposer à son parti en écartant ses concurrents de façon définitive, grâce à sa belle prestance, à son charme personnel, à son éloquence torrentielle, à son dynamisme et, surtout, à son prestige

d'homme riche auquel tout réussit. Les Canadiens ont emprunté de leurs voisins une admiration béate envers ceux qui amassent des fortunes. Ils leur confient volontiers non seulement leurs épargnes mais l'administration des affaires nationales.

L'heure de M. Bennett sonna en 1930. Il monta au pouvoir sur la vague de l'inquiétude générale. Comme le mot ne lui pesait pas aux lèvres, il multiplia les promesses, cingla, ridiculisa, bafoua ses adversaires. À l'entendre, il était capable, et seul il l'était, de vaincre la crise naissante, de mettre un terme au chômage, à la chute des prix, à la stagnation de la production. De ce moment, il sembla le sauveur attendu. Les électeurs le crurent sur parole, lui donnèrent leur voix, s'attendirent que la baguette du prestidigitateur produisit des miracles. Ainsi les choses se passent chaque fois que les événements abattent les courages, désorientent les initiatives. Des Canadiens français qui n'auraient pas voté pour M. Meighen, leur eût-on offert une terre, ont donné leur appui à M. Bennett. Bon nombre le regrettent aujourd'hui.

Sitôt élu, M. Bennett qui, le premier, croyait en sa toute-puissance d'homme pratique formé à l'expérience de la vie et dans l'amitié des surhommes de la finance, jeta ça et là des ordres d'empereur, fit de l'éclat, s'engagea de nouveau à remplir ses promesses électorales, se mit au travail. L'épreuve le guettait.



Elle ne le manqua point. La première fois qu'il alla à Londres représenter le Canada, il voulut brusquer la souple diplomatie britannique et fit long feu. Il revint au pays une tâche formidable sur les bras. Il en fut bientôt débordé. Il mena les hommes rondement, durement. Il centralisa tout entre ses mains, fut grand argentier, ministre réel d'un peu n'importe quoi, arrangea quelques opérations de surface, convoqua à Ottawa les délégués des pays de l'Empire, se piqua de jouer un rôle international, se fit voter par les Chambres des pouvoirs extraordinaires, posa au dictateur, humilia ses ministres: M. Sauvé, M. Gordon, M. Stevens.

Les choses empiraient quand même. Après quelque temps d'attente, la population s'aperçut qu'elle était prise au piège. M. Bennett apparut tel qu'il est: un homme intelligent, mais rien qu'un homme, et par surcroît un homme qui ne savait pas toujours ce qu'il voulait, ni où il allait, ni où il menait les autres. Sa popularité sombra. À la direction du ministère, de la Chambre et de son parti, il se montra aussi autoritaire, irascible, cassant, brise-tout, qu'il avait été et reste charmeur dans ses relations privées. Il se mit à dos la plupart des journaux du pays. Il eut des mots et des actes malheureux, des décisions précipitées sur lesquelles il dut revenir; il énonça de grands principes et les viola quelques jours plus tard. Il affirma que nous

n'aurions jamais le *dole* au Canada. Nous l'avons. Il dénonça l'inflation monétaire. Nous l'avons. Il déclara que nous n'avions pas besoin d'une banque centrale. Il nous la donne. On ne sait plus rien de lui sinon qu'il n'attache aucune importance à ses déclarations antérieures et qu'il érige l'opportunisme en doctrine.

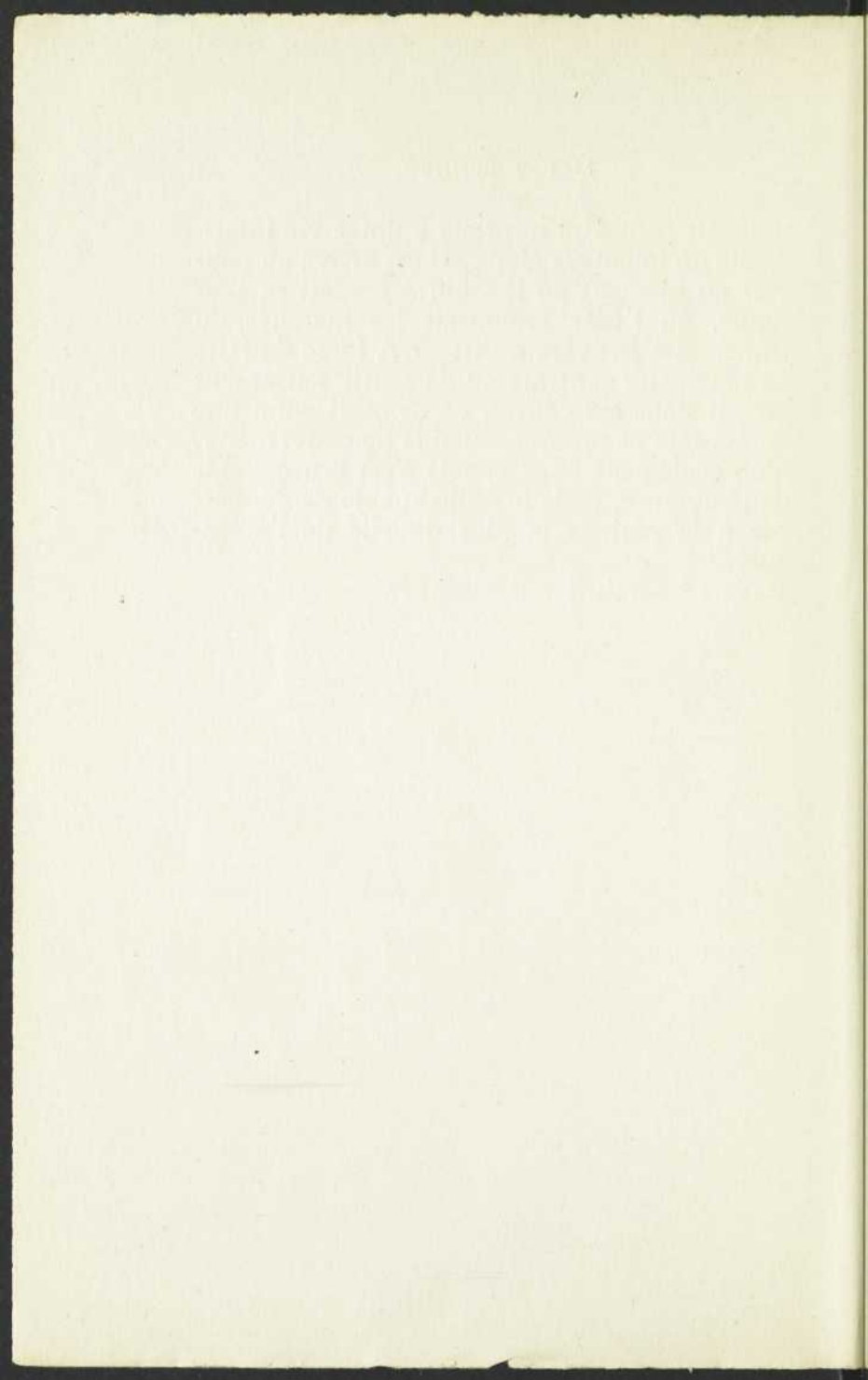
Il manque étrangement de franchise dans ses discours. S'il proclame sa politique de *Canada d'abord* c'est *Empire d'abord* qu'il faut entendre; car, pour lui, la meilleure façon d'aider l'Empire consiste à développer notre pays et une usine au Canada vaut autant, pour l'Empire, qu'une usine dans le Lancashire. De même lorsqu'au nom des principes chrétiens, il impose un embargo sur le charbon russe, c'est pour favoriser le commerce impérial. Sa largeur d'esprit à notre égard est de surface. Il enferme nos droits dans la lettre de la Constitution et n'ira jamais au delà. On l'a vu lors du débat sur les billets de la *Banque du Canada*. Il a conservé, de sa jeunesse ardente, des préjugés de race qu'il voile de son habileté à sourire, à refuser, à expliquer.

Son heure était venue en 1930. Mais c'était trop tard. En 1921, M. Bennett eût fait un premier ministre passable. Au courant des questions administratives, appréciant la valeur d'un homme à son carnet de banque, la nécessité d'une entreprise à sa feuille de bilan,

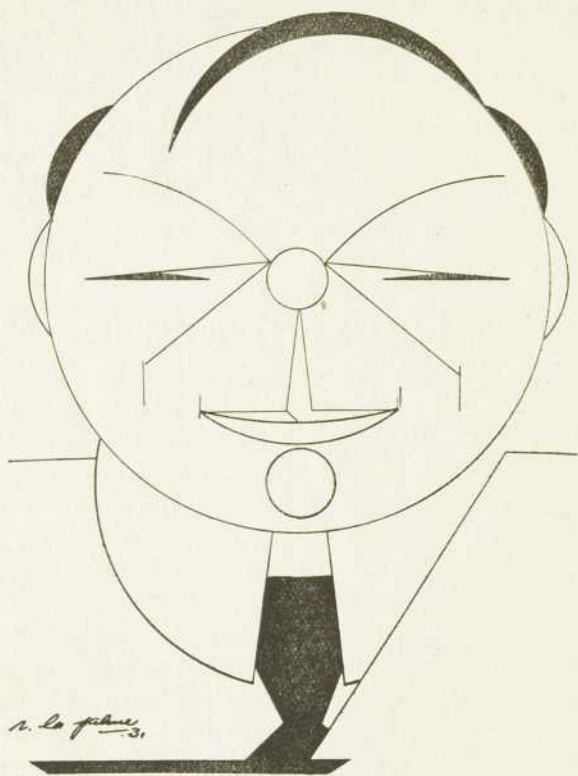
il aurait peut-être imprimé à notre vie industrielle un fougueux élan. Il est arrivé au pouvoir au moment où le Chiffre perdait sa couronne, où l'Idée remontait les marches du trône. La Bruyère a dit: « À force de faire de nouveaux contrats ou de sentir son argent grossir dans ses coffres, on se croit enfin une bonne tête et presque capable de gouverner ». Non seulement M. Bennett s'est cru capable de gouverner, mais le seul capable de gouverner à la période la plus difficile de l'après-guerre.

Ne se serait-il pas trompé?





M. MACKENZIE KING



M. MACKENZIE KING

IL y a quelques années de cela. Sur l'es-
trade où M. Mackenzie King prononçait
un discours, un maire de paroisse, *rouge*
authentique de longue lignée, regardait l'ora-
teur d'un oeil baigné d'admiration heureuse:
on aurait juré qu'il jouissait déjà de la vision
béatifique. Se penchant vers son voisin, il
lui glissa à l'oreille: « Quel homme! Regar-
dez-lui les épaules, hautes et fortes . . . » Hau-
tes, oui; mais fortes, non pas. M. Mackenzie
King avait plutôt les épaules flasques qui se
dérobaient sous le veston mal ajusté. Le chef
du parti libéral était pourtant, à ce moment-
là, en possession d'une belle santé. Aujour-
d'hui, le creux des épaules s'est accusé. Ses
vêtements sont devenus trop grands. Ils font
des plis disgracieux au dos, près du col, sur
les amples manches.

Après une sérieuse maladie qui ne l'a pas
empêché de suivre la politique nationale et

internationale et, quelques mois après, de diriger l'Opposition au Parlement, M. King se remet peu à peu, reconquiert la santé et des forces. Ses joues sont encore maigres; le teint, plutôt jaune. Il n'a plus, sur les lèvres, le sourire railleur d'autrefois. Les yeux sont restés rieurs mais ils ont perdu de l'éclat. Au-dessus d'un large front, de rares cheveux s'obstinent à vivre, vestiges des anciens jours. M. King les lisse soigneusement. De face, maintenant que le visage a perdu son expression de poupon réjoui, il donne l'impression d'un homme d'étude. L'on se dit que ce n'est pas le premier venu qui vous regarde ainsi, droit dans les yeux, d'un air aussi inquisiteur, aussi aigu et aussi embarrassé à la fois. De profil, on dirait un papa débonnaire, ventre arrondi, pantalon tombant, mine défraîchie.

Quel contraste entre M. Mackenzie King et M. Bennett! Un peu plus jeune que le Premier Ministre, mais aussi ravagé que lui par la fatigue, la maladie, les épreuves de la vie. Moins audacieux parce que moins présomptueux, il ne croit pas que les hommes et les choses doivent nécessairement trembler au son de sa voix. Moins intéressé aux affaires au sens étroit du mot, il a choisi l'étude des sciences économiques et politiques et les titres universitaires, pendant que M. Bennett opait pour l'argent. Moins fougueux, presque aussi irascible, plus humain que son succes-

seur, ayant horreur des décisions brusques sur lesquelles il faut revenir à sa courte honte, aimant la temporisation et le compromis, il a été neuf ans premier ministre, pendant que M. Bennett se consumait d'ambition insouvie.

Sous-ministre avant d'être ministre du Travail, il était entré dans le fonctionnarisme à la demande de M. Laurier qui l'avait remarqué entre plusieurs comme il devait remarquer Fernand Rinfret, fonctionnaire obscur, alors préoccupé de critique littéraire. M. King passa aux États-Unis, après la défaite de 1911, pour y conduire une grande enquête sociale et économique. C'était pendant la guerre. On l'accusa de désertion. On l'en accuse encore, surtout pour le taquiner; car il a l'épiderme sensible, étant pour ainsi dire dépourvu du sens de l'humour. Choisi chef du parti libéral au congrès national de 1919, puis élu premier ministre, il eut le bon esprit de s'entourer d'hommes expérimentés. Il manoeuvra aussi bien qu'il put, dans des circonstances difficiles. Il parut de nouveau devant le peuple en 1925, crut qu'il pouvait garder le pouvoir, le garda, le perdit, le reprit en 1926 et dut céder la place à plus beau parleur que lui en 1930.

Les années qui suivirent furent mornes. Les libéraux gardèrent un goût amer de leur défaite. Ils descendirent dans *la vallée de l'humiliation* lorsque le scandale de la Beau-

harnois éclata. M. King réussit à conserver intacte sa réputation d'homme intègre, mais il ne put éviter de passer pour un chef qui ne surveillait pas suffisamment les actes de ses lieutenants. En effet, si M. Bennett est tout le gouvernement, M. Mackenzie King ne fut jamais que le premier ministre, président du conseil et ministre des Affaires extérieures.

Il laissait à ses ministres une grande liberté d'action. Il les encourageait à l'initiative. Il demandait leur avis, l'acceptait souvent, n'employait son droit de veto qu'en des circonstances particulièrement importantes. En Chambre, il cédait à ses collègues la tâche et le plaisir de se défendre. Il ne répondait pas à leur place, — comme M. Bennett ne se gêne pas pour le faire — quand ils se levaient pour donner une explication. Chaque membre du conseil devait assumer sa part de responsabilité. Il dirigeait un gouvernement. Il ne le constituait pas à lui seul.

On l'a cru timide. De surface, peut-être. Il a la surprise facile, la réplique difficile. Il est plutôt lourd et lent. Quand il s'est convaincu d'une vérité, qu'il se l'est incorporée pour ainsi dire, toute trace de timidité disparaît chez lui. En 1926, par exemple, il fit de la question constitutionnelle, soulevée par lord Byng, le principal, l'unique cheval de bataille de son parti. Absolument assuré de la solidité de sa thèse, il attaqua le gouvernement fantôme, s'en prit personnellement à tous

ceux qui en faisaient partie, prononça des discours violents, força le ministère Meighen à démissionner, alla au peuple, entraîna à l'assaut sa troupe de députés qui manquaient presque tous d'enthousiasme et auraient préféré une lutte sur le tarif douanier ou sur n'importe quoi de plus « pratique ». M. King persista. Il créa une opinion, il eut raison contre ses adversaires, contre ses ministres, contre ses députés.

Depuis les dernières élections il a reçu bien des coups qui ne venaient pas tous de ses ennemis politiques. Dans son parti, on l'accusa d'avoir été le principal instrument de la défaite. Ses meilleurs appuis ne le trouvèrent plus à la page, à la hauteur de la situation nouvelle créée par la crise. Le brio de M. Bennett, son éloquence à l'emporte-pièce, ses airs d'homme d'action et d'affaires en imposèrent jusque dans les rangs de l'Opposition. Des députés libéraux crurent que leur chef manquait de compétence pour traiter les questions financières et monétaires. Déjà ils supputaient les chances de M. Lapointe, de M. Ralston, même de M. Ian Mackenzie. M. King laissa passer l'orage. Pendant que M. Bennett, au son de la « Marche de la Victoire », faisait tourner entre ses doigts experts le bâton du majordome, M. King s'occupait laborieusement à dresser des dossiers, à compléter, à adapter, à affirmer sa doctrine. Lorsqu'il fut évident que le régime conserva-

teur faisait une faillite presque totale, les libéraux reprirent confiance dans le Chef qui les avait guidés, sans éclat mais sans de trop graves erreurs, pendant les années de pessimisme et de découragement. Ce qui faisait dire à l'un d'eux: « Souvent ses méthodes nous semblent passées de mode et ses principes vieillots, mais nous nous apercevons, face à la réalité, qu'il a presque toujours raison ».

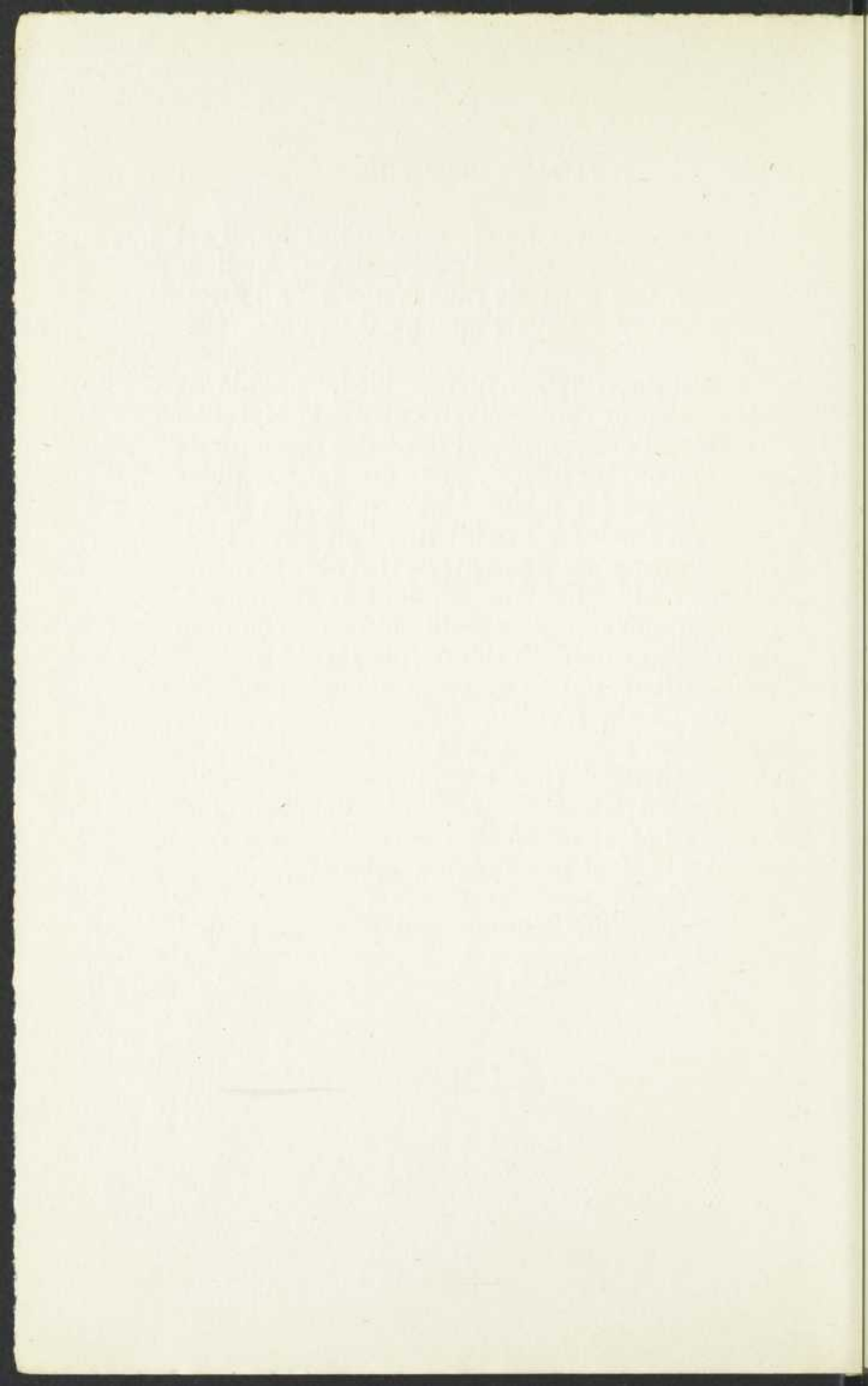
M. Mackenzie King est moins une personnalité imposante, un météore à la Bennett, qu'une doctrine vivante: doctrine assez consistante pour imprimer à la politique intérieure, impériale et étrangère du Canada une directive certaine et, en même temps, assez large pour satisfaire bon nombre d'opinions personnelles et de théories individuelles. Il est fortement attaché aux droits et privilèges parlementaires, garanties de la démocratie britannique. Il prétend en même temps, les leçons de la crise étant péremptoires, que l'État doit régler le crédit et, jusqu'à un certain point, l'industrie. Il préfère, au régime hautement protectionniste, la plus grande liberté possible pour le commerce international — définira qui peut le mot possible. Petit-fils de Lyon Mackenzie, il est autonomiste et aux antipodes de la politique impérialiste de M. Bennett. Il ne veut pas que le Canada abdique la liberté constitutionnelle qu'il vient de conquérir, dans des traités de commerce qui le lient à l'Empire. Enfin, habitué à scru-

ter l'esprit plutôt que le texte d'une loi, il est enclin à adopter, à l'égard des Canadiens français, une attitude plus conforme à l'interprétation que nous donnons du pacte fédératif.

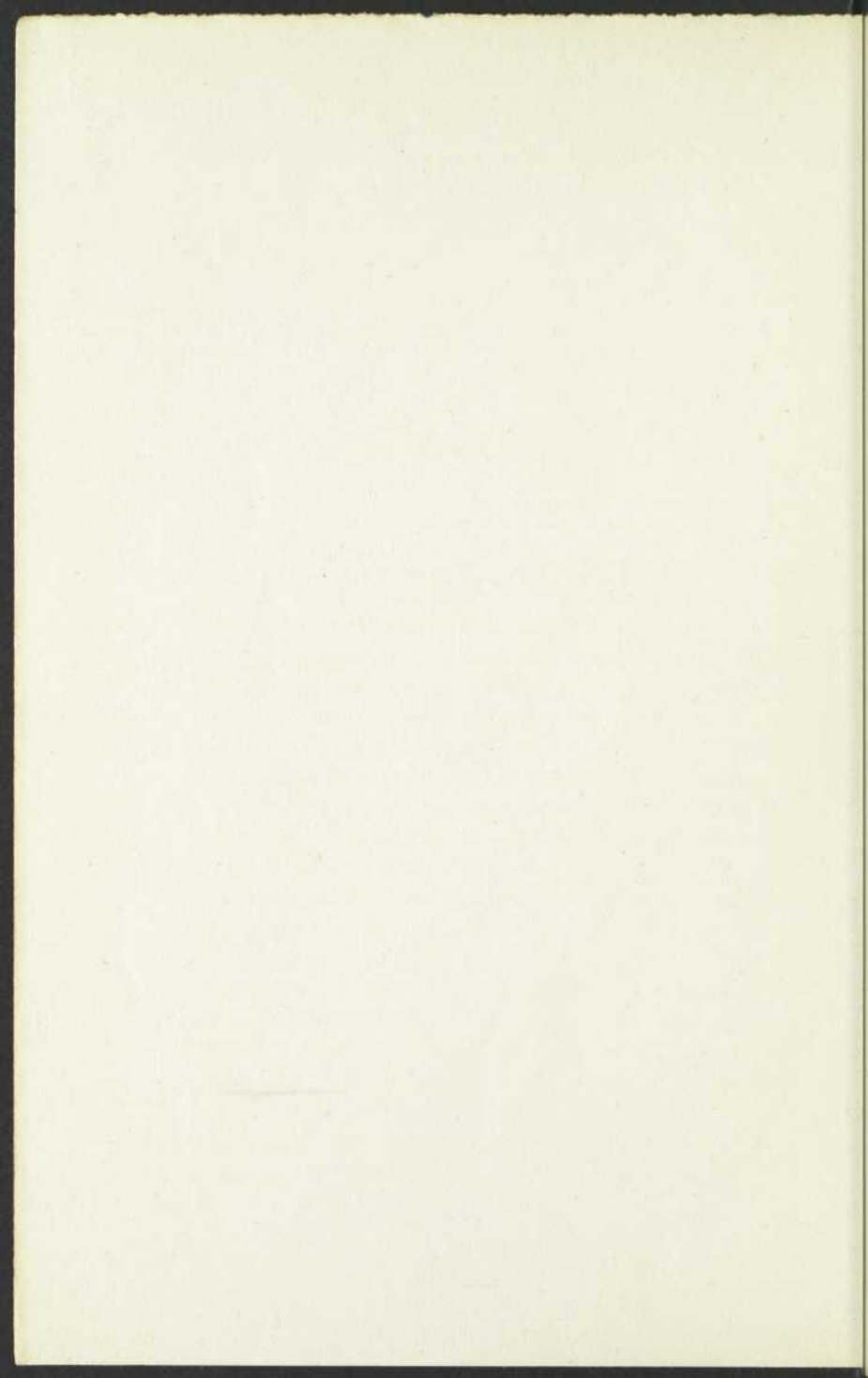
Cette doctrine du juste milieu, capable de nous assurer un gouvernement acceptable, M. King l'expose, hélas! dans des discours de trois ou quatre heures, dans une langue flamandaise, lourde, moins claire que sa pensée. Il en est obsédé au point que l'on dirait qu'il n'a qu'une corde à son arc. Il répète le même discours plusieurs fois pendant la même session, et chacun de ses discours se compose des mêmes idées plusieurs fois répétées. Ses déclarations ont toujours un cachet académique. Cela n'enflamme pas, n'émeut pas, ne soulève pas. Pourtant la population, dans sa conscience diffuse, a confiance en lui. Elle le lui montrera peut-être dans quelques mois. Ce sera l'épreuve décisive de cet homme qui, ayant été neuf ans premier ministre, n'a pas encore donné toute sa mesure.

Ce type d'intellectuel est dans un perpétuel devenir.





M. J.-S. WOODSWORTH



M. J.-S. WOODSWORTH

LE citoyen de Cascapédia ou de Rose-Lake entretient d'étranges et inexactes idées sur le Parlement. Il s' imagine que le parquet est le rendez-vous des meilleurs orateurs et des plus fortes têtes du pays. S'il lui arrive d'aller à Ottawa en temps de session et qu'il ait quelques heures à sa disposition, il n'a rien de plus pressé que de prendre siège dans la galerie publique et d'assister, du haut de cette tribune d'où l'on voit et entend peu, à une séance parlementaire. Rarement il aura le courage de résister, pendant trois heures, au spectacle fade que les grands de la politique lui offrent en ayant l'air de s'y ennuyer les tout premiers. Il s'en retournera désabusé, avec une illusion de moins. Mais si le sort le favorise, il entendra M. Woodsworth dans un de ses discours à l'emporte-pièce qui soulèvent l'ire des gens de la droite. — Ces pauvres gens de la droite! Il ne leur

reste plus que la liberté de manifester contre les orateurs des autres partis: peut-on les blâmer d'en profiter?

* *
* *

S'il en est ainsi, le visiteur emportera un souvenir durable de ce qu'il aura vu et entendu. Du fond de la Chambre, à l'extrême gauche, un député à la tête grisonnante, une brochure à la main, gesticule avec force et parle sur un ton sarcastique et provocant. Il a un geste des deux bras, du bas en haut, qui montre bien plus ce qui s'agite dans une poitrine qu'il n'accentue le sens des mots. Parle-t-il? Il crie plutôt et des sons perçants, agaçants, fendent le bruit comme des traits rapides. Pendant que les ministériels commencent à l'interrompre par des remarques isolées, M. Bennett, la tête entre les mains, fixe ardemment la feuille de papier qu'il a sous les yeux. En face, M. King, tourné légèrement vers M. Woodsworth, martelle l'accoudoir de son fauteuil du bout des doigts. À la gauche du chef de l'Opposition, M. Lapointe, le menton relevé, dilate les narines; l'odeur de la poudre l'enivre; il promène le regard de M. Woodsworth à M. Bennett, de M. Bennett aux interrupteurs. M. Lapointe s'amuse énormément.

Tout à coup la foudre éclate. Le président de la Chambre déclare que M. Woodsworth

enfreint la procédure parlementaire. On soulève les couvercles des pupitres et on les laisse tomber avec fracas. On hurle: « *Shut up! — Sit down! — Put him out!* » M. Woodsworth fait face à la musique mais la scène ne lui plaît guère. Il lève un poing provocateur, avance de quelques pas dans l'allée, s'adresse au président, réclame justice, répète sa demande, invoque le Règlement. Le bruit augmente. On ne comprend plus rien à cette scène furieuse qui va sombrer, on le prévoit, dans le burlesque. M. Bennett appuie la décision du président. D'autres forts-en-procédure risquent des commentaires. Les députés, un moment tranquilles, recommencent leur tapage dès que le chef de la C.C.F. veut dire un mot. Sa voix aiguë domine le vacarme. Mais il doit céder enfin devant le nombre. Il cède. La paix se rétablit. Le ciel parlementaire redevient gris. Il va pleuvoir d'ennui. Le lendemain, titres flamboyants dans les journaux. La publicité de M. Woodsworth se fait ainsi gratuitement. M. Bennett la paie de quelques écorchures et la Chambre, d'un peu plus de ridicule.

* * *

Personnalité tranchée, nettement supérieure à celles de ses collègues immédiats, cerveau meublé, comparable avec avantage à ceux des chefs des autres partis, d'une éducation pous-

sée, versé dans les questions d'immigration et de sociologie, caractère trempé par une vie dure, le chef de la C. C. F. est l'un des rares membres de la Chambre qui gardent des ressources et de l'imprévu en réserve. Cet homme est rempli de contrastes et de contradictions. En un temps où financiers et hommes d'État ne portent plus guère barbe et moustache, émule de sir George Perley il porte glorieusement les deux comme un financier attardé, un homme d'État qui vit du passé. À l'encontre du député d'Argenteuil, il ne teint pas ses cheveux. Il laisse blanchir sa tête et son visage au gré des ans. Mais son profil, digne d'un membre de la famille royale, est un hiatus dans le milieu où il évolue et par rapport aux doctrines sociales qu'il prêche.

Taille moyenne, oeil gris-bleu, grave, doux, svelte, nerveux, frêle, il a un air aristocratique et distingué. Lui qui devrait s'attendre à tout, il est sensible aux surprises. Se présente-t-on à lui subitement, il a un imperceptible haut-le-corps, un « *oh!* » étonné et sa poignée de main est incertaine. Non, décidément, avec cette tête droite aux traits réguliers, il ne peut être bolcheviste. Si vous avez entrevenu ce préjugé à son égard, il disparaîtra dès que vous le verrez. Mais il est le chef socialiste que l'on dit. Il l'est. Son socialisme, qu'il n'a guère encore défini avec précision, s'incorpore avec lui, fait partie de sa personne. Woodsworth n'est pas commu-

niste mais socialiste convaincu d'esprit et surtout de coeur. Révolutionnaire, s'il le faut, certes, mais surtout utopiste humanitaire. La violence lui répugne. Cela se voit, se sent, dans sa voix, ses mots, ses gestes, ses yeux.

Contrastes! Contrastes! Dans cet homme qui a connu des déboires sans nombre, élève à Oxford, *minister of the Gospel*, animateur de grèves, journaliste de fortune, débardeur, député, chef de parti, il y a des contrastes nombreux.

Ennemi de la violence, il prononce des harangues d'une rare violence. Ennemi de la finance, il a l'apparence d'un millionnaire en retraite avec sa barbiche bien taillée. Contraste encore, ces mains fines, blanches, délicates, habiles aux gestes oratoires, qui, comme une mémoire oublieuse, ont perdu tout souvenir des labeurs de manoeuvre auxquels M. Woodsworth ne s'est pas refusé pendant les années dures de son existence agitée.

Ce qui lui évite d'être catalogué parmi les bourgeois et les satisfaits du régime, c'est une mise excessivement modeste. Il endosse souvent un complet gris qui n'est pas du dernier chic. En hiver, il fait ses beaux dimanches d'un paletot trop ample pour ses étroites épaules. Après la séance de l'après-midi, il descend la colline parlementaire et s'engage rue Rideau, à Ottawa, mains aux poches, l'air dégagé, le pas alerte et rapide, l'oeil haut et perdu dans ses pensées. Il va sans voir ce

qui se passe autour de lui. L'on ne se retourne pas pour le mieux regarder, car il est peu connu de sa personne. Il va droit devant lui, fixant son rêve. C'est un symbole.

* * *

Sa sincérité ne saurait être mise en doute. Elle est faite d'expérience personnelle, de contact constant avec la classe ouvrière, d'études sociales. Il a mesuré mieux que tout autre, de ses bras et de ses sueurs, l'injustice du régime. Quand il parle des besoins des ouvriers, il sait ce qu'il dit. Il a connu l'inquiétude du lendemain. Il a vu avec quelle force brutale la société organisée approuve parfois l'iniquité, frappe l'exploité, absout l'exploiteur. Sincère envers les autres, oui; sincère envers lui-même? Pas toujours. Il cherche avidement à améliorer le sort du travailleur manuel, mais il se trompe sur les moyens à prendre pour atteindre son but. Il cite avec un plaisir évident les *Encycliques* lorsqu'elles condamnent les abus du capitalisme. Mais il se garde de dire net à ses auditeurs ce que l'Église pense du socialisme. Et pourtant si la parole des papes vaut lorsqu'elle s'élève contre le capitalisme, ne vaut-elle pas tout autant lorsqu'elle montre l'inanité du socialisme? En cherchant un appui dans l'Église, M. Woodsworth rencontre également un adversaire.

Comme il mesure avec assez de justesse ce

qui le sépare de la doctrine catholique, il apprécie la distance qui existe entre la pensée française et la pensée anglaise. Pour lui, les deux cultures qui s'affrontent au Canada ne pourront jamais se compénétrer; et il a raison. M. Woodsworth est sympathique aux Canadiens français. Il leur reconnaît des qualités. Il s'efforce de les mieux comprendre. Il a tenu à faire apprendre le français à ses enfants. Mais il n'a jamais longuement expliqué quelle attitude il prendrait à notre égard si son parti s'emparait du pouvoir. Respecterait-il les droits infimes que la Constitution nous accorde, lui qui ne veut rien moins que chambarder la Constitution? Il le dit. Mais ceux qui le touchent de près, tel son gendre, M. Angus MacInnis, ne semblent pas attacher au problème de la qualité des races l'importance qu'il a en soi, occupés qu'ils sont à jongler avec des théories économiques auxquelles ils ne paraissent pas toujours comprendre grand-chose.

* * *

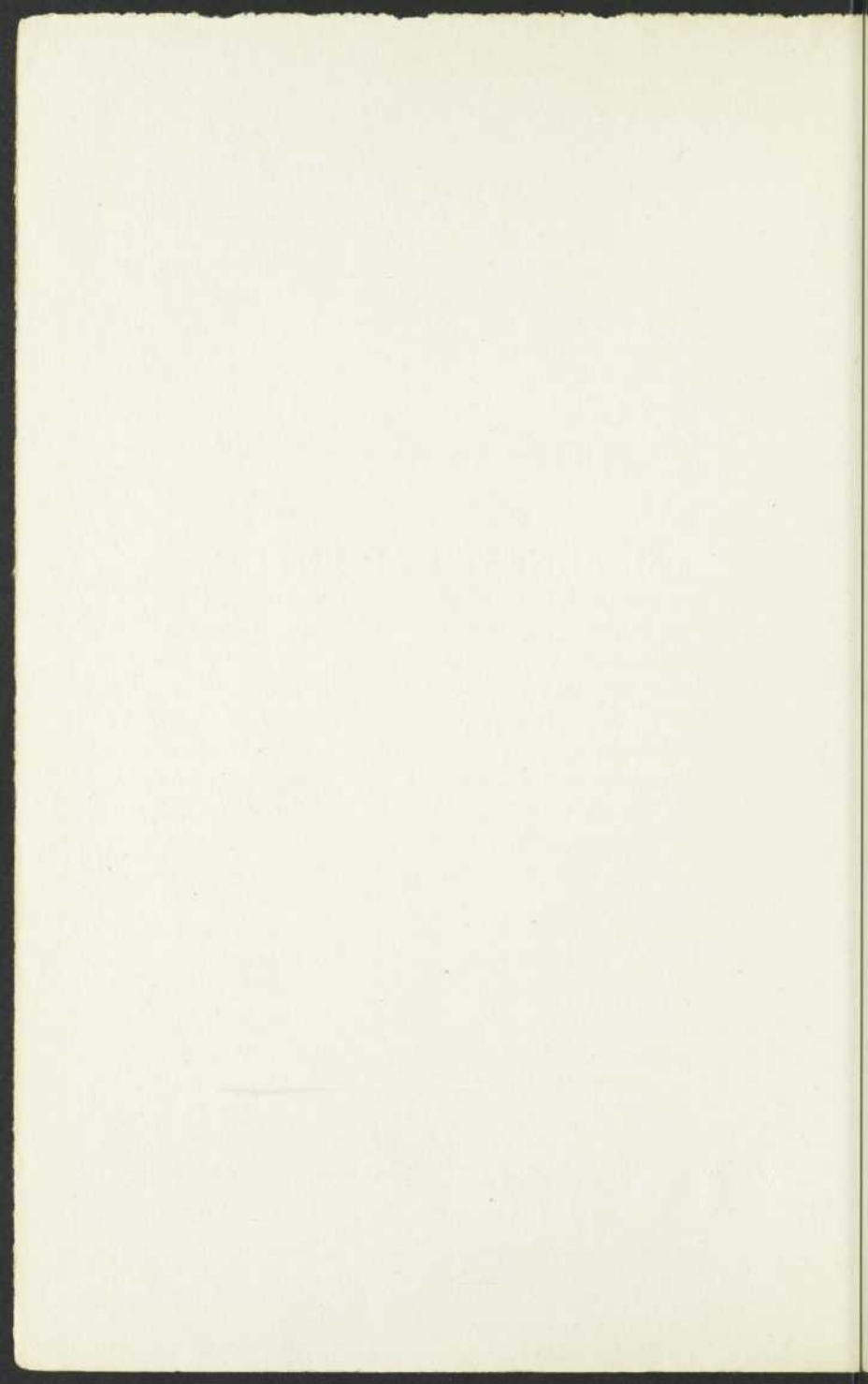
Un soir de *lever* du gouverneur général, M. Woodsworth lisait, dans sa chambre de député, une lettre de détresse que lui avait écrite un mineur du Cap-Breton. La musique qui montait du Sénat où l'on s'amusait, lui fit mal. Résumant les impressions contradictoires qui l'assiégeaient, extériorisant la

peine sourde qu'il éprouvait à la pensée des souffrances du gueux pendant que ministres, sénateurs et députés oubliaient leurs soucis de législateurs dans le plaisir, il écrivit cette phrase qui le peint tout entier: « *Je ne crois pas avoir été fait pour la politique* ». M. Woodsworth n'est pas un politicien. Il a voulu venir à Ottawa uniquement parce que c'est ici que se font les lois. Intellectuel il est resté malgré les vicissitudes de sa vie publique. Intellectuel et doctrinaire, il n'a rien du chef de parti; il a tout du croisé, du *reformer*, du prédicant de réformes sociales. La C. C. F. au programme diffus, donne une juste idée de son rêve.

Mais il a, malgré tout, bonne tête et noble coeur; on peut le classer dès aujourd'hui parmi les quatre ou cinq de la Chambre présente qui laisseront une oeuvre écrite et parlée digne d'être consultée.



M. ERNEST LAPOINTE



M. ERNEST LAPOINTE

IL est grand, haut, large d'épaules, bien carré, bien droit. En politique, la haute stature explique parfois, à elle seule, le succès d'un homme, en pays d'Amérique surtout. On pourrait citer plusieurs politiciens auxquels les honneurs sont arrivés sans qu'ils les méritassent autrement que par une prestance superbe. Quand la nature n'a pas gratifié un député d'une taille de géant, il lui est encore possible de s'imposer par une figure qui respire le caractère ou l'intelligence, mais ce lui sera plus difficile. M. Lapointe, lui, a la taille d'un géant si sa figure n'a rien du facies d'un Mussolini. Oeil vif, narquois, qui voit venir son homme, le toise, le soupèse. Front large et dégarni. L'ensemble du visage est bon, sympathique, honnête.

L'honnêteté. Ce mot définit l'ancien ministre de la Justice. Honnêteté professionnelle qui en a fait un grand avocat, un politi-

que de premier plan et qui a poussé le politique à sacrifier sa clientèle d'avocat à la vie publique. Honnêteté de l'intelligence aussi. Bon sens. Remarque-t-on comme ils sont rares, en politique, les hommes de bon sens? Ceci n'est pas une boutade. Voyez M. Bennett: il échafaude à merveille un plaidoyer sur des textes de loi, des citations, des chiffres; il oublie souvent d'envisager le problème du point de vue du simple bon sens; aussi ses plus belles constructions intellectuelles sont-elles singulièrement fragiles. Écoutez M. King: il excelle dans l'exposé académique, bien charpenté et lourd; il se donne un mal infini à expliquer ses termes quand ce serait si clair, le chef libéral se contentât-il de parler bon sens, tout uniment.

M. Lapointe a le bon sens. Un bon sens terrible, cruel, tant il est juste et désarmant à force d'être sans apprêt. Et pourtant M. Lapointe est avocat. Ceci non plus n'est pas une boutade. *Law is not Logic; Law is Convenience.* On enseigne cet aphorisme aux étudiants en droit. Comment s'étonner qu'ils perdent vite le bon sens, partage de tout le monde? Et comment trouver le bon sens dans un monde parlementaire bourré d'avocats? Par miracle, M. Lapointe a su conserver intact ce don précieux — et, par conséquent, rare — de distinguer le blanc du noir sans invoquer l'autorité des experts et des techniciens de l'industrie chimique ni celle des

maîtres-mélangeurs de couleurs. Il voit cela tout de suite, lui, tandis que les autres commencent par en douter et finissent par s'en convaincre après des recherches savantes. M. Lapointe doit son plus grand succès véritable de début à une fable de La Fontaine — simple vérité de bon sens — qu'il raconta en congrès national de son parti.

Une logique saine et l'horreur de l'alambiqué lui donnent, comme orateur, une force incroyable. Un discours de M. Lapointe est toujours un bon discours. Il sait tasser un texte. Il a le goût des formules. Il les frappe à plaisir, aussi naturellement que M. King est incapable de dire un mot sans l'embrouiller en l'expliquant. Dans une allocution d'après-déjeuner, M. Lapointe se garde bien de perdre le sourire. À la Chambre, pour peu que la question s'y prête, il s'élève aux larges considérations politiques et économiques, sait se fâcher à point, user de l'ironie, dire des vérités à l'adversaire en faisant rire les « amis ». Il lui arrive de se laisser emporter, de perdre la notion du temps. Quand le président l'avertit que les quarante minutes réglementaires sont passées et qu'il doit reprendre son siège, cela ne lui cause aucun plaisir. « Je terminerai mon discours ailleurs », dit-il. Et, comme on l'imagine, le discours reste inachevé pour toujours.

La presse anglo-canadienne a l'habitude de dire que M. Lapointe parle admirablement la

langue anglaise. La vérité, c'est que M. Lapointe a du vocabulaire, une certaine forme littéraire, de l'inspiration. Mais il n'a pas perdu l'accent de son pays qui a bien sa saveur mais n'est pas le summum de la perfection. Avec ses dons divers, il reste l'un des derniers représentants de cette éloquence parlementaire qui fleurissait au temps de sir Wilfrid Laurier. Grâce à son travail, M. Lapointe a réussi à maîtriser la langue anglaise tout en restant typiquement Canadien français. Preuve indéniable que pour s'imposer et faire belle figure, point n'est nécessaire d'apprendre et de parler l'anglais mieux que le français, de l'école primaire à l'université.

* * *

Qui dit honnête dit sincère. M. Lapointe va tout droit au but. Il ne dissimule pas ses convictions religieuses mais il n'en fait pas un vain étalage. À ce sujet voici une anecdote inédite qui jette une lumière nouvelle sur le caractère de l'homme. Il y a de cela une couple d'années. Les libéraux s'étaient dotés, eux aussi, d'un *brain trust* dont les membres se recrutaient parmi les personnages du parti. Il s'agissait d'étudier les causes de la crise, de trouver les remèdes, de dresser un programme social et économique approprié aux besoins de notre temps. Un jour l'on vit arriver M. Lapointe, une brochure à la main, l'air

serein, heureux comme à l'ordinaire. On lui demanda ce qu'il apportait de nouveau à l'étude des problèmes du jour: « Bien, dit-il, voici une *Encyclique* . . . » Qu'on juge des sourires sceptiques des Anglo-protestants à cette inattendue immixtion de Rome dans les affaires du Canada . . . Seulement, la sincérité de M. Lapointe est connue de ses collègues et, aussi, il faut bien prendre au sérieux ce que dit l'ancien ministre de la Justice.

Avec une semblable sincérité de convictions, M. Lapointe ne pouvait que se faire des amis. L'eût-il voulu, il eût pu devenir chef du parti libéral. Pendant l'impasse parlementaire de 1926, M. King n'assistait aux séances de la Chambre que du haut de la tribune parce qu'il avait été battu aux élections générales. Le député de Québec-est pilotait les forces ministérielles avec une remarquable sûreté de jugement. On va jusqu'à dire que la confiance que leur inspira M. Lapointe entraîna l'appui des progressistes au gouvernement libéral. Si M. King avait siégé sur le parquet, les progressistes lui eussent tenu rancune des discours inopportuns qu'il avait prononcés contre eux dans l'Ouest. M. Lapointe manoeuvra bien. Et lorsque M. King, élu enfin, reprit la direction de son parti, l'excellent chef qu'avait été M. Lapointe fut heureux de redevenir son premier lieutenant. Pareille fidélité se rencontre rarement.

Féru d'amour pour la démocratie, le libé-

ralisme politique, le fédéralisme canadien, tout en travaillant constamment à accroître l'autonomie du Canada dans l'empire britannique, M. Lapointe va jusqu'à penser que la démocratie est le régime qui protège le mieux les intérêts de la population et en respecte le plus fidèlement la volonté, que le libéralisme politique est encore la doctrine la plus féconde de progrès et que la Confédération est un cadre politique que les Canadiens français doivent respecter et défendre. Libéral à Québec et libéral à Ottawa — comme il l'a dit lui-même dans un mouvement d'inexplicable amitié pour le régime de M. Taschereau — il fait preuve, de temps à autre, d'un déplorable esprit de parti.

M. Lapointe voit canadien. En tout et partout. Il voit canadien quand il regarde au dehors, dans l'Empire et à l'étranger. Il voit canadien quand il regarde au dedans et que ses yeux se posent indifféremment sur les provinces maritimes, le Québec, l'Ontario ou l'Ouest.

Aussi M. Lapointe redoute-t-il, évite-t-il les *questions de race*. S'agit-il d'une bataille imminente dont l'enjeu sera la conservation d'un comté de langue française dans une province anglaise, il conseillera à ses députés: « Et puis, n'en faites pas une *question de race*. » Par son discours de 1916 au sujet de la question franco-ontarienne et son opportune, voire nécessaire intervention en faveur de la mon-

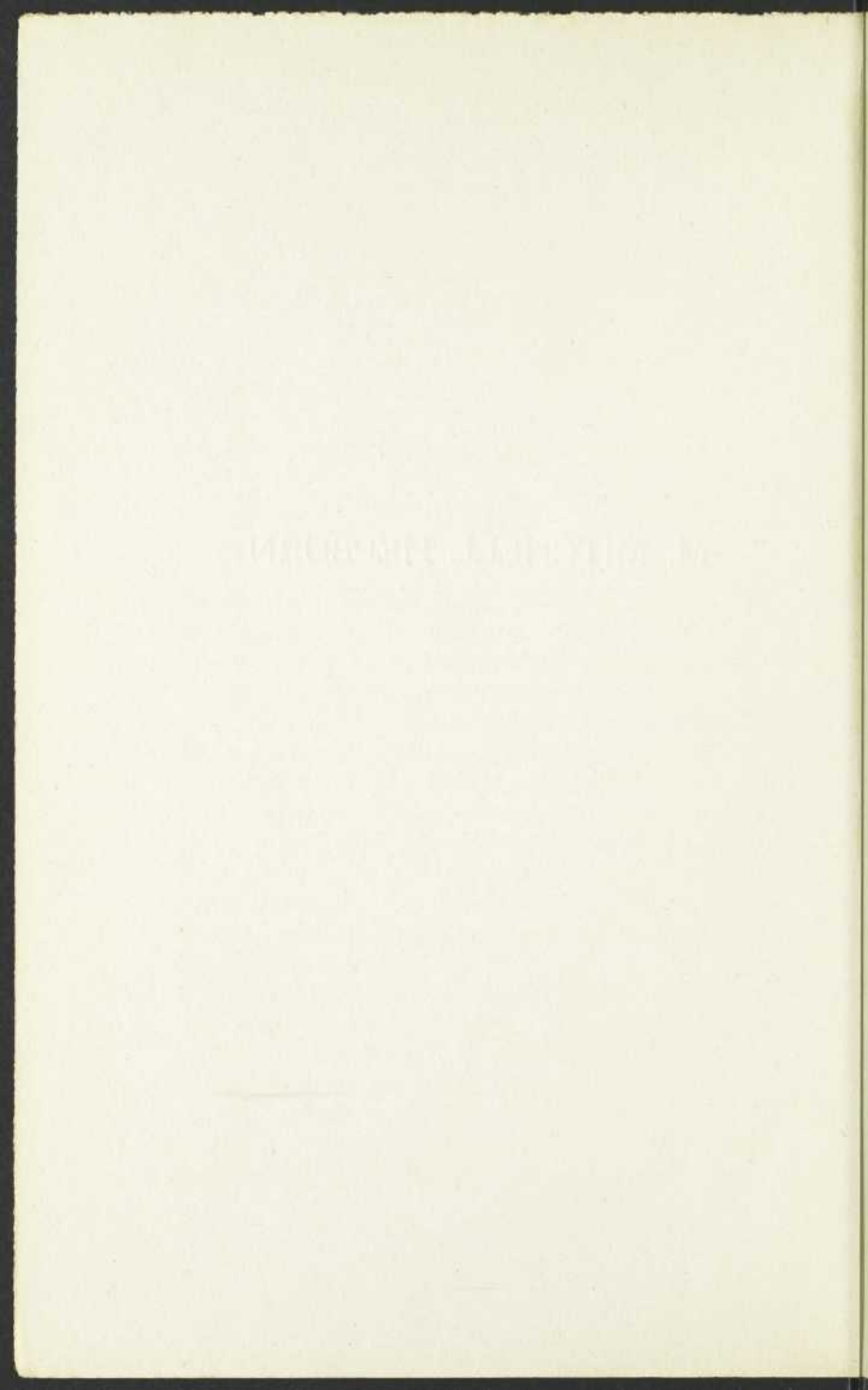
naie bilingue en 1934, il a néanmoins reconnu que, par la force des circonstances, il existe telle chose qu'une *question de race* au Canada. Les Anglo-Canadiens n'en doutent pas. Ils le disent moins que nous, s'ils n'agissent pas moins. Ils nous qualifient d'agitateurs parce que nous nous apercevons qu'ils nous briment. Pour sa part, M. Lapointe n'a nulle envie de se créer la réputation d'attiseur de rancunes raciales. Et lorsque M. Bennett l'accusa, au cours du débat sur la monnaie bilingue, de soulever une *question de race*, M. Lapointe bondit. M. King, rendant hommage à la largeur d'esprit et à l'honnêteté d'intention de son lieutenant, répondit à M. Bennett ce que M. Lapointe ne pouvait dire lui-même.

M. Lapointe domine dans la vie politique fédérale. Dans l'esprit de ses compatriotes, il a succédé à sir Wilfrid Laurier. L'Histoire l'unira sûrement à M. King comme elle unit La Fontaine à Baldwin. Et comme on ne sait qui, du point de vue canadien, a plus belle figure, de La Fontaine ou de Baldwin, ainsi sera-t-il difficile de juger qui, de King ou de Lapointe, aura rendu les plus grands services au Canada, tant ils ont même idéal.



The first of these was the death of his mother, which
 occurred in the year 1745. He was then only
 three years of age, and his father, who was a
 poor farmer, was obliged to support him and his
 two brothers. He was educated at the school
 of his father, and then at the school of the
 Rev. Mr. Widdows, at Newcastle. He was
 afterwards educated at the University of
 Glasgow, where he was admitted a member
 of the University in the year 1763. He was
 then employed as a tutor in the University,
 and afterwards as a minister of the Gospel.
 He was married in the year 1768, and had
 three children. He died in the year 1793, and
 was buried in the church of St. Andrew,
 Glasgow.

M. MITCHELL HEPBURN



M. MITCHELL HEPBURN

TRENTE-HUIT ans, élancé, désinvolte. Du jour au lendemain, de député très ordinaire qu'il était aux Communes, il est devenu premier ministre de la province la plus importante du Canada. La biographie de *Mitch*, comme l'appellent familièrement cent mille électeurs d'Ontario, se résume en trois mots: détermination, enthousiasme, réussite. Petit-fils d'un disciple de Lyon Mackenzie qui combattit en 1837 pour obtenir le gouvernement responsable, il a grandi dans une famille qui, toujours, aima passionnément la politique. En 1926, à la demande de cultivateurs comme lui, il se porta candidat dans son comté natal, Elgin-ouest, forteresse conservatrice depuis 1891. À sa grande surprise, il fut élu. Quatre ans plus tard, il vainquit une opposition déterminée à ne pas laisser répéter cette victoire libérale.

Son parti, au provincial, était alors bien

malade. Affaibli par des défaites successives et des divisions intestines, mal dirigé par un homme aux idées étroites, puritaines, il avait besoin d'un chef jeune. Sans qu'il y eût de sa faute, les yeux tombèrent sur Mitchell Hepburn. Il refusa tout d'abord parce qu'il lui répugnait de quitter l'arène fédérale. Il voyagea, pensant qu'on l'oublierait en son absence. Il n'en fut rien. On lui offrit la direction du parti, on le cerna de près, on insista si bien qu'à la fin, harassé, ne sachant plus que répondre, il accepta. Dès ce moment ce fut un homme nouveau. Lieutenant, il avait été médiocre. Chef, il voulut l'être pleinement. Cela ne se fit pas tout seul. Il dut se débarrasser des envieux de son entourage, gens plus dangereux que ses ennemis politiques. Il tint à ses idées, les imposa à ses amis, à ses collègues, à sa province.

Jusque-là ses interventions dans les débats parlementaires avaient été d'un partisan et d'un exalté. Sa personnalité était discutable et l'on ne se gênait pas pour la discuter, même dans son parti. Ses proches n'avaient pas confiance entière en lui. Que de rebuffades n'a-t-il pas essuyées dans certaines réunions à Toronto, où d'anciens ministres libéraux et les organisateurs du parti désapprouvaient ses méthodes. Parfois reproches et brimades étaient tellement durs, injustes, qu'il quittait la réunion larmes aux yeux . . . Convaincu qu'il devait résister quand même, malgré tout,

mener la campagne à sa manière, il réagit contre le découragement qui le gagnait de temps à autre. Il pouvait compter sur un ami: Peter Heenan, ancien ministre du Travail dans le ministère King. « *Let them say*, lui disait Heenan, *we will win this election just the same* »! À ceux qui l'ont toujours encouragé: Heenan, Slaght, Roebuck, Racine, il est fidèle et reconnaissant.

Il avait raison: sa tactique était la bonne. George Henry, gros, massif, dépourvu de tout sens politique, n'était pas de taille à se mesurer avec lui. Les électeurs retrouvaient en ce jeune homme cette cordialité de surface dont ils avaient été si longtemps dupes chez Howard Ferguson. Comme Ferguson, Hepburn serrait autant de mains qu'il pouvait; il encaissait, avec un large sourire, les tapes amicales qui ébranlaient sa longue charpente. Les électeurs ne s'écriaient pas en voyant l'ancien premier ministre: « *Hello, George* »! George Henry les glaçait. Mais ils se souvenaient d'avoir déjà appelé *Fergie* notre ministre à Londres. Ils se reprenaient avec le chef libéral et d'un bout à l'autre de la province ce fut un délirant: « *Hello, Mitch* »!

Non seulement Hepburn est populacier, mais rien dans sa personne ne le distingue des gens de la rue. Grand, nerveux, jambes frêles, il a une drôle de tête ronde, un front immense, des sourcils bien arqués sur des yeux francs. Bouche grande, lèvre inférieure fleu-

rie, menton enfoncé. De face, visage rieur, éclairé, de bon vivant. De profil, à cause du menton effacé, ce n'est plus qu'une bouche et un nez. Non: rien d'impressionnant chez lui. Il n'est pas comme M. Pattullo de la Colombie, dont la figure d'aristocrate en impose à tous ceux qui l'approchent.

Il est orateur insignifiant et extraordinaire à la fois. Extraordinaire, car il est capable d'accumuler, pendant une heure et demie, chiffres par-dessus chiffres, de les comparer, les additionner, les soustraire, les multiplier, d'en extraire des pourcentages, de donner des dates précises, de citer des articles de journaux, le tout sans suite, au petit bonheur, au fil d'une mémoire prodigieuse. Dettes de la province, contrats de voirie, budget de l'*Hydroélectrique*, prix des denrées agricoles, questions monétaires, politique douanière, tout passe avec une volubilité qui ne se dément jamais. C'est aussi documenté que vide. Hepburn manque totalement d'esprit de synthèse. Ce n'est pas lui qui fera des plongées dans la philosophie sociale. Pourtant les auditeurs anglo-saxons l'écoutent avec plaisir; car, pour eux, les statistiques ne sont pas indigestes et Mitchell Hepburn coupe ses froids exposés d'histoires désopilantes. Il en sait des centaines. Après une assemblée politique, il en a raconté jusqu'à deux heures du matin dans une chambre d'hôtel, aux notables de l'endroit. Il a les qualités et les défauts de ce que les Anglais

appellent *a good speaker* . . . Cela ne veut pas dire un grand orateur. Loin de là.

Ses doctrines politiques? Elles sont diffuses. Il serait bien en peine d'en faire un faisceau. Fort attaché au libéralisme politique, il s'oriente vers l'économie dirigée. Libre des grandes entreprises du pays, auxquelles il ne doit rien, ses préférences vont à l'agriculture, à l'ouvrier. Il compte sur les circonstances pour lui dicter sa ligne de conduite. S'il a l'esprit honnête, s'il voit souvent juste et témoigne à l'égard des Franco-Ontariens d'une belle largeur d'esprit, il reste incapable d'idées générales, de vues d'ensemble. Son libéralisme lui conseille la bienveillance à l'égard de certains meneurs. Cela pourra lui jouer de mauvais tours. Tout en étant conciliant, il a de la poigne. Ses premiers gestes comme chef de gouvernement ont révélé l'homme de caractère. S'il est aujourd'hui quelqu'un, il le doit surtout à son opiniâtreté. Il est donc à l'aise pour traiter avec les banques, les patrons et ses propres députés. Il ne tient pas à s'en laisser imposer. Ceux qui voulurent exploiter sa jeunesse et son inexpérience le savent déjà.

Mitchell Hepburn a une qualité rare chez les politiciens: il sait prendre conseil. Quand il n'a plus à raconter des histoires, à serrer des mains, il cause avec facilité, sans gêne. Sa conversation prend bientôt l'allure d'une enquête. Il est curieux de tout. « Puis-je ac-

cepter ce que vous me dites pour vérité » ? demande-t-il à brûle-pourpoint, fixant le regard dans les yeux de son interlocuteur. Pour mieux s'assurer, il posera les mêmes questions à un autre, puis à un troisième. Il en arrive ainsi à la certitude relative qui le guide dans ses premiers pas. Qu'on le trompe, il ne se fâche pas. Il laisse tomber l'amitié, simplement.

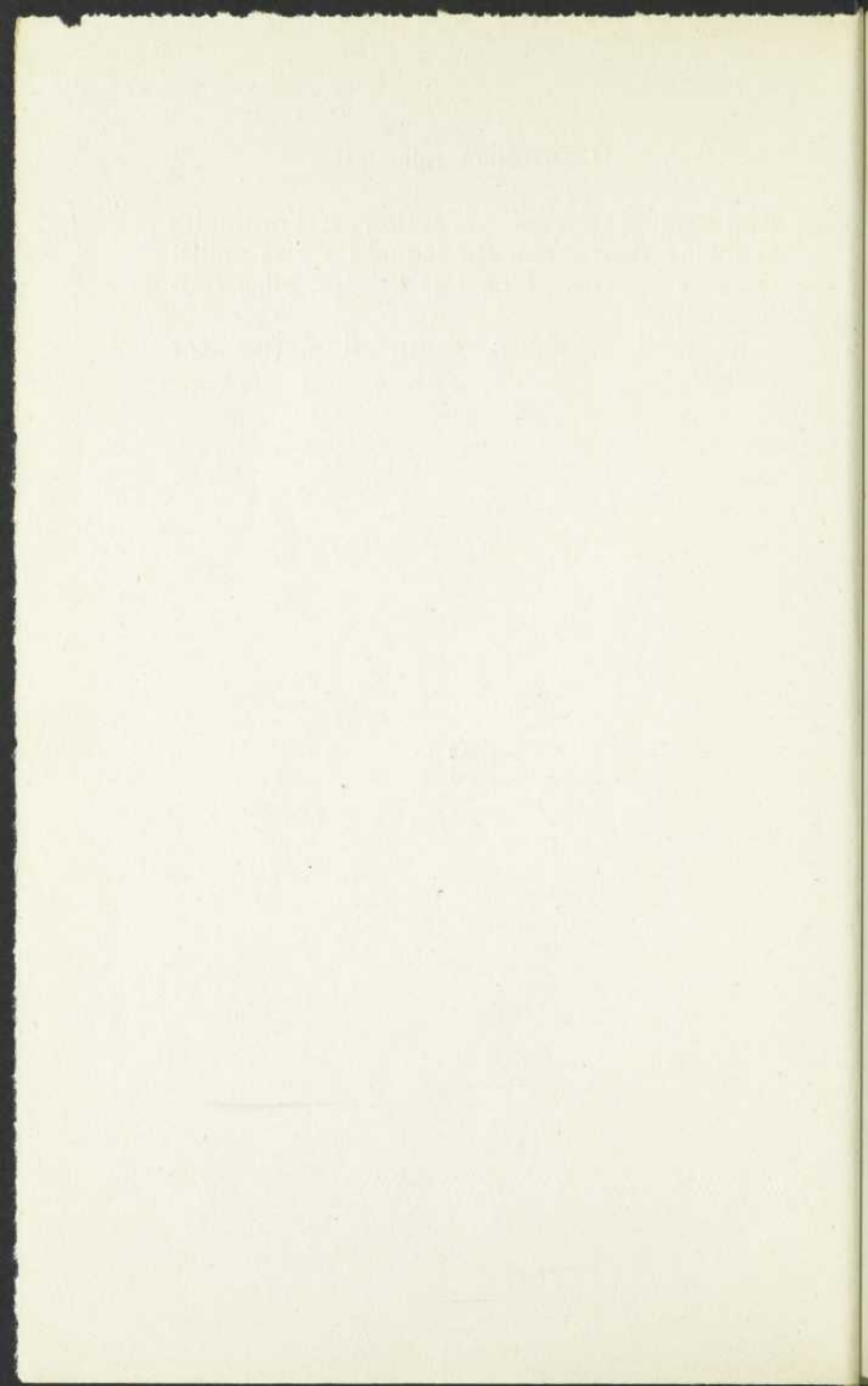
Lorsqu'il fut élu premier ministre d'Ontario et vit que sa province l'avait pris au sérieux, lui avait donné un mandat incontestable, il se troubla. Il ne versa pas dans la joie exubérante. Au fond de lui-même, ses premières préoccupations allèrent aux responsabilités qu'il avait recherchées, que la province lui avait confiées de si éclatante façon. Il s'en vint à Ottawa s'entretenir avec M. King, homme d'expérience, rompu aux difficultés de former un gouvernement. Il lui demanda conseil et réconfort. M. King lui dit de se reposer dans quelque coin perdu pour refaire ses forces et réfléchir. Mitchell Hepburn l'écouta à la lettre. M. King n'a pas reçu d'hommage qui lui soit allé aussi profondément au coeur.

Mitchell Hepburn, trente-huit ans, désinvolte, n'est qu'au début de sa carrière. S'il veut parler peu — les paroles ne lui pèsent guère aux lèvres — s'il continue de prendre conseil, il sera d'ici peu d'années l'une de nos principales figures politiques. L'heure de l'ac-

tion a sonné pour lui. L'action est d'ordinaire l'écueil à fleur d'eau sur lequel les vies politiques se brisent. Une fois brisées, elles coulent à pic.

Mitchell Hepburn saura-t-il éviter cet écueil?





M. ARTHUR SAUVÉ



M. ARTHUR SAUVÉ

ASSEZ grand, solide charpente, épaules larges et pleines, ventre à point, M. Sauvé n'a rien du militaire classique. Il en est plutôt l'opposé. Sur un tronc massif, tête bourgeoise, rougeaude, légèrement penchée de côté: cela lui donne l'air des gens qui, à l'église, ne savent se tenir front haut et droit. Sur une vignette, l'ovale de la figure est agréable. Quand on le voit de près, le visage a une expression embarrassée, même timide. Les yeux sont remarquables, rieurs, plissés au coin; yeux qui se ferment pour rentrer la pensée. Avec les yeux, le sourire est caractéristique, sourire de fin Normand, comme l'on a dit.

Parle-t-il? Articulation embrouillée, voix monotone, voilée, à certains moments nasillarde et prononciation dure. En conversation il est plutôt agréable. Il est sensible à une atmosphère d'amitié. Dans de longs

discours il ne se donne pas justice, ayant le goût ancien des clichés et des apostrophes. Style 1900. On rapporte qu'à la Chambre québécoise, où les débats se font en français, il frappait de bons mots. Qui ne se rappelle la séance pendant laquelle il s'était adressé au *ministre de l'Aviation*, M. David? À Ottawa ses interventions sont laborieuses. Il redoute les interpellations et retarde le plus possible l'heure où il lui faudra défendre son budget. Peu habitué à parler anglais, il sait qu'il ne se tirera guère avec avantage d'un débat où des députés oppositionnistes désirent l'entraîner.

* * *

Quand on veut se tenir sur les sommets et ne pas lorgner dans le vallon les grasses pâtures du patronage et les petites bêtes qui y broutent, la carrière politique de M. Sauvé prend sa vraie signification. À Québec, il avait recueilli une succession difficile. Un bref retour en arrière est peut-être nécessaire à l'intelligence de ce qui va suivre.

Privée de l'appui d'un gouvernement libéral à Ottawa, l'administration provinciale voyait, dès 1911, se multiplier les dissensions dans ses rangs. L'opposition était alors dirigée par un homme respecté de tous: jamais elle n'eut de meilleures chances de prendre le pouvoir. Mais le parti conservateur fédéral s'aliéna la province de Québec avec la guerre.

Le règlement XVII mis en vigueur en Ontario par un ministère conservateur accrut l'impopularité des *bleus*.

Lorsque M. Sauvé accepta le poste que M. Tellier avait occupé avec tant de dignité et de compétence, la partie était irrémédiablement perdue pour l'opposition provinciale. Ses chances d'obtenir le pouvoir avaient sombré. M. Sauvé eut beau se désassocier du parti conservateur fédéral, condamner la législation scolaire de Toronto, ne participer en rien à la campagne de 1917, l'opinion publique, dans le Québec, se tourna contre les *libéraux-conservateurs*, appellation bouffonne inventée par des *tories* qui faisaient la cour aux Canadiens français. Le souvenir de la conscription n'était pas près de s'éteindre. M. Sauvé n'y put rien, absolument rien. Il n'avait pas de journaux. La *Gazette*, après avoir appuyé M. Gouin contre M. Sauvé, appuyait M. Taschereau contre M. Sauvé. Le ministre des Postes se souvient-il que le chef de l'opposition à Québec ne pouvait compter, pour avoir justice, en ces années de lutte sans espoir, que sur les journaux indépendants?

Lorsqu'en 1930 il annonça son entrée dans la politique fédérale sous les couleurs conservatrices, en même temps que M. Drury, ancien premier ministre d'Ontario qui posait sa candidature en se réclamant du parti libéral, on se demanda ce qu'il adviendrait de

tous deux à Ottawa. Chez ceux qui connaissent M. Sauvé pour l'avoir pratiqué depuis des années, sa candidature au fédéral ne causa aucun enthousiasme. Ils le savaient totalement dépourvu de ce qu'il faut pour réussir et fatalement voué à l'échec. Rien ne l'avait préparé à tenir un grand rôle à Ottawa. Il y était bien moins préparé que sir Lomer Gouin et sir Adolphe Chapleau qui ont l'un et l'autre — et tout de même — joué des rôles au-dessous de leur valeur.

Il était fait pour tenir à Québec une place de second rang. Ses vrais amis n'ont jamais formé pour lui de plus haut rêve. Ils l'ont vu s'en aller à Ottawa avec la certitude qu'il y serait ce qu'il y est: comparse de troisième ordre. Personne, sauf ceux qui ne le connaissent pas bien, n'a pu croire qu'il serait capable de tenir auprès de M. Bennett le rôle de M. Lapointe auprès de M. King. M. Lapointe, qui a plus de qualités naturelles que M. Sauvé, possède au surplus une formation presque exclusivement fédérale: il voit canadien. Tandis que M. Sauvé ne s'est à peu près jamais occupé que de Québec et d'un tout petit Québec. Comme sir Lomer Gouin et sir Adolphe Chapleau, il manqua son coup et plus complètement qu'eux, n'ayant les dons ni de l'un ni de l'autre.

Comme les circonstances en avaient fait un chef à Québec, elles en firent la figure principale du groupe ministériel de langue française au parlement fédéral. De nos trois ministres, il était le seul d'une longue expérience politique, d'une connaissance parfaite de notre idéal national, de nos besoins, de nos griefs. Pour une part, on lui attribuait le mérite d'avoir entamé le bloc libéral du Québec. Il pouvait donc parler de haut, traiter d'égal à égal avec les ministres des autres provinces, politiciens qui n'ont pas tous sa valeur morale ni ses longues années de service. On l'encouragea à prendre ferme attitude. On admit que sa position était peu enviable: mais il pouvait compter sur le concours de bonnes volontés. Avec ces atouts en main, M. Sauvé n'avait rien ni personne à craindre.

Même là, en jouant de l'espérance en sourdine, on s'attendait à trop. Par une série de décisions officielles, de nature provocante à l'endroit de la minorité française, la francophobie des gouvernants s'étala au grand jour. Des plaintes s'élevèrent de plus en plus courroucées. On en appela aux trois ministres canadiens-français, surtout à M. Sauvé. D'actes, point. Lorsqu'il devint avéré que l'on ne devait attendre aucune satisfaction du ministère, l'opinion se tourna contre le ministre.

M. Sauvé protesta: « Vous vous plaignez, dit-il, du peu d'influence dont jouissent les

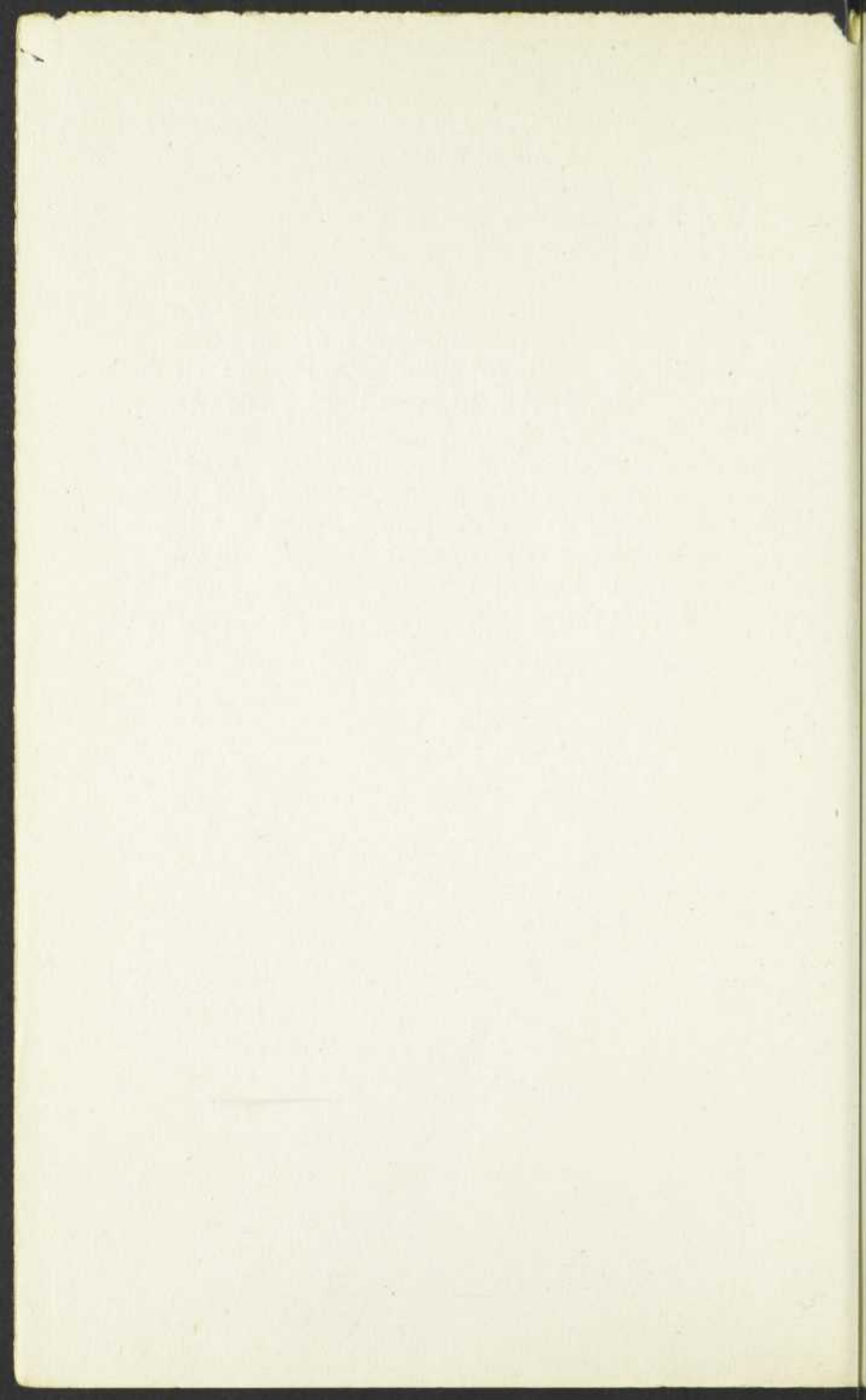
ministres de langue française. Comment en serait-il autrement, quand ce sont les Canadiens français qui les critiquent »? Le ministre des Postes avait la mémoire singulièrement courte. Il oubliait qu'il eut, un jour, la confiance de ses compatriotes, confiance entière. Faudrait-il dire: confiance aveugle?

De son passage dans les journaux, M. Sauvé a gardé ce qu'il y avait surtout appris: il maîtrise comme pas un la science des ciseaux. Il a des dossiers formidables. D'autres portent leurs discours dans leur tête: il porte les siens dans ses fiches. Avec ses intelligences dans les journaux, il eut, à venir jusqu'à 1932, excellente publicité. Député à 33 ans, chef de parti pendant une douzaine d'années, puis ministre, il passait communiqués et discours aux journaux qui publiaient tout avec ponctualité. Il surveille encore attentivement son service de presse. Manque-t-il une virgule dans le message qu'il vient d'adresser? Il en avertit immédiatement les intéressés afin qu'ils notent la correction!

M. Sauvé s'achemine vers le Sénat. Sans le savoir, il était né avec un tempérament de sénateur. Il ne déparera pas une Chambre dont les membres sont contraints par l'âge sinon par l'habitude, de prendre soin d'eux-mêmes, de couler des jours tranquilles, loin du bruit des réclamations nationales, dans la sérénité de l'avenir assuré. Il mérite assurément un siège sénatorial. Il ne faut pas qu'on

dise que la Chambre Haute n'est bonne que pour les candidats malheureux. Là du moins il pourra se consoler, à la pensée de deux autres figures de la politique québécoise, de n'avoir pas été ce que, malgré tout, on espérait qu'il fût. Sir Adolphe Chapleau et sir Lomer Gouin, eux aussi, perdirent à Ottawa ce qu'ils avaient gagné à Québec. Il pourra également méditer sur cette vérité d'expérience que les circonstances, auxquelles il doit ses succès et ses malheurs, peuvent à la fois et en même temps servir et desservir un homme en le hissant à des postes pour lesquels il n'est point fait.





M. H.-H. STEVENS



M. H.-H. STEVENS

FACTS, *bare facts, stupid facts!* voilà l'aliment intellectuel dont s'est nourri jusqu'à présent le sombre et entêté H.-H. Stevens. M. Mackenzie King, le jour d'un débat important, avait encore — pour la centième fois peut-être — péniblement et longuement développé cette pensée que le ministère Bennett s'éloignait de plus en plus des grands principes démocratiques, sûrs appuis des institutions parlementaires britanniques. Son plaidoyer avait été écrasant dans tous les sens du mot. M. Stevens, en guise de réponse, demanda quelles relations ces théories constitutionnelles et démocratiques pouvaient bien avoir avec les prix des denrées alimentaires. Les prix courants du porc étaient des faits, des faits majeurs et stupides au delà desquels le myope M. Stevens ne voyait rien.

Il a 56 ans. Il en accuse un peu plus. Né en Angleterre en 1878, il vint au Canada en

1887. Il fit ses études — des études commerciales — à Peterboro, Ontario. Avec un bagage réduit de connaissances, mais ambitieux, travailleur, il s'en alla en Colombie canadienne. Il s'y occupa d'affaires municipales et provinciales et devint bientôt une figure dominante dans la politique de sa province adoptive. Élu pour la première fois à la Chambre des communes en 1911, réélu en 1917, il accepta le portefeuille du ministère du Commerce dans le cabinet Meighen en 1921. Cinq ans plus tard il devint ministre des Douanes et de l'Accise. Il est à remarquer qu'il ne garda pas longtemps ses portefeuilles. Il eut, comme ministre, le sort de son parti. En 1929, las des batailles sans victoires, la santé minée, un avenir immédiat peu brillant, il voulut recouvrer la liberté, abandonner la politique. Ses collègues l'en dissuadèrent et lui rendirent un magnifique témoignage d'estime.

Il resta. Aux élections de 1930, il essuya un revers très pénible à son orgueil de ministre. Il se porta candidat dans Vancouver-centre qu'il avait représenté aux Communes depuis 1911. Il eut pour adversaire le bouillant Ian Mackenzie, ancien secrétaire de sa province et depuis quelques jours à peine ministre de l'Immigration dans le cabinet King. Mackenzie, plus jeune, plus lettré, plus fougueux, mieux versé dans les théories économiques et livresques, livra une lutte en-

diablée mais propre. Stevens fut battu. Les conservateurs ne pouvant pas se passer de ses services, lui trouvèrent un autre comté, Kootenay-est. Et M. Bennett le nomma ministre du Commerce. Le premier ministre ne prévoyait pas qu'en mandant près de lui Stevens battu par Mackenzie, il se préparait de graves difficultés et qu'il offrait un portefeuille à un homme capable de lui tenir tête et peut-être de lui succéder...

* * *

À la Chambre, M. Stevens est redoutable jouteur. Il ne se défend pas: il attaque. Il ne s'excuse pas: il défie. Les mots cruels prennent naturellement la forme de sa bouche, dure et railleuse. Voix cassante, sarcastique, étrangement monotone, dépourvue de charme, voix qu'on dirait tantôt blanche et qui surprend par des intonations atténuées, tantôt riche et qui vient surtout de la gorge. Phrase nue, dépouillée, squelettique. Des faits et des chiffres, des chiffres et des faits, substance de ses meilleurs discours. Homme de parti à venir jusqu'à ces derniers temps, conservateur sourd — mais non muet — à tout ce qui n'était pas venu de son gouvernement, il louait les oeuvres ministérielles dans un langage de comptable et condamnait les libéraux avec un mépris de caissier.

Ses interventions dans les débats ont pres-

que toujours l'allure de la harangue, le ton de l'apostrophe. Tribun anglo-saxon qui s'exalte et s'enflamme à parler de bimétallisme et d'exportation de blé en Chine. Il n'a de lettres que celles qui composent « encaissements » et « déboursés ». Veut-il expliquer une idée un peu difficile, il lui arrive de mettre le pied sur son fauteuil et, dans cette pose, le coude sur le genou, de scander ses phrases rêches de petits coups de la main gauche dans la main droite. Se relève-t-il? C'est pour mieux appuyer une affirmation d'un coup de poing sur son pupitre.

Pas très grand, d'apparence sévère, on le prendrait volontiers pour un *pasteur*. Il porte de préférence un complet noir, d'ancienne coupe, qui ne lui va pas très bien d'ailleurs. Ses collègues devraient lui rendre, à ce propos, le service que des amis rendirent à M. Meighen en jetant par la fenêtre d'un convoi en marche un paletot noir fort élimé que l'ancien premier ministre affectionnait entre tous. Chauve, face allongée, amaigrie, teint glabre, yeux creux, largement cernés, des yeux qui ressemblent à deux trous noirs derrière le lorgnon, bouche en retrait, mâchoire volontaire, front barré, air renfrogné, silencieux, vraiment M. Stevens ne donne pas l'impression d'être commode. Un demi-sourire éclaire parfois le visage d'ordinaire impassible, mais il y a toujours de l'ironie défiante au pli des lèvres. Ce masque fermé, terrible, lui était d'un pré-

cieux secours quand il présidait l'enquête qui porte son nom. Aux témoins retors, il posait des questions directes, brutales, les avertissait qu'il ne se laisserait pas facilement intimider et qu'il valait mieux parler tout de suite et sans réticences.

Puisque pour lui les faits seuls ont de la valeur, il fut toute sa vie chercheur obstiné et malheureux. Curiosité jamais tranquille. L'enquête des Douanes qu'il a déclenchée au grand dam des libéraux provenait à la fois d'une rancoeur politique et d'une curiosité insatisfaite. Ce désir de voir, de toucher du doigt, de vérifier, devait, après des années d'erreurs, le conduire à la découverte de tristes vérités. Il avait toujours cru que le capitalisme était ce que notre civilisation avait produit de mieux, de plus perfectionné, de plus nécessaire. Protectionniste avoué, il était convaincu que l'industrie avait besoin du secours de la douane. Il avait enfourché son dada habituel, lorsque la vérité l'arrêta dans sa croisade. Il en fut aveuglé. Il avait rencontré son chemin de Damas. Quand il recouvra la vue, des faits nouveaux surgirent devant lui, faits sociaux, douloureux, révoltants: l'exploitation du travail humain au profit d'un capital exigeant.

Sans prévenir le premier ministre, il décida d'aller jusqu'au fond de la question, l'ardeur du converti le brûlant. Il provoqua les propriétaires des grands magasins, les tenant pour responsables des bas prix aux producteurs.

Les propriétaires ripostèrent avec des défis. C'était ce que M. Stevens voulait. Il leur répondit par l'enquête. La bataille engagée, il ne voulut pas céder un pouce de terrain malgré les hauts cris des industriels. Il résista à son chef, à ses collègues. Enfin! il avait découvert une mine de faits.

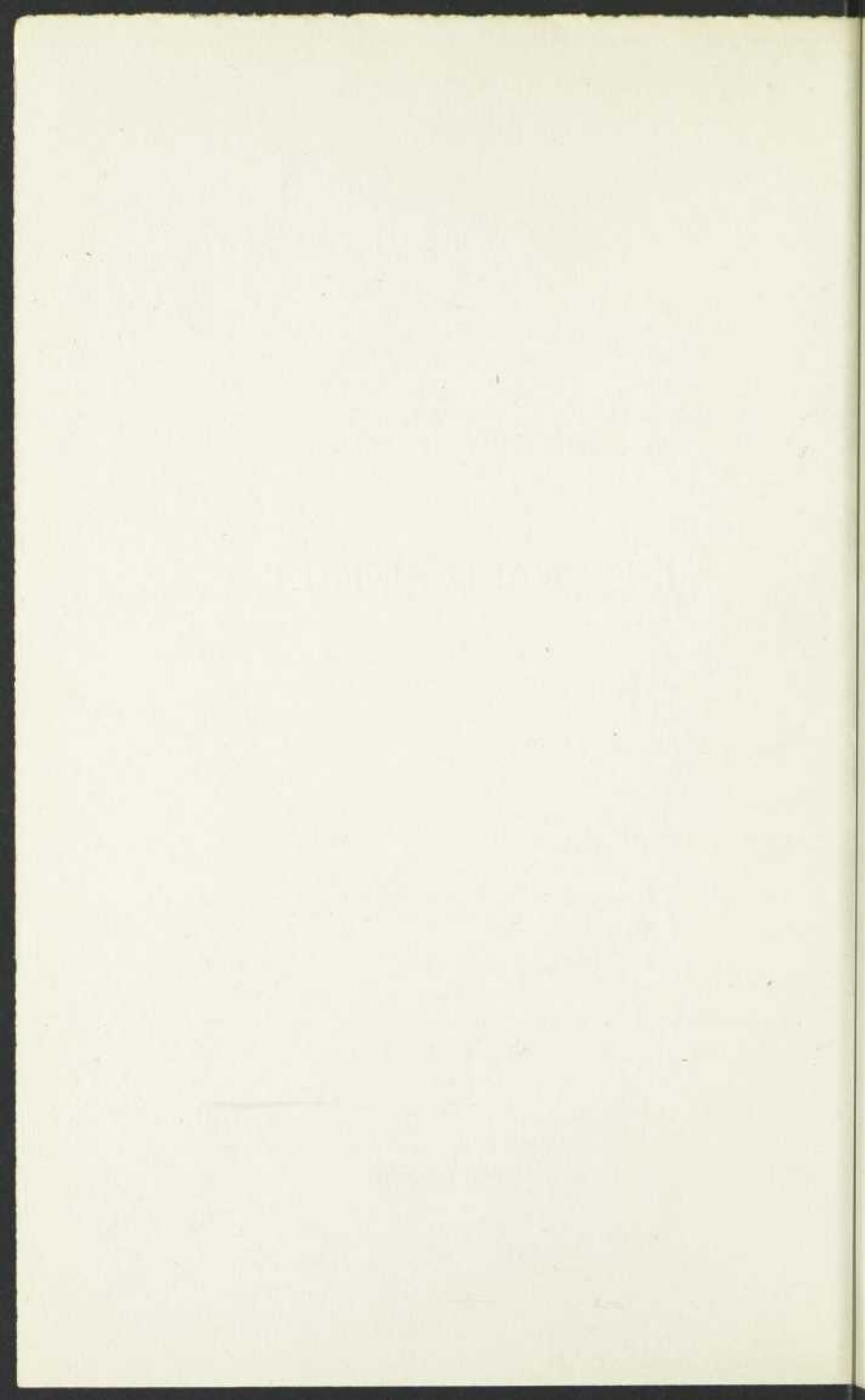
Facts, bare facts, stupid facts . . .

De ceux-là il s'était préoccupé pendant sa vie entière. Dès lors qu'il avait des faits vraiment contrôlés et révélateurs, il prit figure de justicier. Sincère? À n'en pas douter. Chez lui, la sincérité a force de loi physique. Elle va aux faits comme la pierre est attirée par le centre de la terre. Pour continuer l'enquête commencée, il a tout mis en jeu.

M. Bennett, profitant de sa situation, a voulu écraser son ancien collègue. Erreur fatale. M. Stevens revient plus fort que jamais, à la tête d'un nouveau parti politique. Depuis sa démission du conseil des ministres, M. Stevens s'est bien défendu contre la tentation de faire un coup de tête, de traverser le parquet et de démolir, dans une série de discours comme il sait en prononcer quand il a un sujet convenable, les ministres qui avaient exigé son départ. Il a gardé son sang-froid. Il n'a rien cédé de ses principes. Libre il est resté pour mieux continuer son oeuvre de redressement économique et social. On sent chez lui la froide détermination de l'homme qui s'est converti à une doctrine, la croit juste et se consacre à la faire triompher.

M. FERNAND RINFRET





M. FERNAND RINFRET

M. Fernand Rinfret: suavité, voix qui susurre entre les lèvres compliments et réticences. Il surgit sans bruit, s'approche sans éclat, s'incline sans brusquerie, entame la conversation comme s'il causait depuis une heure avec vous. Il vous quitte vivement, s'attarde un instant, hésite, glisse, fond...

Apparition, disparition, discrétion.

Il est là. Vous ne savez pas d'où il vient ni ce qu'il vous apporte. Recevez-le sans surprise. Il a l'air de vous avoir longtemps attendu. La bouche esquisse un sourire clos. Oeil tantôt vague et inquiet, tantôt fureteur et hautain. Visage un peu flou, fatigué, tombant. Il y a dans sa personne du négligé, du flasque, mais aussi du distingué, du réservé. Homme du monde, reconnaissable à la façon de vous aborder, de se tenir debout, de joindre les mains, de parler sans passion. On le di-

rait oppressé: il hausse l'épaule, tousse légèrement, s'appuie au dossier d'un fauteuil. Il est tout à ce que vous dites. Puis, sans avertissement, il regarde autour de lui. Vous sentez tout à coup qu'il s'est détaché, que l'intérêt est parti. Il pense à autre chose. Vous éprouvez l'impression d'être un fâcheux alors que vous n'êtes pour rien dans cette rencontre fortuite — vous le voyez bien maintenant. Vous le laissez partir.

Et vous pensez: « Curieuse figure de notre monde politique que M. Fernand Rinfret. Ce n'est pas assez de savoir qu'il est intelligent, cultivé, éloquent. L'homme, le caractère, le politique... Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? »

* * *

Il est parti de loin, est allé plus loin encore, a connu les ascensions rapides. Pourtant, contrairement à ce que l'on voit — les yeux nous trompent — il n'est arrivé nulle part. Il ne s'est pas fixé. Il n'a ni donné sa pleine mesure, ni marqué de sa personnalité une oeuvre littéraire, journalistique ou politique digne de son talent exceptionnel. M. Fernand Rinfret est une espérance renaissant sans cesse d'une déception.

Modeste fonctionnaire, il se plaisait à publier des articles de critique littéraire. C'est là histoire connue. Remarqué par le chef

vieillissant qu'était Laurier, chroniqueur parlementaire, puis directeur de quotidien, député, ministre enfin et maire de la plus grande ville du Canada. Il a eu plus que sa part des honneurs. Carrière brillante. Carrière trop facile, car on n'imagine pas que l'on puisse monter si haut sans de pénibles et constants efforts personnels.

Alors que des hommes comme MM. Bennett, King, Lapointe, Meighen travaillaient d'arrache-pied, se préparaient à devenir grands avocats, sociologues renseignés, M. Rinfret lisait poésie et romans, s'occupait d'art, se passionnait pour la musique. La Fortune a été le quérir, non pas dans son lit mais dans sa bibliothèque. Elle l'a conduit par la main vers les plus hautes fonctions. M. Rinfret n'est donc pas convaincu qu'on doive s'user au travail pour obtenir que cette gueuse de vie vous compte parcimonieusement ses soupires.

L'ignorance des obstacles est un piège perfide, tendu sous ses pas. M. Rinfret ne se doute pas qu'il peut s'y laisser prendre, un jour ou l'autre, comme l'ont fait des gens excessivement doués qui, trop confiants dans leur bonne étoile, ne s'étaient pas prémunis contre les revers. Il vaut beaucoup mieux monter lentement, n'atteindre pas bien haut, que s'élever au sommet, être à la merci des brusques changements du sort. La facilité avec laquelle tout lui réussissait a joué un

bien plus vilain tour encore à M. Rinfret qu'il ne le pense. Elle l'a empêché d'édifier une oeuvre solide.

* * *

En tant que journaliste, M. Rinfret fut chroniqueur parlementaire très jeune et directeur de quotidien, trop jeune. Il crut avoir atteint le pinacle dans le monde des journaux parce qu'il occupait un poste de confiance. Les fonctions de directeur de journal n'ont rien à voir à la réputation d'écrivain et c'est heureux dans plusieurs cas au Canada français — voyez qui sont les directeurs des journaux commerciaux.

Il écrit joliment, raisonne assez bien, polémique rarement. Il se tient dans les cadres de la doctrine libérale. À remarquer qu'il est relativement facile de devenir bon journaliste de parti: il s'agit de louer les amis, de vilipender les adversaires. M. Rinfret — encore aujourd'hui — brosse un article rapide, facile, lisible, mais c'est tout. Eût-il poursuivi ses études littéraires, il nous eût sans doute donné de belles oeuvres. Il a sacrifié sa plume à la politique.

Ministre, son talent varié, sa souplesse et son entregent devaient l'imposer à ses collègues. Il s'est trouvé à la tête d'un ministère constitué de plusieurs services importants mais disparates. Il s'agissait d'ordonner et

d'organiser. Il s'est réfugié dans l'attitude du laisser-faire-tant-qu'on-ne-crie pas. Quand M. C.-H. Cahan est arrivé au secrétariat d'État, il s'est mis à la tâche. M. Cahan laissera dans ce ministère le souvenir d'un travailleur et d'un organisateur — quelle que soit l'opinion que l'on puisse entretenir sur l'opportunité ou l'excellence de ses réformes. M. Rinfret n'y a laissé que le souvenir d'un ministre aimable.

Orateur d'une singulière puissance — pour peu qu'il prépare ses discours — l'ancien secrétaire d'État n'avait pratiquement aucun concurrent sérieux, dans son parti, comme *debater*. M. Rinfret serait de taille à se mesurer, en n'importe quel moment, à M. Bennett lui-même. Il a déjà porté de tels coups au premier ministre que celui-ci est revenu sur ses décisions pour donner raison au député de Saint-Jacques. M. Rinfret a de l'élégance, du souffle, de la dialectique. Il ne quitte jamais le ton courtois. Cela ne l'empêche pas d'être persuasif. Il parle très bien l'anglais. Il ne desserre peut-être pas suffisamment les dents, ce qui accentue désagréablement les sifflantes. Néanmoins, il est plaisant à entendre et l'on se dérange pour aller l'écouter. Seulement, M. Rinfret espace ses interventions. Il se fait désirer. Il semble se désintéresser des questions en jeu. Comme orateur, il ne donne pas au parti le quart de l'aide qu'il pourrait lui rendre.

Maire de Montréal . . . Il l'est devenu malgré ses vrais amis. Il n'a pas suivi l'avis de ceux qui le conseillaient depuis plusieurs années et l'avaient bien guidé dans les heures décisives de sa vie politique. Il a fait le jeu des politiciens de Québec qui voulaient s'emparer de la puissante machine municipale de la métropole. Il a promis de ne rien faire à la mairie. Il a tenu parole. Se fût-il présenté de nouveau qu'il eût essuyé aux mains de son ancien adversaire une humiliante défaite. Il crut sage de se retirer avec un prestige diminué.

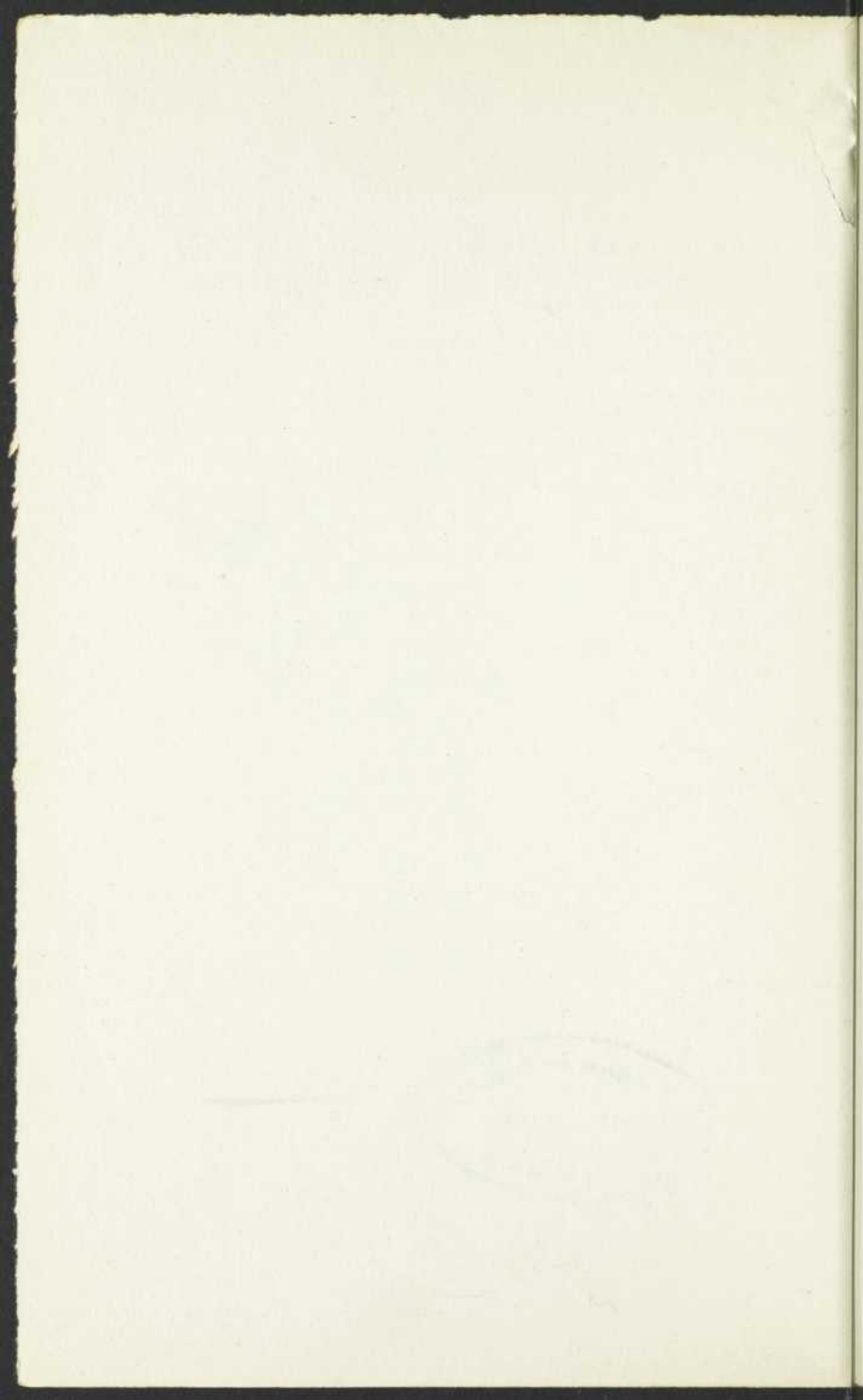
* * *

M. Rinfret a remporté de grands succès sans toutefois avoir accompli de grandes choses. C'est qu'il existe chez lui une déficience. Il ne s'est jamais débarrassé du dilettantisme de sa jeunesse. Le dilettantisme enjolive habituellement des carences intellectuelles déplorables. Faire des vers pour rien, pour le plaisir, comme le voulait François Coppée au début de sa vie, c'est plus facile, quoi qu'on en dise, que faire des vers pour dire quelque chose. Ce jugement vaut tout aussi bien pour les discours politiques. Jules Lemaître eut beau prétendre qu'un système était une idée chez ceux qui étaient incapables d'en avoir plusieurs, ce n'était là qu'une boutade qui ne répondait pas à la grave accusa-

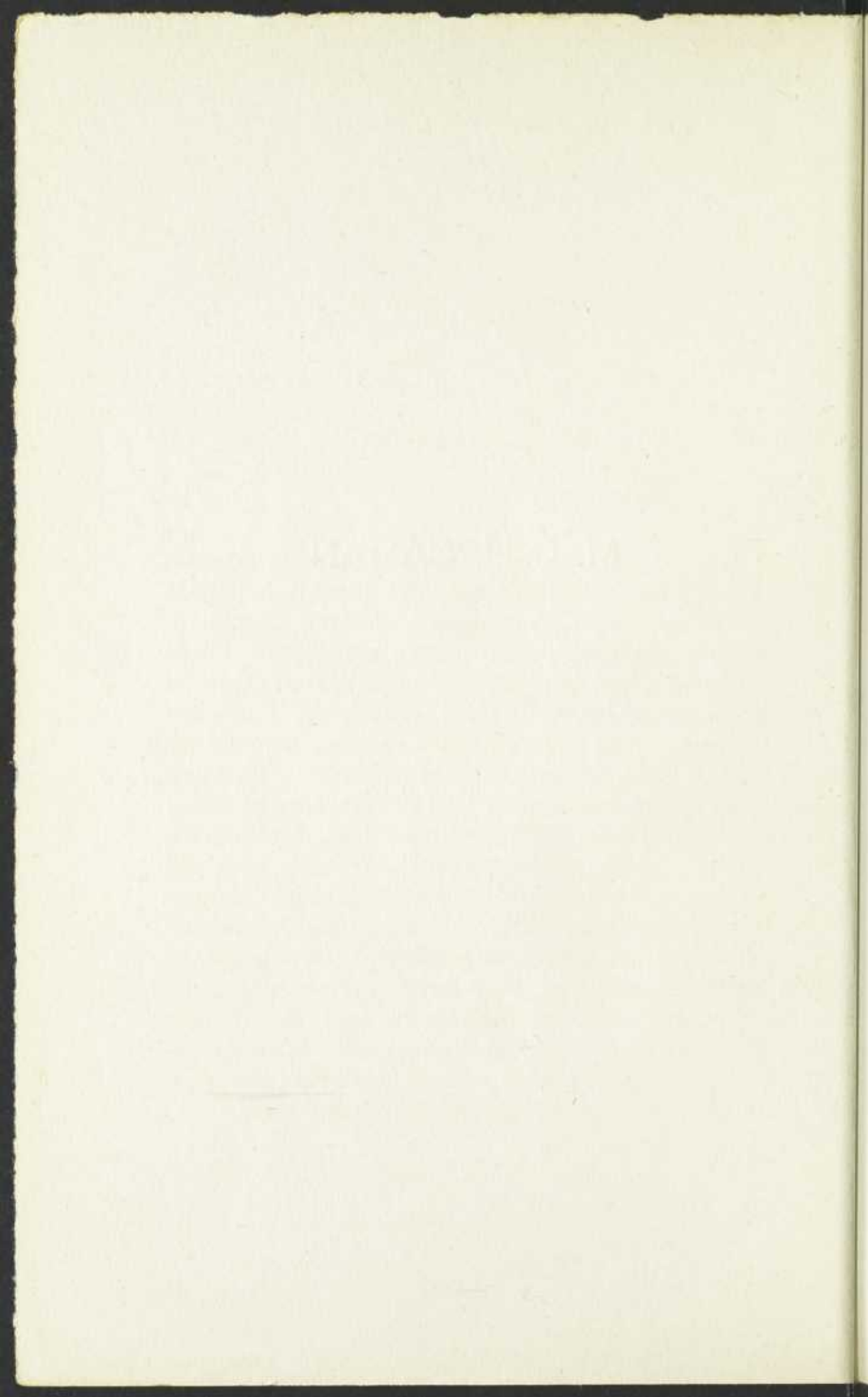
tion que Brunetière portait contre la critique impressionniste. Au fond, le dilettantisme est un aveu d'incapacité. Le dilettante ne peut pas creuser une idée jusqu'à la certitude. D'où des doutes, des imprécisions, des reprises, des recommencements, des excuses faciles, des renoncements à la responsabilité.

M. Fernand Rinfret est authentique dilettante. Le caractère changeant des dogmes politiques le charme. Cela suffit pour lui donner le minimum d'enthousiasme. C'est un représentant cultivé, parfaitement montrable, insuffisamment convaincu de la nécessité d'avoir une doctrine profonde qui donne le sens et la mesure d'une vie d'homme.





M. C.-H. CAHAN



M. C.-H. CAHAN

IL n'est plus jeune. Mais il reste imposant. Spectacle unique que de voir, à la sortie du conseil, le secrétaire d'État donner le bras au ministre des Travaux publics. Très grand malgré son âge et sa taille courbée, il dépasse de toute la tête le petit M. Stewart. Celui-ci, bien bâti, épaules carrées, semble un nain à côté de son colossal collègue. Ils vont tous deux, canne à la main, comme des amis, causant d'une façon animée. M. Cahan, loquace et convaincu, expose sa thèse avec un déluge de mots et M. Stewart l'écoute, visage fermé, dents serrées. Ils ne remarquent pas celui qui les salue au passage. Ils s'arrêtent brusquement. Le plus petit lève la tête pour envisager son interlocuteur; l'on dirait que M. Cahan se penche, paternel, alors qu'au vrai il ploie bien plus sous le poids des ans qu'il ne cède à un mouvement de confiance.

* * *

Qui le voit une fois s'en souvient longtemps. Un géant, un authentique géant. Tête grise magnifique, visage creusé par des rides, soucieux et triste parfois. Oeil très vif, très clair, très malicieux, plus malicieux que la parole, car celle-ci est d'habitude onctueuse, enveloppante. Épaules larges, pleines, masse de muscles qui donne une idée de ce que dut être l'homme à trente ans. Mise soignée, sobre, digne, sans ostentation. Stature puissante, même écrasante, don redoutable. M. Cahan ne joue pas volontairement de cet atout physique, important dans la vie publique. En cela il se distingue de M. Guthrie qui pose à Monsieur le Duc et arpente les corridors du Parlement, air hautain, regard méprisant.

Le secrétaire d'État s'efforce plutôt de faire oublier, par son affabilité et la chaleur de son accueil, ce que sa haute taille pourrait avoir d'intimidant. Lorsqu'on lui adresse la parole, on a la surprise et le plaisir de voir, devant soi, un bon géant qui se fait empressé, délicat. Il vous prend dans ses confidences, rappelle volontiers sa vie aventureuse. Il joue peut-être trop des sujets personnels mais il a, en sa faveur, un ton d'intimité qui vous met à l'aise. Grand cœur, *gentleman*, l'un des derniers dans notre monde parlementaire où, sous prétexte de démocratie, on prend les habitudes, les poses et le jargon de la rue. Un *gentleman* — non pas comme M. Bennett, seigneur magnifique et superbe, — par ses ma-

nières raffinées, ses attitudes dignes, son langage de lettré.

Son existence? Une biographie romancée ou, mieux, un roman d'imagination. Un homme qui s'est fait lui-même, grâce à un labeur tenace et à une belle intelligence. Journaliste, avocat, député à la Chambre de sa province, chef de son parti, directeur de vastes travaux à l'étranger, député au fédéral, ministre, il a tâté de tout, excelle partout. S'il est, au physique, un être de force, il l'est aussi du point de vue intellectuel. Il a approfondi la jurisprudence, fouillé l'histoire. Bien armé pour la politique et la vie parlementaire, il s'est vite créé une place de choix, à part, au-dessus de ceux qui ne sont et ne veulent être que des politiciens.

En 1927 il vint près de passer à la direction du parti conservateur. À la convention de Winnipeg il se montra le plus solide concurrent de M. Bennett. Pour des raisons de race, il fut écarté du poste où M. Bennett aujourd'hui cause tant de déception. Candidat de la province de Québec, M. Cahan ne pouvait être acceptable aux délégués des autres provinces, la majorité du parti conservateur tenant à sa réputation d'hostilité à l'égard des Canadiens français. Dire que cela n'a pas été dur pour M. Cahan serait mal connaître son coeur. Cette défaite de Winnipeg lui fut amère. Il écarta cependant tout orgueil, reconnut le chef nouveau, travaille avec lui de-

puis lors. Pour le punir de sa loyauté, pour le rendre moins dangereux, on lui confia un portefeuille secondaire, le secrétariat d'État. Mais comme M. Meighen avait su, quand il était Avocat général, transformer un simple appendice du ministère de la Justice en un département important, M. Cahan réorganisa le secrétariat d'État, passablement négligé sous ses devanciers, et s'imposa au conseil des ministres.

* * *

Conservateur de trempe spéciale. En 1924, il ne favorisait pas une protection douanière à outrance, une protection pour la protection, générale et uniforme. En cela il ne partageait pas les vues de son chef. Il était en faveur d'une protection variable, élastique, qui tenait compte des besoins humains et des facteurs géographiques. Aujourd'hui, il ne parle guère de ces questions mais on sait en quel sens sa pensée dévie depuis sa mésentente avec M. Stevens. Il a mieux saisi que tout autre dans son parti l'importance primordiale du Québec dans la Confédération, la nécessité d'harmoniser les relations du Québec et de l'Ontario, d'opérer un rapprochement entre ces deux provinces et les provinces maritimes, entre l'est et l'ouest. Il voyait large et passablement juste; mais il prêchait en un temps où les esprits étaient imbus d'impérialisme et de fanatisme.

De même, il a compris les raisons du mécontentement qui existait chez les Canadiens français par suite de la conscription. Les tories n'auraient qu'à lire les discours qu'il a prononcés pendant ces derniers dix ans pour se débarrasser des préjugés qui restent en eux contre nous. Avec des idées comme celles-là, sa défaite à Winnipeg, aux mains du tempétueux Bennett encouragé par le battage de tambour organisé par Ferguson, n'était rien moins que fatale.

Tel il était, tel il est demeuré. En Chambre, il participe rarement aux grands débats, maintenant. Il se tient à son pupitre, bras croisés, tête penchée, les yeux à demi fermés. Il regarde ce qui se passe autour de lui en spectateur toujours intéressé, souvent amusé. Travailleur, actif, il présente de nombreux projets de loi. Il ne manque pas d'exposer longuement, avec un luxe effarant de détails, *précédents*, anciennes lois, raisons des amendements proposés. S'il croit avoir oublié une explication qu'il juge importante, il revient sur le sujet, recommence tout... On le voit tellement désireux de tout dire, de ne rien omettre, que l'on ne saurait s'empêcher de sourire devant tant de méticulosité, de conscience professionnelle.

Aux interpellations il réplique avec courtoisie... et longueur. Mais quand il le faut, il a des harangues courroucées. Il passe alors par des moments de frénésie verbale. D'ori-

gine celte, il a une éloquence torrentielle, terrible, cyclone qui frappe les auditeurs de stupefaction par sa suprême violence. Il y a trois ans, on l'a vu s'en prendre à M. King qui venait d'être dur à l'endroit de M. Bennett. M. Cahan se leva d'un bond, se lança à l'attaque, attrapa le chef de l'Opposition comme il ne l'a pas été depuis, au point que M. King, saisi par cette brusque sortie, ne sut où donner de la tête. Les phrases aiguës, cruelles, se succédaient avec rapidité. Elles crépitaient sans trêve. À la fin, étonné lui-même de la passion qu'il avait mise à défendre le premier ministre, M. Cahan s'en excusa auprès du président de la Chambre, pendant que les gens de la droite applaudissaient à tout rompre.

* * *

Cette éloquence chaude, émotive, repose des exposés de faits et des récitations de statistiques dont se contentent d'ordinaire les orateurs anglo-saxons. Aux commissions où il plaide ses causes et défend ses bills, M. Cahan préfère la causerie amicale, bien qu'il surveille sa phrase, ne néglige nullement les procédés oratoires, veut absolument que ses projets passent car il tient à ses idées et se pique de vanité. Mais il abuse des effets d'une voix habilement chevrotante; il verse dans le genre onctueux, invoque à l'excès sa bonne

foi, son passé intègre, ses états de service. Cela lui est arrivé, entre autres occasions, lorsqu'il présenta son bill pour centraliser les services de traduction. Il faillit, cette fois, perdre les sympathies qui, chez nous, lui sont définitivement acquises depuis l'affaire des écoles du Keewatin. Il fit preuve d'un ombrageux entêtement, ne voulant écouter ni les conseils ni les raisonnements des adversaires du projet. Au surplus, personne n'a encore su qui lui avait mis le projet en tête ni pour quelle raison il y tenait avec autant d'obstination.

Que M. Cahan se méfie des hommes dont l'intérêt parle plus haut que la conscience; qu'il reste ce qu'il avait toujours été jusqu'ici: champion de la justice.





M. ALFRED DURANLEAU

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

M. ALFRED DURANLEAU

TIENS! Comment allez-vous?

—Très bien, merci, monsieur le ministre...

—Et chez vous, comment cela va-t-il?

—Comme sur des roulettes...

—Que faites-vous qu'on ne vous voit plus?

—Ah! vous savez, la besogne est à peine moins lourde que celle d'un ministre...

—Oui, je sais, je sais... Mais venez me voir. Nous causerons...

Ainsi vous aborde, neuf fois sur dix, M. Alfred Duranleau, ministre de la Marine, qui sait être charmant aux heures où son *département*, ses amis et ses ennemis lui laissent quelque répit. À l'entendre causer de tout — et de rien — on sent chez lui besoin de détendre les nerfs, de changer d'atmosphère. Il oublie sans effort ce que l'on a pu dire de lui, de ses discours et de ses attitudes. Il met même une pointe d'orgueil à nous laisser voir qu'il ne fait pas toujours de la politique, mot qui

renferme, pour lui, des choses insoupçonnées du vulgaire...

Déjà 63 ans! Il les accepte allègrement. Peu de cheveux, et ce qui lui en reste atteste, malgré tout, que les beaux jours de la politique provinciale sont passés. Visage resté frais. Patte d'oie aux coins des yeux. Figure d'homme d'affaires, front large, solide mâchoire, moustache drue, taille moyenne, bonne carrure. Rien de saillant dans la personne. Il parle tête inclinée, regard baissé, sourire effacé. « Il a l'air bon », disait une jeune femme qui venait de s'entretenir avec lui pendant quelques instants un soir, au bal des épouses des ministres. Il a l'air bon, mais il est rude batailleur, il a un tempérament violent dont la colère est parfois volcanique.

Il ne faut pas croire tout le mal qu'on dit de lui. C'est le plus critiqué de nos ministres. M. Fafard, député de l'Islet — qui a de l'esprit à ses heures mais pas aussi souvent qu'il le pense — lui décocha quelques traits acérés dans un alerte discours. Un ancien secrétaire menace de publier de petits papiers ennuyeux. Un journaliste qui eut à s'en plaindre a l'habitude d'accoler à son nom un substantif désobligeant. Distinction dont il n'est pas autrement fier mais qu'il supporte sans affaissement. Il aime plutôt se plaindre de la besogne, de ses fins de semaines manquées, de l'absence de loisirs qu'il voudrait donner aux

siens; car il est excellent père de famille et la politique le prive des joies du foyer.

* * *

Avant 1923, M. Duranleau était avocat. En 1923 il devint officiellement politicien, mena une campagne enfiévrée, à Montréal, contre le gouvernement Taschereau, se fit élire, combattit fougueusement le ministère jusqu'en 1927, se fit battre, redevint avocat. Les quatre années qu'il passa à la Chambre de Québec, il se révélait adversaire violent dont il fallait se défaire et dont on se défit. Il avait pris goût à la lutte et aux discours électoraux. Aussi ne sut-il pas résister à la tentation de poser sa candidature en 1930. La vague d'optimisme et de confiance soulevée par les promesses de M. Bennett le porta au pouvoir. Il était un des rares ministrables du groupe conservateur québécois. On dit même qu'il avait, dans sa poche, le portefeuille de la Marine le jour de son élection. S'il l'avait alors, il n'eut qu'à le garder.

Sitôt dans ses meubles, il se mit au travail. Or le ministère de la Marine, en plus d'être l'un des plus importants de l'administration fédérale, en est aussi l'un des plus techniques. Il se compose de divers services (dont celui de la radio) hautement spécialisés. Des techniciens le dirigent de fait, le ministre n'a qu'à leur transmettre les décisions du cabinet. On

comprend que M. Duranleau n'ait pu que se mettre à la remorque de son personnel immédiat. C'est une des plus belles facéties de la démocratie. On désigne un médecin-soldat aux Chemins de fer, un avocat à la Marine, un avocat à la Colonisation. Le ministre qui a tant soit peu le souci de sa dignité doit s'imposer une tâche surhumaine. M. Duranleau voulut être au courant des affaires de son ministère, vécut des journées interminables dans son bureau de l'édifice Hunter, fit si bien qu'après quelques mois de travaux forcés il dut prendre un long repos. Depuis, il s'est enterré dans les questions d'administration et de patronage. Il en fait son affaire et ses affaires.

À la Chambre, il se tire bien des débats. Ce n'est pas un foudre d'éloquence mais un joueur que ne déconcertent pas les huées de l'Opposition. Il maîtrise suffisamment l'anglais pour répondre sur-le-champ aux interpellations. Il cherche peut-être ses mots mais il se fait au moins comprendre, tandis que d'autres ont un anglais parfaitement incompréhensible. Une question inattendue vient-elle, il peut toujours répéter la réponse habituelle de M. Bennett: « *The answer is NO* »! Il défend facilement son budget, ne s'impatiente ni ne se fâche, conserve le sourire, s'arme de patience, ne fait pas une maladie à la seule pensée de subir pendant des heures le feu de l'Opposition—comme tel de ses collègues.

Dans de grands discours soigneusement préparés, il est d'une lamentable pauvreté d'idées neuves. Il est d'une école qui ne sait pas distinguer entre le discours parlementaire et le discours électoral. Il ressasse, comme à plaisir, des arguments vieillots qui pouvaient avoir quelque force en 1900 mais qui, heureusement, nous laissent froids aujourd'hui. S'il parle à la Chambre, à la radio, dans un club, il ne manque jamais l'occasion de vanter les hauts faits de sir John Macdonald et de sir Georges-Étienne Cartier, les supposées garanties accordées par la Constitution à la minorité française, les bienfaits et l'excellence de la Confédération. Il en est resté à la politique bornée, sans horizon, sans idéal, sans vision, sans clarté, des chemins de fer et de la protection douanière. Tout en parlant, il prend des poses inélégantes sans qu'il s'en aperçoive, dirait-on. Il s'écrase en s'agrippant des deux mains à son pupitre; ce n'est pas tout à fait l'aigle déployant ses ailes puissantes pour un large envol.

On lui doit en grande partie, dit-on, la solution donnée au problème des billets de la banque du Canada. Il aurait convenu que décidément il n'y a pas place pour plus d'une langue sur chaque billet. Le plus fort, c'est que M. Duranleau veuille convertir ses compatriotes à ce point de vue. Vaillamment, héroïquement, sublimement, M. Duranleau va prêchant sa thèse et semant la bonne parole.

Lui dit-on qu'il se peut qu'il erre, il croit que l'on fait de la politique *rouge* . . . Il ne voit pas que l'impression de billets français et de billets anglais — consécration pratique de la réserve québécoise — est la négation des avantages du régime fédératif qui lui inspirent la plupart de ses discours.

* * *

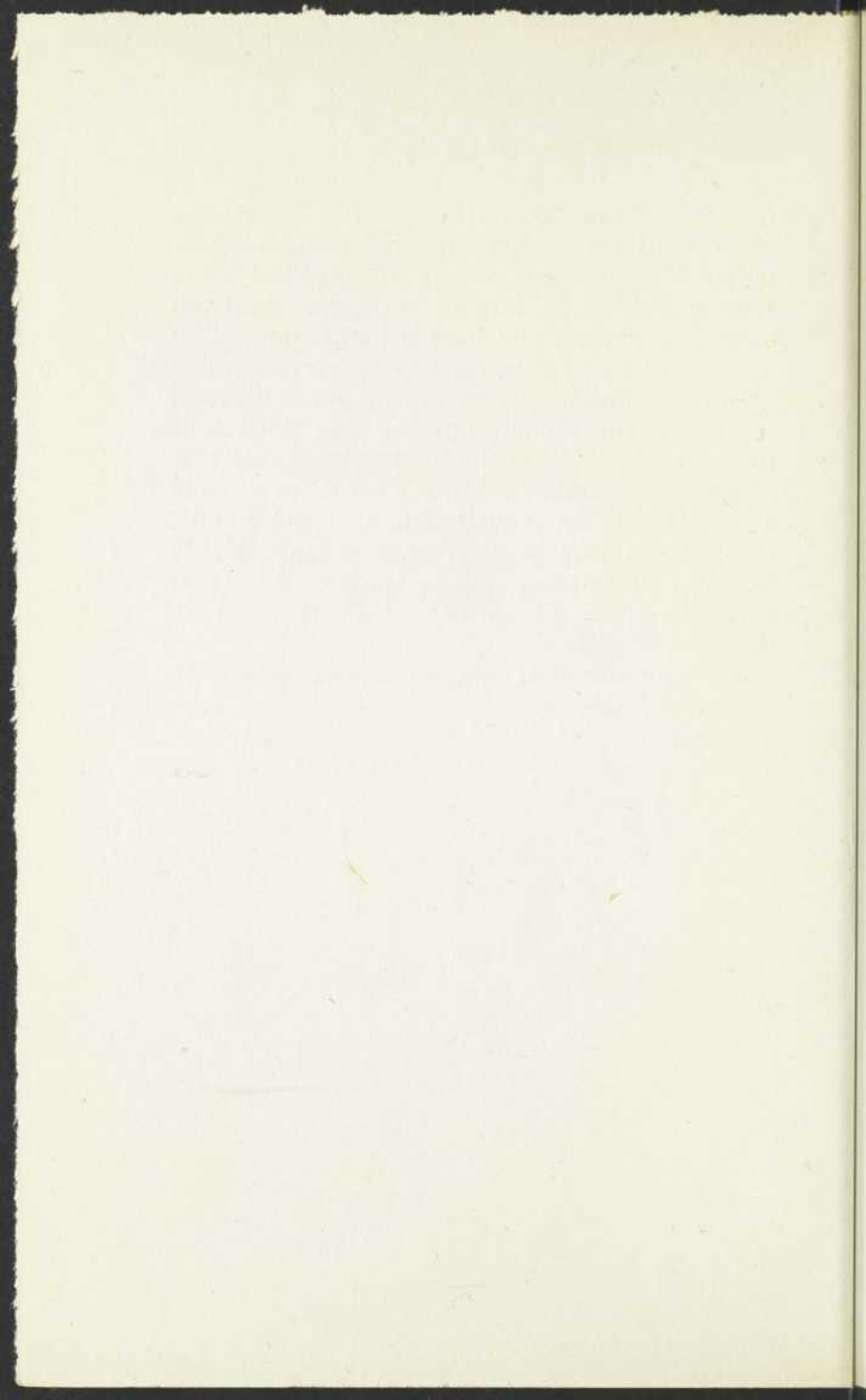
M. Duranleau ne voit pas cela, à l'instar de tous ses collègues, moins quatre. Il s'entend là-dessus avec M. Sauvé. Pourtant c'est secret de polichinelle que ces deux ministres jouent une continuelle partie d'échecs. Maints retards dans les nominations de fonctionnaires canadiens-français ne furent-ils pas dus au fait que MM. Duranleau et Sauvé étaient à couteaux tirés? Le premier avait ses candidats. Le second en avait d'autres. M. Sauvé est peu parlant, mais tenace, rusé, patient. Lui résiste-t-on, M. Duranleau élève la voix, s'emporte. M. Sauvé tient bon. M. Duranleau ne lâche pas. Le cabinet s'amuse, s'inquiète, s'impatiente, décide finalement de laisser faire. Ou bien il suggère, pour régler le différend, de nommer un candidat qui n'est ni celui de M. Sauvé ni celui de M. Duranleau. Nos ministres, ah! comme ils savent toujours placer au-dessus des considérations de préséance les intérêts primordiaux de leurs compatriotes! Si ces deux rivaux avaient em-

ployé au service de notre minorité la dixième partie du temps qu'ils ont mis à s'embarrasser mutuellement, il y aurait aujourd'hui deux sous-ministres de langue française dont on attend la nomination depuis longtemps: l'un à la Marine et l'autre aux Postes, et combien d'autres emplois eussent échu à des nôtres!

M. Duranleau, s'il ne voit pas tout, voit tout en *bleu*. Pour lui c'est être beau que d'être *bleu*. Quant à lui, il s'est donné, voué à jamais *au bleu*, fanatiquement, entièrement. Il lui suffit que le gouvernement ait décidé quelque chose pour que la Raison, la Nécessité, l'Urgence, l'Opportunité aient parlé de façon péremptoire.

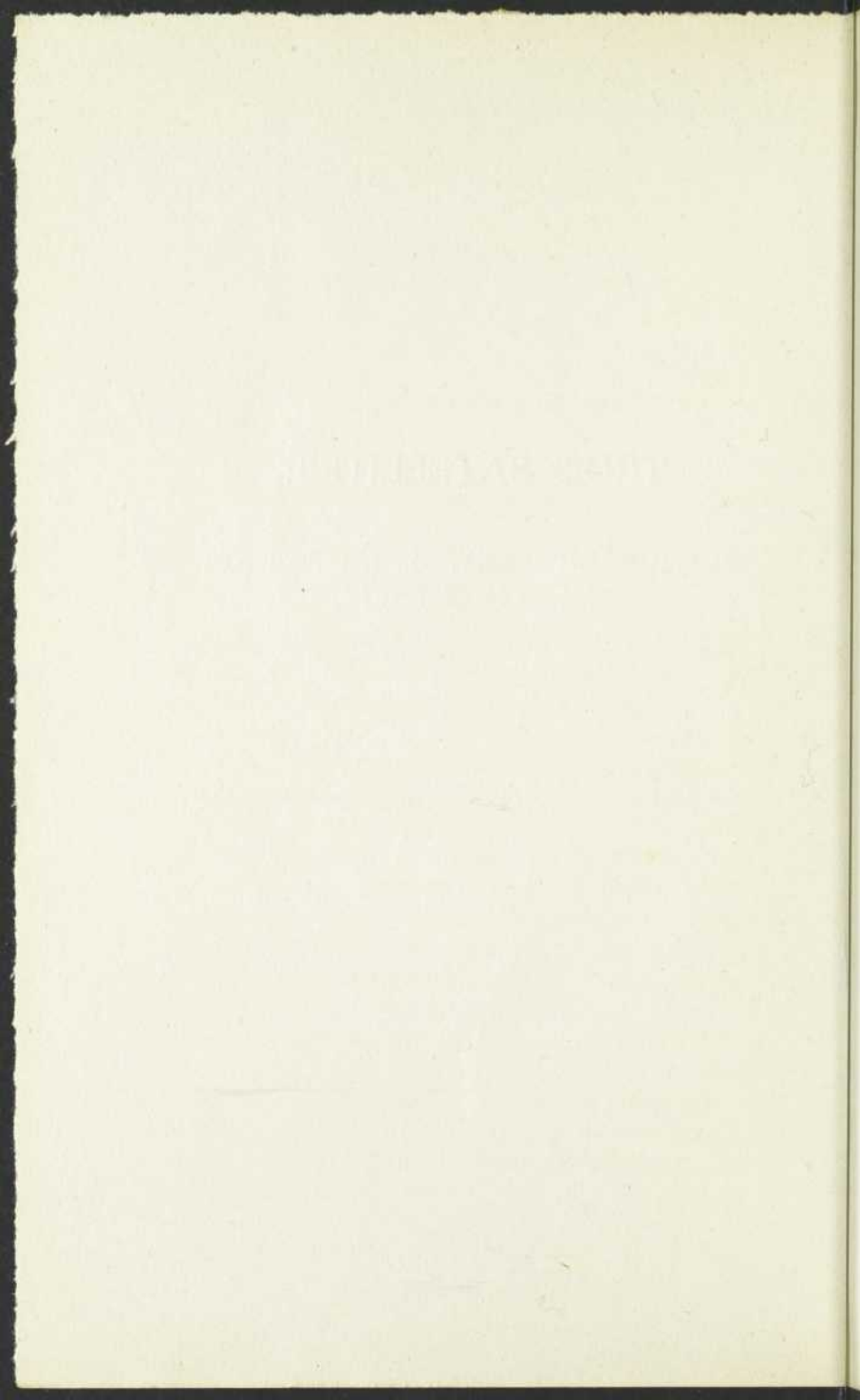
Tel envoûtement est triste spectacle chez l'honnête homme.





TROIS SATELLITES:

SIR GEORGE PERLEY, M. R.-J. MANION,
M. HUGH GUTHRIE.



TROIS SATELLITES:

SIR GEORGE PERLEY,
MM. R.-J. MANION et HUGH GUTHRIE

R HODES, Gordon, Manion, Sauvé, Guthrie et autres ne sont, ne savent, ne peuvent être que satellites gravitant autour de l'Astre. L'Astre paraît-il? Sa lumière jette les satellites dans l'ombre. Pour briller il leur faut l'éclipse de celui qui leur donne pourtant valeur, clarté, chaleur. Lui, centre, chef, volonté suprême, arrête, stipule, énonce, dicte, ordonne, commande, impose, exige, condamne, encourage. Les ministres de M. Bennett sont réduits au rôle d'administrateurs de départements: « *Who's the Prime Minister, any way!* » Encore sont-ils contraints d'administrer comme il l'entend. Sinon, sans prévenir le ministre, il suspendra le sous-ministre des Postes de ses fonctions; il frappera le métal-or d'une taxe spéciale sans en parler au ministre des Mines; il s'op-

posera à la distribution d'un discours du ministre du Commerce pendant que M. Stevens voyage. À la Chambre, il se lèvera à la place d'un ministre, répondra pour lui, craignant peut-être que son collègue ne dise des sottises. M. Bennett agit comme s'il n'avait pas confiance en ceux qui partagent avec lui le fardeau du pouvoir. Il a tort: ce ne sont pas tous des irresponsables, des irréflechis. En voici trois de mérites inégaux mais qui ont eu, dans la politique, leur heure de célébrité.

* * *

M. R.-J. Manion, aujourd'hui ministre des Chemins de fer, ne fut pas toute sa vie l'ardent conservateur qu'il s'affiche dans chacun de ses discours. Député libéral, il passa à M. Meighen qui lui offrait le ministère du Rétablissement civil des soldats. Depuis, il s'est voué corps et âme à la doctrine conservatrice. Qui ne connaît le zèle des convertis? Les libéraux qui, comme au temps de Fournier, admettent qu'on trahisse n'importe quoi sauf le parti, lui reprochent souvent d'avoir *tourné son capot*. Cela jette le ministre dans la plus belle fureur. Et quand M. Manion se fâche, cela compte. Irlandais catholique, de tempérament émotif, irrépressible, il dispute à MM. Bennett, Mackenzie et Bradette le titre du parleur le plus rapide de la Chambre. Les mots ne coulent pas, ils se précipitent, se

suivent de si près que les sons s'entremêlent et que les sténographes sont incapables de le suivre.

Orateur? Non. À sang-froid il est bon causeur. Dans un discours d'après déjeuner, il est insurpassable. Il sait raconter une histoire, souligner d'un trait d'esprit le côté piquant d'une situation. Dans les grands débats parlementaires, ses interventions sont presque toujours orageuses; il ne se contient pas, il abuse du sarcasme.

Grand, tête grise, figure jeune et souriante, il a, quand il parle, un tic amusant: il lève les épaules comme si le col de son veston l'embarrassait. Médecin, chirurgien, Irlandais marié à une Canadienne française, soldat, homme de lettres — il a réuni ses souvenirs de guerre en un volume alerte: *A Surgeon in arms* — politicien, partisan intransigeant, rival, tout comme M. Cahan, de M. Bennett au congrès de Winnipeg, au demeurant c'est l'homme le plus affable au monde, le plus charmant quand il est lui-même, c'est-à-dire quand il ne se prend pas outre mesure au sérieux; car alors, désastre!

* * *

Silence! . . . Monsieur Hugh Guthrie passe. Un courant d'air froid. À la porte centrale du Parlement, le gendarme se roidit, salue, se tient droit, fixe. Monsieur le duc de Guelph,

d'un pas lent, mesuré, tête haute, regard glacé, s'achemine vers le *lobby* conservateur. Le voir prendre son siège à la Chambre, c'est un spectacle. Il écarte les rideaux, se penche légèrement, avance dans l'allée, ne regarde personne, s'assoit avec dignité, feint d'écouter, paraît s'ennuyer, s'ennuie, se lève, refait à rebours le chemin qu'il vient de parcourir, conserve toujours sa gravité compassée. Cet homme pense réellement être quelqu'un, il ne veut pas que les autres en doutent. Député depuis plus de trente ans, il passa, lui aussi, du parti libéral au parti conservateur après avoir été du cabinet d'Union; il devint ministre influent, se piqua de diplomatie en certaines occasions où il représenta le Canada à l'étranger, fut chef du parti, de M. Meighen à M. Bennett. Il coule maintenant ses jours dans l'attente d'une récompense. N'aspire-t-il pas à devenir membre de quelque tribunal supérieur?

Habile procédurier, il aime à dire son mot quand surgit une question de règlement. Il défend ses bills avec aisance, parle avec lenteur et dignité, fait peu d'esprit, place ses mots, enveloppe d'ouate les déclarations les plus partiales. Partout où il va, il prend beaucoup d'espace à cause de sa haute taille. Ses airs arrogants en imposent aux timides. On prétend qu'il n'aurait pas pardonné à M. Bennett de l'avoir supplanté à la direction du parti; ce serait à cause de cela qu'il s'est re-

tiré dans sa tour d'ivoire. M. Guthrie ne fait plus rien, il apporte, à éviter la besogne, un art consommé. Les Canadiens français ne se trompent pas quand ils le rangent au nombre de leurs ennemis les plus obstinés. S'il a réussi à bloquer une candidature canadienne-française, M. Guthrie se rassérène, sa conscience est satisfaite: il a fait une bonne action. Tant qu'il sera ministre de la justice, les Franco-Ontariens n'auront jamais un des leurs juge à la Cour supérieure d'Ontario. M. Guthrie ne le veut pas: *Down with the French!*

* * *

A-t-il découvert le secret de l'éternelle jeunesse, ce marchand de bois qui s'appelle maintenant sir George Perley? Il a 77 ans, on lui en donnerait à peine 60. Il est vrai qu'il aide la nature et fait appel à certains artifices dont personne n'est dupe. Encore svelte, pas très grand, épaules minces, rentrées, démarche lente mais sûre, barbiche, nez assez fin qu'il allonge en tirant dessus doucement en un geste familier quand il fait un effort de mémoire. Ce qu'il a de plus remarquable dans sa figure rabbinique, ce sont deux petits yeux pétillants de ruse et de malice. Vieux renard, il observe de côté avant de regarder de face, donne une main indifférente, prononce des mots banals sur un ton prophétique. Né riche, il a réussi d'heureuses affaires, s'est

hissé aux postes les plus élevés — Haut-Commissaire à Londres, membre du cabinet impérial pendant la guerre — il fait la charité de façon éclatante. À cause de tout cela il a été fréquemment décoré. Il ploie, dans son vieil âge, sous le poids des honneurs et des babioles.

Taciturne, donc prudent. À la Chambre, il se contente, quand l'occasion s'en présente, de lire un document officiel d'une voix affaiblie, éraillée. Type accompli du monsieur âgé, homme d'État célèbre, qui va défendre à Genève quelque rapport inutile, et qui fait des promenades matinales, courbé, pensif, les mains derrière le dos.

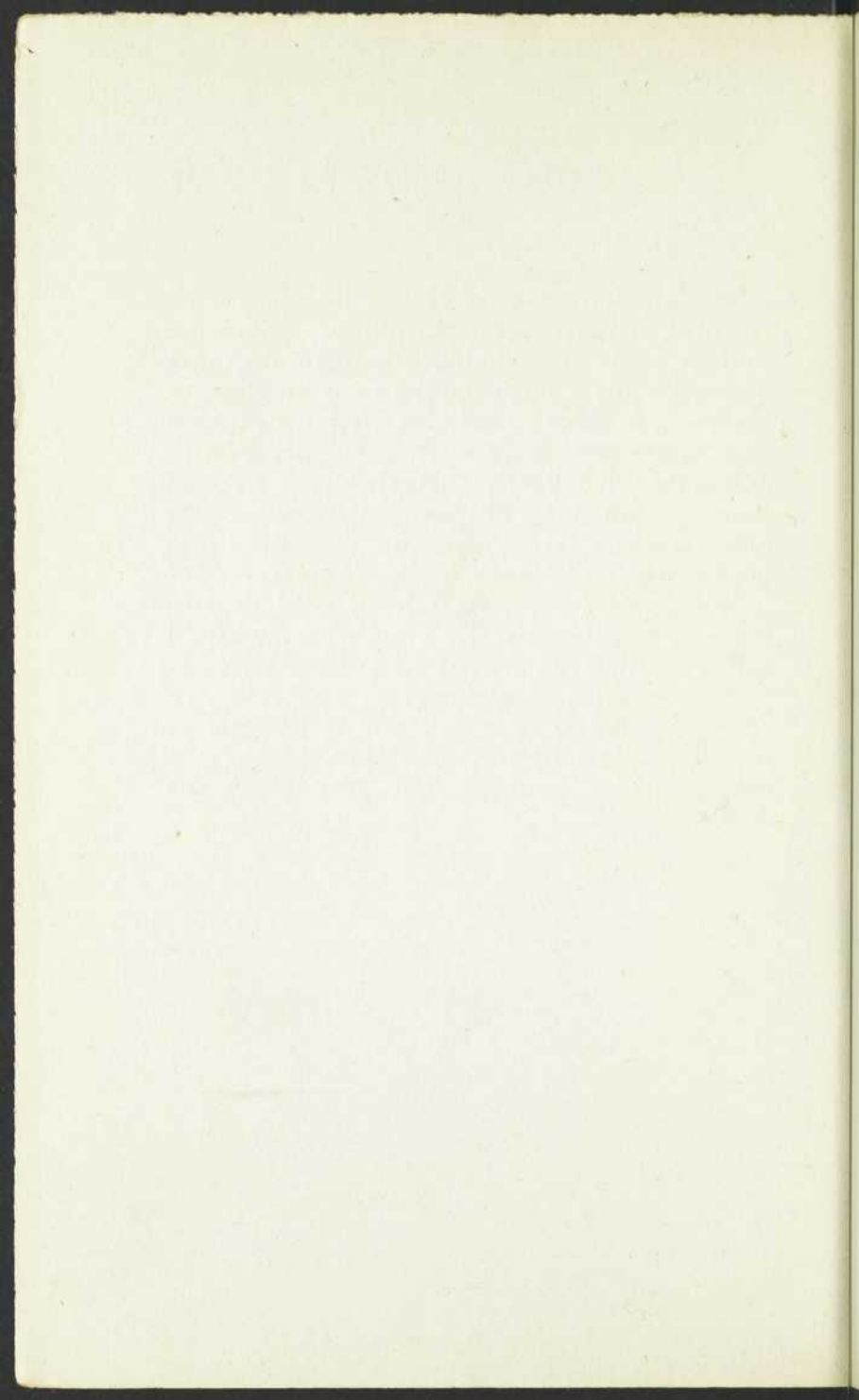
Il court toutes sortes de rumeurs sur la manière dont sir George se fait élire dans Argenteuil. Il n'y aurait là rien de surprenant, nos moeurs électorales étant ce qu'elles sont. Même l'achat d'un comté donnerait-il droit au député de mépriser les justes revendications d'une bonne partie de la population qu'il représente? Sir George Perley n'est pas francophile. Son zèle intempestif, son travail de coulisse avant et après un caucus conservateur convoqué pour étudier la question des billets de banque bilingues ont clairement révélé où vont ses sympathies. Il est trop habile pour déclarer publiquement s'opposer aux billets de banque bilingues. Mais vaut autant que les électeurs d'Argenteuil le sachent . . .

* * *

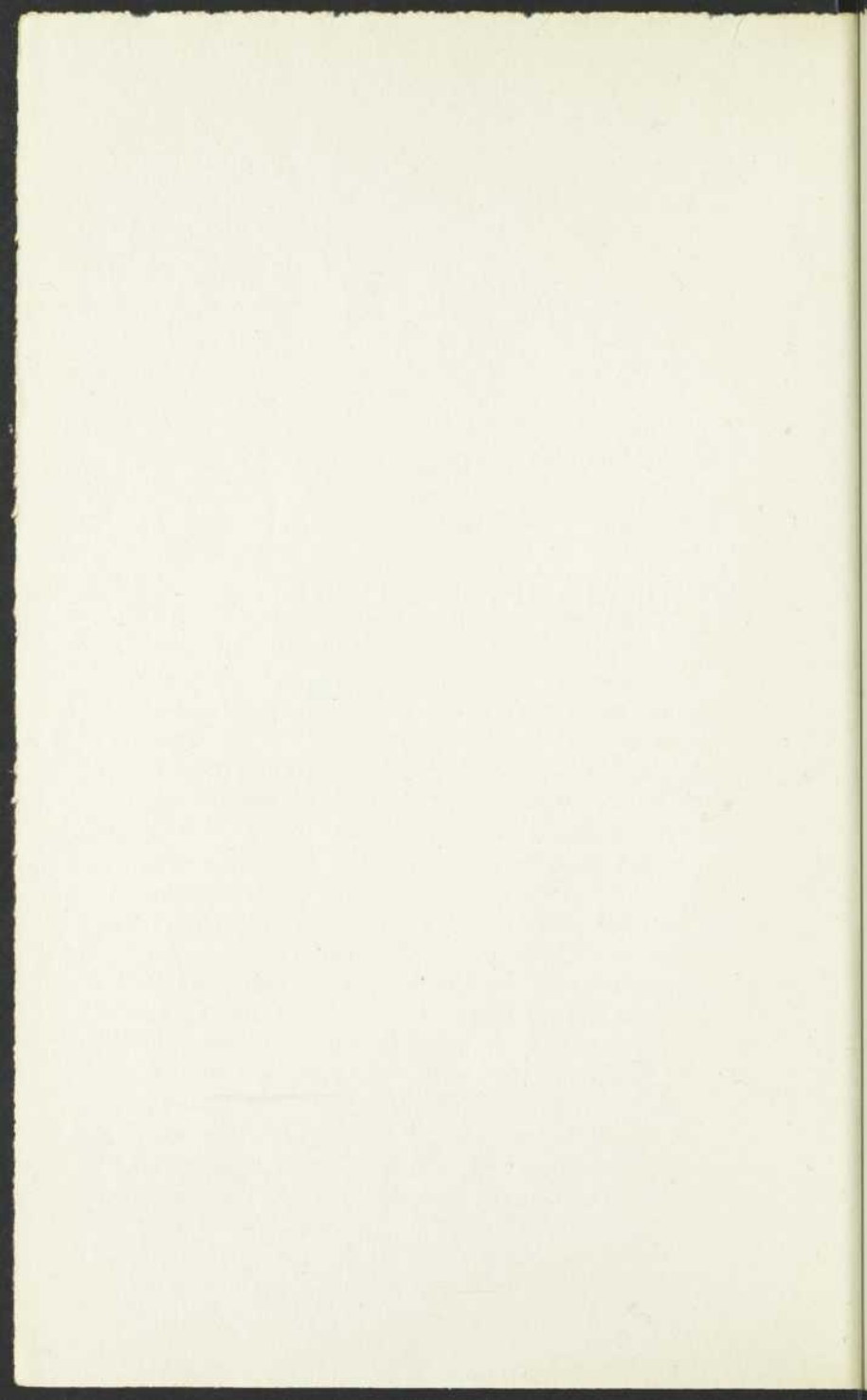
M. Manion: sympathique, jovial. M. Guthrie: pédant, déçu, apathique. Sir George Perley: patte de velours, ornement de salon diplomatique. Trois ministres très dissemblables qui aident cependant à jeter un certain lustre sur le cabinet. Pas des phares puissants. Médiocrité heureuse qui, avec le temps, a fini par s'imposer. Ils font peu de bien, laissent faire beaucoup de mal. Trio qui montre, en tous cas, que pour percer en politique il n'est pas nécessaire d'avoir de très grandes qualités, de très grandes vertus, qu'il suffit, à défaut des unes et des autres, de cacher soigneusement ses faiblesses et ses torts.

Ce qui donne belle figure à M. Bennett au milieu de ses collègues c'est de n'être en rien médiocre; ses qualités sont grandes et ses défauts...





M. MAURICE DUPRÉ



M. MAURICE DUPRÉ

M. Maurice Dupré est le benjamin du ministère. Cela ne lui fait aucune peine. En 1930 cela lui causait même un petit plaisir d'être appelé, à 42 ans, à présider, près de M. Bennett, aux destinées du Canada. Il est vrai que le poste qu'on lui confiait n'était qu'une annexe du ministère de la Justice. Qu'importe? M. Meighen avait passé par là. Et quand on a du talent... M. Dupré vécut les premiers mois de l'administration dans une quasi-extase. Au pouvoir! Au pouvoir! Tout dans sa figure rayonnante et son air vainqueur disait à qui avait des yeux pour voir: « Nous sommes au pouvoir! Merveilleux! Les conservateurs sont au pouvoir. Imaginez cela et expliquez-le comme vous voudrez, les conservateurs sont au pouvoir. Le régime libéral? Fini le marasme! M. King? M. Lapointe? Voyons, ne me faites pas sourire... Et puis,

M. Bennett est là. Alors plus d'inquiétude, hein? » . . .

L'arc-en-ciel se déployait au firmament politique. M. Bennett commandait aux éléments. Le *Chief*! M. Dupré l'admirait. Il n'avait d'éloges que pour le *Chief*. Devant lui il s'abîmait dans une contemplation qui n'avait rien de muet. L'Avocat général fut récompensé de ses sentiments de fidélité et d'admiration. M. Bennett l'amena à la conférence impériale de 1930, celle du *Humbug*, vous vous souvenez? M. Dupré devint subitement personnage important, influent. Il passa par-dessus la tête de M. Sauvé, par-dessus celle de M. Duranleau. On fut surpris du choix du premier ministre. « Dites-moi donc, demandait peu après ces événements un libéral à un conservateur, pourquoi M. Bennett s'est fait accompagner de M. Dupré, au lieu du ministre des Postes ou du ministre de la Marine? » — « Comment! vous ne savez pas? lui répondit le député conservateur. M. Dupré . . . » Et là-dessus, de donner des explications peu flatteuses pour les deux autres.

Ce qu'il y a de vrai c'est que M. Dupré est recherché dans sa mise, fréquente la belle société, se trouve au mieux dans une réunion mondaine. Nulle exagération choquante dans le vêtement, l'allure. Pas carte de mode; du fini, du chic, du bien. Un complet sobre mais admirablement taillé, chemise et cravate

faisant contraste plaisant. Souliers cirés, pli impeccable du pantalon, démarche assurée. M. Dupré est une vivante protestation contre le laisser-aller. Quand il donne la main, il a du muscle. On sent une force physique qui surprend, car il n'est pas grand s'il est bien bâti. La pratique du sport lui a fait des épaules et une poitrine pleines. Vient-il à votre rencontre? Pas militaire, nerveux. Vous vous dites que voilà un homme d'une rare fermeté de caractère. Il répond aux questions par monosyllabes. La première impression s'accroît chez vous que tout chez votre interlocuteur respire la conviction, la décision.

Un bon sourire. Regard franc. En somme, abord charmant, agréable, qui crée des sympathies durables malgré les différences d'opinions politiques. M. Dupré est bien accueilli partout: chez les libéraux comme chez les conservateurs. La photo que publie souvent le *Journal* de Québec ne lui rend pas justice. M. Dupré n'est pas photogénique. Il y paraît plus âgé et plus chauve qu'il ne l'est, avec une mâchoire formidable, forte, saillante. M. Dupré a tort de se faire photographier avec une expression sérieuse. Dès qu'il est sérieux on le dirait soucieux. Les photographes ne connaissent pas leur affaire. M. Dupré fait meilleure figure dans un groupe d'amis, riant, se moquant de la situation politique et des nuages qui l'assombrissent, ainsi qu'on le re-

présente de temps à autre sur les feuilles glacées du *Saturday Night*. Il est bien alors le camarade enjoué et délicat que tous connaissent et estiment.

* * *

On s'est réjoui de sa nomination au ministère. Dès 1930 on savait déjà que M. Sauvé, habitué à ne s'occuper que d'un tout petit Québec, n'était pas prêt à jouer le rôle de chef que les circonstances lui imposaient. Quant à M. Duranleau, il ne pouvait que continuer d'être ce qu'il avait toujours été, un politicien moyen. M. Dupré n'avait guère de passé politique. Il n'avait été candidat qu'une fois et s'était retiré de la lutte presque immédiatement après la défaite de 1925. S'il ne possédait pas l'expérience électorale de MM. Sauvé et Duranleau, il connaissait bien l'anglais: la presse anglo-canadienne ne lui ménagea pas les compliments sous ce rapport. On le croyait capable de nous bien représenter au parlement, de défendre les intérêts des Canadiens français. Son éducation patriotique, ses études à Laval et à Oxford, ses bonnes intentions constituaient un capital qui valait bien l'habileté à organiser une élection et à s'y faire battre.

Lui-même ne manquait pas d'ambitions nobles. Mais il fut vite déçu des fonctions qui lui étaient attribuées. Être ministre n'est

pas ce qu'un vain peuple pense. C'est tout d'abord s'abîmer dans une ennuyeuse routine: dossiers, dossiers, dossiers. Ensuite, répondre aux lettres. Seul ministre de l'immense district de Québec, M. Dupré a une correspondance quotidienne tout simplement inimaginable. Il faut bien s'occuper de ses électeurs et des électeurs des autres. La faim de maints conservateurs était terrible, aux débuts. Elle le reste. Éloignés du pouvoir depuis 1921, combien d'entre eux réclamaient la récompense de leur dévouement au parti! Ruée formidable d'appétits sans nom. Tout le monde voulait se caser quelque part dans l'administration de l'État, tout le monde écrivait au ministre. M. Dupré, après six mois de ce régime, déchantait.

Être ministre canadien-français, c'est aussi avoir — en plus des responsabilités inhérentes aux fonctions spécifiques à remplir — des devoirs définis envers ses compatriotes de langue française. Il existe telle chose que la solidarité ministérielle, en notre démocratique régime parlementaire britannique. Concilier les intérêts du gouvernement et du parti avec ceux du groupe ethnique que nous constituons au Canada présente parfois des difficultés formidables. Si formidables, de fait, qu'au cours de notre histoire politique, nos ministres ont généralement sacrifié les intérêts de notre race à ceux du parti. Il eût été possible à nos trois ministres de faire bloc en s'épaulant les

uns les autres. Au lieu de s'unir, ils se sont querellés. En face d'un M. Sauvé ne voulant agir qu'à sa tête, d'un M. Duranleau se morfondant à ruiner le jeu du ministre des Postes, M. Dupré se sentit seul, impuissant. Il eut des sursauts, des réveils, réagit, serra les poings, puis se découragea, laissa passer, laissa dire. « Que puis-je faire? Je suis seul »... pensait-il parfois à voix basse.

M. Dupré aurait pu faire beaucoup. Mais contrairement aux apparences, il n'a pas de persévérance, il se guide sur les événements, subit outre mesure l'influence de qui l'entoure: de là son admiration pour M. Bennett, demi-dieu de l'action et de l'encyclopédie. M. Dupré est irrésolu. Il se laisse convaincre avec une égale facilité par les deux camps opposés sur une même question. Rien d'étonnant s'il ne sait plus que faire. Il passe par les affres du doute. Une réflexion le frappe. Une autre le séduit. Qui a raison? Qui a tort? À élucider le problème il vit des heures stériles. Il vous donnera la plus belle assurance que telle chose se fera. Si elle ne se fait pas, croyez qu'un autre plus convaincant que vous a vu le ministre, a délogé la certitude que vous aviez plantée en lui. Vous ne saurez jamais le dernier mot de l'énigme, car il garde bien le secret. Il ne commet pas d'indiscrétion. Il accumule les tempêtes autour de lui parce qu'il ne desserre pas assez les lèvres. Un mot suffirait à tout expliquer. Il ne le prononce pas.

* * *

« J'ai tout fait, disait-il à un ami, en faveur de la monnaie bilingue. » — « Non, lui fut-il répondu. Non, vous n'avez pas tout fait. Vous n'avez pas démissionné. » — « Démissionner? Le puis-je? Et pourquoi? Serait-ce mon devoir, dans un cas comme celui-ci, de quitter le ministère? » Il alla demander conseil. Qui reçut ses confidences se contenta de souligner d'un bref éclat de rire l'inanité de la suggestion. Rassuré, tranquille, persuadé, convaincu, M. Dupré ne démissionna pas. Il se peut aujourd'hui qu'il regrette ne pas l'avoir fait. Il entend monter, des rangs de la jeunesse, un cri de dégoût contre ceux qui ne sont que des politiciens sans idéal et sans horizon. Il voudrait ne pas passer pour l'un de ceux-là, se révéler du caractère, parler en chef, donner des directives. Il le voudrait... Le veut-il? Le peut-il? Se décidera-t-il?

Mordu par le doute sur la plupart des questions en jeu, souffrant des déceptions qui lui sont venues des hommes et des événements, ne sachant plus quelle décision prendre, tout en voyant clairement le devoir, M. Dupré est le plus malheureux des ministres et aussi le plus sympathique; car il a du coeur, l'amitié franche; il ne consent pas aux petitesesses que d'autres n'hésitent pas à employer pour arriver à leurs fins. Il lui aurait fallu soutien, en-

couragement. À cause du parti, il se tait, ne voulant pas, dans des déclarations publiques qu'il juge cependant nécessaires, contredire des collègues qui ont pris des attitudes fausses et méprisables.

Cinq ans ont passé depuis la Victoire. Le gouvernement est dans une précaire situation. L'avenir a des couleurs tristes. M. Dupré se repent-il de ses indécisions? Pourquoi a-t-il oublié qu'il faut agir lorsqu'il est temps d'agir et que plus tard, c'est toujours trop tard?



TROIS LIEUTENANTS:

M. J.-L. RALSTON, M. W.-R. MOTHERWELL,
M. I. MACKENZIE.



TROIS LIEUTENANTS:

MM. J.-L. RALSTON, W.-R. MOTHERWELL
et I. MACKENZIE

EN 1931 et 1932, alors que les libéraux — *horresco referens* — étaient descendus, du pic orgueilleux du pouvoir, dans la triste vallée de l'humiliation, on parlait donc de remplacer M. Mackenzie King. De le jeter par-dessus bord, sans plus de façon. Malade, fatigué, isolé, l'ancien premier ministre n'avait plus la vigueur verbale ni la rapidité du coup d'oeil qui l'avaient sauvé dans les crises politiques précédentes. Pour faire face à M. Bennett, disait-on, il fallait un chef nouveau, agressif, audacieux. Mais un chef ne se fabrique pas sur commande, en vingt-quatre heures. On pensait tout naturellement à M. Lapointe qui avait si brillamment fait ses preuves en 1925-1926. Mais M. Lapointe est canadien-français... C'était suffisant pour l'écarter, dans ces calculs prématurés, d'un poste où

il aurait aussi bien figuré que M. King et M. Bennett. À part M. Lapointe, qui pouvait aspirer à succéder à M. King? Comme sous le coup d'une révélation, on se mit à dire en chœur: « *Il y a Ralston. Voilà l'homme tout désigné* »!

M. J.-L. Ralston a commencé sa carrière en s'occupant de politique provinciale en Nouvelle-Écosse. Il y réussit au début mais bientôt subit des revers. Il fit la guerre, en revint décoré, fut nommé colonel, puis ministre libéral de la Défense nationale, prit place dans les conseils du parti, monta d'étape en étape, s'affirma si bien que maintenant il est entouré de respect. La défaite des libéraux en 1930 le servit admirablement puisqu'il devint critique financier de l'opposition, fonction enviée, tâche difficile qu'on ne confie pas au premier venu, qui exige de vastes connaissances, de la technique parlementaire, du doigté, de la précision, l'amour des chiffres. M. Ralston a un peu de tout cela à la fois. Quand il répond à un discours du budget, il s'en tire convenablement. Le mot est juste: convenablement. Rien de plus. Il manipule les statistiques avec dextérité, parfois avec ironie, mais il manque de puissance.

Il a l'esprit juste et peu vigoureux. La force de M. Ralston réside entièrement dans sa voix agréable, un peu voilée, suffisamment ample pour se faire entendre aux quatre coins de la Chambre. Avocat moyen, il use des

tours de rhétorique sans charme, sans nouveauté. Mais il est exquisément poli, courtois, réservé. Il ne frappe jamais qu'avec la main gantée. Il porte ses plus rudes coups en souriant. Assez grand, chauve, face glabre, il a le sourire magique, entraînant, qui désarme l'adversaire. Comment se fâcher contre un orateur qui parle doucereusement, procède par circonlocutions, atténuements, réticences, et s'excuse, regrette, est tout contrit de devoir vous dire que vous êtes un menteur public?

Tel est cet homme dont on a parlé comme chef possible du parti libéral, qui a cru pouvoir le devenir et se prépare, maintenant, à prendre sa retraite. Il apprend le français, pratique le droit à Montréal, se fait des amis chez les financiers et chez les libéraux radicaux, flotte entre ennemis et amis du régime économique, s'entoure d'admirateurs charmés par ses manières de gentilhomme. Aurait-il été un leader d'envergure? Aurait-il pu imprimer à l'administration de l'État une direction énergique, direction exigée par tous ceux qui s'inquiètent de l'avenir? Cela se peut; mais rien, à l'heure présente, ne justifie pareilles prétentions.

* * *

Pendant qu'un ancien ministre abandonne ses ambitions de pouvoir, un autre décline.

Et cet autre, en ses jeunes années, était autrement incisif et batailleur que M. Ralston. M. Motherwell, vieilli, usé, sourd, reste encore le *debater* le plus terrible de la gauche. Par les beaux matins d'hiver, on le voit s'acheminer vers le Parlement, feutre sur les yeux, s'appuyant sur une canne amie, manteau ouvert, l'air un peu délabré et sans souci, les pieds longs et écartés, le jarret encore sautillant. Il marmotte quelque chose entre les dents pendant qu'un sourire figé exprime comme une espèce de révolte contre la bêtise environnante.

En Chambre, il suit le plus attentivement possible le débat. Il n'y comprend goutte, étant dur d'oreille. Parfois cette surdité donne lieu à des quiproquos amusants. S'imaginerait-il qu'un conservateur lui pose une question? Il donne une réponse dans le vide, n'ayant pas bien saisi ce qu'on a voulu lui dire. Les auditeurs s'esclaffent pendant qu'il reprend le fil de son argumentation sans sourciller. Il a le don de l'invention verbale. Il fabrique des mots composés d'un comique irrésistible. Un discours de M. Motherwell est toujours original. Personne ne s'ennuie à l'entendre. On s'accorde à s'émerveiller de sa verdeur, de sa lucidité de pensée, et malgré ses 74 ans bien comptés, il donne volontiers des leçons d'endurance à plus jeunes.

Terrible à ses heures. Entêté. Mur de pierre. « Moi aussi j'ai déjà fait partie d'un

cabinet; et je sais que lorsqu'un ministre veut quelque chose il l'obtient, lors même que le premier ministre ne veut pas le lui donner », disait-il un jour à M. Robert Weir, son successeur à l'Agriculture. Belle leçon à MM. Sauvé, Duranleau et Dupré. Quand un ministre veut... Mais si l'on se met à trois pour ne pas vouloir...

M. Motherwell obtient en effet ce qu'il désire. Il prend les moyens. Quand on eut décidé de remanier le collège électoral qu'il représentait aux Communes, il se rendit à la commission. Devant un auditoire de députés et de journalistes, il s'empara de la carte que l'on avait préparée du nouveau comté, la déchira, la troua de sa canne. On lui fit des remontrances, on voulut le calmer, le prier de rester digne, de n'être pas violent. Il n'écoula que sa colère. Il gagna. Oui, quand un député, quand un ministre veut... Mais quand on n'a pas le courage de vouloir, de tenir, de ne pas démordre, de ne pas lâcher, on n'obtient rien.

M. Motherwell sait bien que son temps est terminé. Il reste debout quand même. Une bataille électorale l'enivre. Il ne peut demeurer tranquille pendant que d'autres luttent. S'il tombe, ce sera en pensant aux coups qu'il porterait aux *tories* — qu'il n'aime pas — si Dieu lui donnait encore quelques mois de vie. Figure attachante malgré son humeur malcommode. Il a eu le talent de

résister à l'ambiance, de ne pas devenir terne comme la plupart de ses collègues.

* * *

M. Ralston appartient au présent, M. Motherwell au passé, M. Ian Mackenzie à l'avenir. Celui-ci n'a que 44 ans. Né en Écosse, il porte haut et fier le type de sa race. Démesurément grand, osseux, nerveux, il roule outrageusement les *r*, s'anime vite, se fâche, lève un poing menaçant au bout d'un bras interminable, accumule les mots pendant que des bancs ministériels lui arrivent, en vagues hurlantes, des « *Hou! hou!* » qui l'exaspèrent.

On l'appelle d'habitude l'ancien ministre de l'Immigration. C'est presque usurpation. Nommé en juin 1930, il démissionna le 7 août suivant. On le disait bien doué. Il est arrivé de la Colombie où il avait été secrétaire provincial, précédé d'une réputation formidable due en grande partie à sa victoire sur M. H.-H. Stevens qu'il battit dans Vancouver après une lutte acharnée mais digne. MM. Stevens et Mackenzie avaient surtout parlé des questions monétaires, des problèmes d'exportation, pendant la campagne. Autre province, autres moeurs.

Son premier discours à la Chambre était attendu avec hâte. Quand il se leva, on l'applaudit vivement. Il prononça plutôt une conférence académique sur les causes de la

dépression, cita des chiffres, enfila tous les lieux communs que ressassent les théoriciens réformistes. Déception. Plus tard il parla sensément du métal-or et du métal-argent. M. Bennett le félicita en cette occasion. Curieux mélange de littérateur et d'économiste. Il abuse de la belle phrase et du mot rare. Quand il parle, il piaffe, s'énerve, bouscule les mots à une telle vitesse que l'on n'entend que son grasseyement.

Il devrait se convaincre de cet aphorisme: *Qui n'est maître de ses nerfs n'est maître de rien.* Il peut certes invoquer l'exemple de Winston Churchill qui piaffe, lui aussi, quand il adresse la parole. Winston Churchill est une exception et d'ailleurs modèle d'imitation difficile.

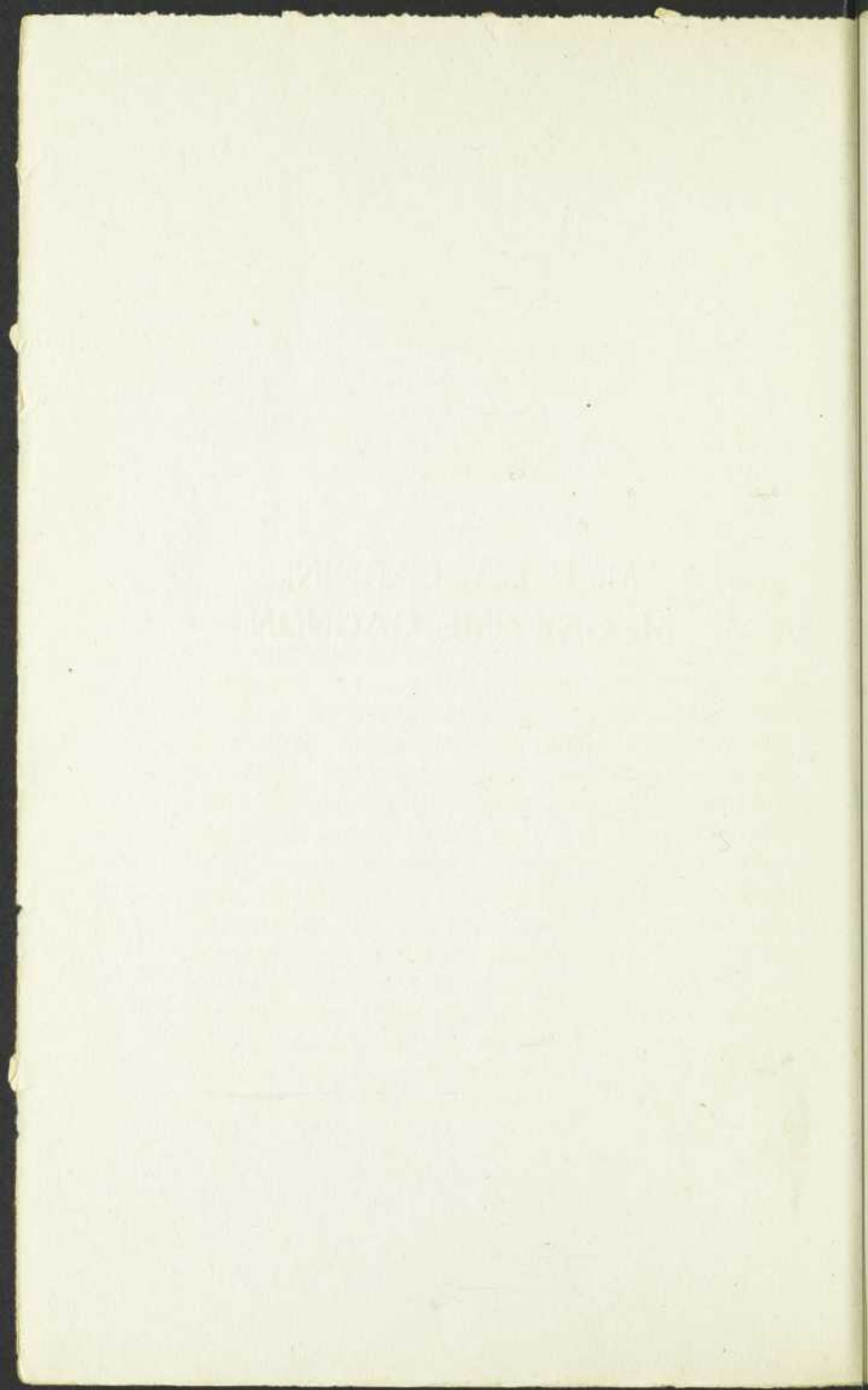
M. Mackenzie étudie la procédure parlementaire et les problèmes sociaux. Il se crée peu à peu un esprit essentiellement canadien, fait assez rare pour un homme qui n'est au pays que depuis une vingtaine d'années. Il penche vers le libéralisme radical. Il est même *leader* d'un clan de libéraux qui se rapprochent, en matière monétaire surtout, des membres de la C.C.F.

Son avenir? On ne saurait le prédire. Le député de Vancouver-centre n'est qu'une promesse, mais une belle promesse. S'il se stabilise, s'il s'assoit, se calme, se maîtrise, s'il s'habitue à parler lentement, pesant les mots et surtout les idées, on ne sait où il s'arrêtera.

Jeune, il peut légitimement aspirer aux postes les plus élevés. Il sera le propre artisan de sa destinée. Il a déjà vaincu M. Stevens. Cela n'est pas de nature à tempérer ses ambitions.



M. P.-J.-A. CARDIN,
M. ONÉZIME GAGNON



MM. P.-J.-A. CARDIN ET ONÉSIME
GAGNON

DES hommes peuvent se ressembler à un tel point qu'on en saisit difficilement les différences de tempérament. On prendrait l'un pour l'autre, on changerait noms et photographies, que personne ne le remarquerait. D'aucuns partagent seulement certaines qualités visibles, tout en ayant, à part cela, des personnalités nettement distinctes. Enfin, il y a des individus qui n'offrent entre eux aucun point de ressemblance. Physique, moral, intelligence, technique de l'action, démarche, voix, tout est bien personnel. MM. Cardin et Gagnon sont de ces hommes qu'on ne saurait comparer l'un à l'autre, ce qui ne signifie pas que l'un soit l'antithèse de l'autre. On n'a pas même le plaisir de les rapprocher en analysant ce qui les sépare. M. Cardin est M. Cardin et M. Gagnon est M. Gagnon.

* *
*

M. P.-J.-A. Cardin n'a guère fait parler de lui depuis 1930. Il occupe aux côtés de ses anciens collègues du ministère King, l'une des premières banquettes libérales, mais il se comporte comme un *back-bencher*. Il garde son rang, maintient son prestige, soutient sa réputation de grand orateur rien qu'à ne rien faire et à ne rien dire. C'est extraordinaire comme l'inertie lui est bienfaisante. A-t-il un secret, quelque talisman? Est-il le septième fils d'une famille qui ne compte que des garçons? Fait-il usage d'une poudre magique? Porte-t-il dans sa serviette une patte de lapin?

Tout autre que lui manquerait lamentablement ses effets, s'il adoptait sa tactique. Le député qui ne prononce jamais de discours, qui semble se désintéresser de ce qui se passe à la Chambre, qu'on ne voit nulle part, est classé, dès sa troisième session, parmi les inutiles et les médiocres. On ne tarde pas à dire que le parti le fait élire, le porte et le souffre. Si ce député est arrivé au Parlement précédé de la Renommée aux cent bouches (pauvre Homère!) on en est quitte pour une déception de plus. La censure est sans pitié.

Comment expliquer que M. Cardin soit toujours « formidable »? La Renommée aux cent bouches répète son nom avec respect et admiration. Sa réputation augmente d'autant plus qu'il la justifie moins.

Des députés se mettent dans la tête de s'im-

poser. Ils font preuve d'une activité calculée et calculatrice. Ils sont partout. On les rencontre dans toutes les commissions parlementaires. Ils rédigent des mémoires, compilent dossiers et statistiques, reçoivent un courrier abondant. Ils prononcent de nombreux discours, interviennent dans les débats, inscrivent des questions au feuilleton, interpellent les ministres. Plus ils parlent et plus ils se prodiguent, moins sûr est leur avancement et moins grand leur prestige.

M. Cardin regarde ces ambitions et ces efforts d'un oeil tranquille. Il ne s'alarme pas des échecs de ceux qui s'agitent autour de lui. Il ne se départit pas de son indifférence. Il est sûr, lui, que tant qu'il vivra — sera-ce cent ans — il restera pour les électeurs de sa province l'invincible et l'inégalable M. Cardin! La Chambre? Les débats? Les polémiques? Peuh! Rien de cela ne vaut un discours devant 10,000 personnes, irradié dans 10,000 foyers. « Partout où vibre un coeur vraiment libéral » on boit ses paroles plus qu'on ne les comprend.

Aussi sa sérénité est-elle imperturbable. Il va, à pas lents, la main alourdie d'une canne superbe, l'air d'un dieu qui pense à sa Pensée, la contemple, s'y contemple et s'y complait. M. Cardin est du politicien un type rare. Il estime que ses paroles ont une telle valeur qu'il n'en fait l'aumône qu'aux jours de grande charité intellectuelle, pendant la campagne

électorale. Alors il dira toute sa Pensée qui est identique à la doctrine de son parti. Et la doctrine de son parti et sa propre Pensée composent un discours admirable! Étrange trinité. Profond mystère. Comme tout mystère celui-ci refuse de se révéler à la raison raisonnante.

* * *

M. Onésime Gagnon, député de Dorchester, conquist la Chambre dès ses premiers discours. La Chambre, si elle a des indulgences pour un nouveau venu, ne se laisse tout de même pas facilement impressionner. M. Gagnon prononça de bons discours en anglais. La presse anglo-canadienne fut unanime à louer sa belle prononciation, sa maîtrise et son assurance. À la session de 1931 il prit part aux débats. Il attaqua les libéraux, souleva la poussière de leurs péchés d'action et d'omission et leur rappela des choses désagréables. Les libéraux qui avaient perdu l'habitude de s'entendre sermonner, firent la grimace. Cela venait en même temps que la Beauharnois . . .

Un jour, à propos des pêcheries du Québec, M. Gagnon donna sa mesure: large tableau historique, entente entre la province et le fédéral, causes des difficultés des pêcheurs, mesures d'urgence à prendre pour pallier la situation, exposé d'une nouvelle politique des-

tinée à corriger d'une façon permanente les défauts du régime.

Plus tard surgirent des questions difficiles qui le mirent en conflit avec la majorité francophile de son parti. Celle du comté de Russell qu'on voulait faire disparaître: les Franco-ontariens auraient ainsi perdu l'un de leurs députés à la Chambre. Avec M. Dupré et d'autres députés conservateurs de langue française, il sauva Russell. À la commission parlementaire de la radio, il eut plus d'une fois, sous l'oeil sympathique de M. Raymond Morand, l'occasion de défendre les droits de la langue française. Et lors du débat sur la monnaie bilingue...

Une première fois il tergiversa, tomba dans l'erreur commune de la sagesse opportuniste, étant convaincu que, mise aux voix, la résolution Boulanger eût été battue. La seconde fois il vota, avec trois collègues, contre M. Bennett. En cette occasion, M. Gagnon risqua un portefeuille en désavouant le premier ministre.

Trapu, nerveux, actif, il ne se laisse pas aborder n'importe quand ni par n'importe qui. Il aime la lecture, a de la culture et des lettres, prononce des conférences bien documentées sur des sujets historiques: ce qui ne l'empêche pas de s'occuper du *patronage*. Visage mobile qui se crispe dans un effort d'attention ou sous le choc d'une réplique. Au repos, le regard triste, la lèvre amère.

Accent du pays de Québec, parole volubile, saccadée, volcanique. Il aime les attitudes affirmatives et révoltées. Il est conservateur convaincu, Canadien tout court comme M. Lapointe mais, à l'encontre de M. Lapointe, il ne dira jamais qu'il faut coopérer avec le régime Taschereau!

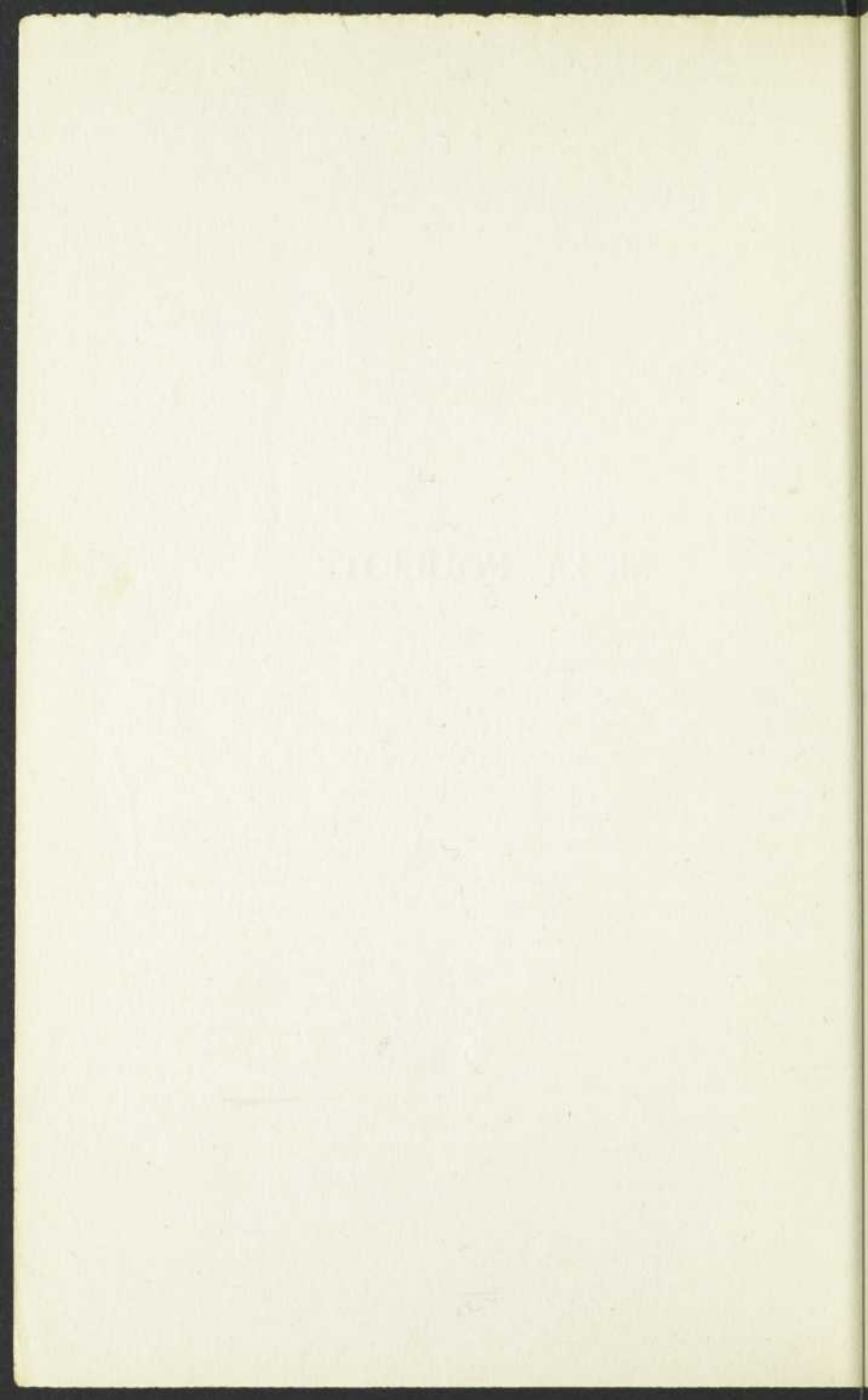
M. Gagnon a plus de facilité de ressaisissement que de volonté calme et constante. Ses derniers actes laisseraient croire qu'il se dégage peu à peu d'un étroit esprit de parti. Ce qu'il sera demain? Ce qu'il voudra. Il pourrait devenir le porte-parole des Canadiens français à la Chambre: cela ne vaudrait-il pas un portefeuille?

* * *

À part d'être tous deux avocats, MM. Cardin et Gagnon n'ont donc rien en commun. Et moins explicable que la trinité de l'ancien ministre de la Marine est l'inspiration déraisonnable de les avoir unis sous le même titre.



M. J.-F. POULIOT



M. J.-F. POULIOT

TROIS heures. La séance commence. Le gendarme bien stylé vous admet dans la tribune réservée aux parents et amis des députés. La Chambre est encore presque déserte. Les députés arrivent les uns après les autres, sans hâte, avec l'air de se dire: *Elle est tout de même longue, cette session*... Tout à coup, au milieu de têtes que vous ne connaissez pas ou que vous reconnaissez mal, vous en voyez surgir une dans l'ouverture des rideaux. Quelqu'un avance dans l'allée, les bras chargés comme un portefaix. Avec fracas, il laisse tomber sur son pupitre tomes du *Hansard* et chemises gonflées de documents. Des députés se poussent du coude, sourient, se montrent le nouvel arrivé d'un coup oblique du pouce. Lui, il les regarde du coin de l'oeil, fait un commentaire que vous n'entendez pas, range ses brasées de dossiers, tire un fauteuil, s'assied,

s'éponge le front, croise les jambes, promène les yeux autour de lui, se frotte les mains, pendant que ses collègues continuent d'arriver de façon peu empressée. Quelques minutes plus tard et vous apprenez qu'il s'agira au cours de l'après-midi du budget des Postes et que l'homme barricadé derrière volumes et documents est Jean-François Pouliot.

* * *

Jean-François Pouliot, député de Témiscouata, région dont le chef-lieu est la Rivière-du-Loup, charmante ville assise au bord du fleuve, et dont l'une des principales attractions touristiques est sans contredit sa gare, gare unique, gare historique, gare fameuse entre toutes les gares, assurée d'avoir une place d'honneur dans les annales des débats parlementaires. De Victoria à Halifax, jusque dans les solitudes du Yukon et les hameaux de la côte nord et de la Gaspésie, est-il quelqu'un qui n'ait entendu parler de la gare de la Rivière-du-Loup ou n'ait lu quelque chose à ce sujet dans les journaux? Peut-on se dire renseigné et ignorer les plans et devis de cette gare?

Pendant une session entière, Jean-François Pouliot n'a cessé d'en parler. Règlements, procédure, remarques, réparties, questions de privilège, tout lui était matière à prétexte pour entretenir les députés de cette gare qu'on

avait promis et qu'on négligeait de reconstruire ou tout au moins de réparer. Cette année-là tous les chemins ne menaient plus à Rome mais à la gare de la Rivière-du-Loup. « J'ai vu un jour M. Bennett et M. Herridge — maintenant son beau-frère — dans un lieu malfamé... — Oh! oh! de s'écrier les vertueux députés. — Oui, dans un lieu malfamé: la gare de la Rivière-du-Loup ». Un bon rire franc d'éclater, désarmant jusqu'aux ministres les plus irrités.

Cette gare a mis en vedette un homme de ténacité vraiment extraordinaire, d'un aplomb à décourager les plus audacieux, d'un entêtement à rendre des points à M. Turnbull. Une fois convaincu d'une idée, Pouliot ne lâche plus. Il est comme ces artistes du fil de fer qui, quoi qu'ils fassent, à quelque vitesse qu'ils glissent d'un bout à l'autre de l'horizon, serrent les dents et restent suspendus à la roulette. Après des mois de discours et de demandes sans cesse répétées, Pouliot devint le député le plus discuté de la Chambre. Il ne s'en émut pas. « On me critique, dit-il, parce que je tiens à mes idées. Ce n'est pas parce qu'on est mécontent de moi que je vais les lâcher ». À ce jeu, il prit goût à la bataille. Cela ne lui avait jamais manqué. Il arriva même un moment où il aima la bataille pour elle-même. Malheur à celui qui se met en travers de sa route! Pouliot lui tombe dessus avec un déluge de mots, reviendra à l'attaque

le lendemain, le surlendemain, dans une semaine, dans un mois, toujours, inlassablement, jusqu'au moment où de guerre lasse on lui donnera raison, ou on lui fera de plates excuses. Malheur à cet autre qui le pique: ainsi le ministre du Travail, M. Gordon, eut à se repentir d'un mot vif qu'il avait lâché sans trop y penser.

Taille plutôt moyenne, bien bâti, épaules carrées, calvitie naissante, face jeune et réjouie, mise soignée, tel est le député de Témiscouata qui préfère des complets de couleurs claires et fraîches. Il donne bien la main, tourne bien le compliment, s'amuse de ses propres réparties, éclate de rire bruyamment. Pas compassé pour un sou. Il est d'une extrême politesse, étant d'excellente famille. Il marche lentement, allongeant la jambe. En Chambre, il est chez lui. Le parquet est son domaine. Avant de parvenir à sa maîtrise d'expression, il a encaissé et rendu bien des coups. Il parle assez correctement l'anglais, bien que parfois le mot juste ne lui vienne pas immédiatement à la bouche. L'attaque-t-on? Il répond vivement, tantôt très bien, tantôt moins bien. A-t-il mûri son sujet? Il se lève, tousse légèrement, range son fauteuil d'un coup de genou, se fait de l'espace pour gesticuler, commence par un compliment, termine par des tuiles. Il s'échauffe: sa voix est forte, trop forte; il crie même, devient rouge. Si on l'interrompt, il

eng... littéralement. D'une désinvolture effarante, il ne parle pas du « Très honorable premier ministre », mais simplement du « député de Calgary-ouest » ; parce que, prétend-il, rien ne sert à M. Bennett de prendre des airs dictatoriaux, sur le parquet de la Chambre il n'est que simple député auquel on ne peut s'adresser qu'en mentionnant le comté où il s'est fait élire. Pouliot est le dernier dont on pourrait écrire qu'il a la langue dans sa poche.

Tôt à son bureau le matin, il y reste fort tard dans la soirée. Ses ennemis lui concèdent volontiers un amour du travail exemplaire au milieu d'hommes dont l'appétit intellectuel est inexistant. Il ne quitte son cabinet que pour assister aux débats ou aux séances d'une commission, passer une heure à la salle de lecture ou à la bibliothèque. Il travaille continuellement, abat une somme considérable de besogne pendant que d'autres, aussi bien doués, flânent autour d'une table de bridge. Il a amassé une documentation formidable, la tient à jour, s'en sert au moment opportun. Le *whip* insiste-t-il pour qu'il prononce un discours sur un sujet qu'il ne connaît pas suffisamment à son gré, il se venge, deux jours plus tard, en prononçant un autre discours sur le même sujet ; mais cette fois il s'est préparé. Questions de droit, économie politique, statistiques, il trouve à s'occuper et ne comprend guère qu'un député

n'ait rien à faire hors répondre aux électeurs qui demandent des faveurs. Les journées lui semblent trop courtes. Aborde-t-il une question particulièrement intéressante, prépare-t-il la refonte de son *Droit Paroissial* ou une conférence, il oublie le reste, s'enferme, s'entoure de monticules de paperasses et de bouquins, ne vit plus que pour ce qui assiège dans le moment son esprit. De cette façon il se présente sur le parquet muni de brassées de dossiers bien ordonnés avec lesquels il torturera un ministre des heures et des jours même.

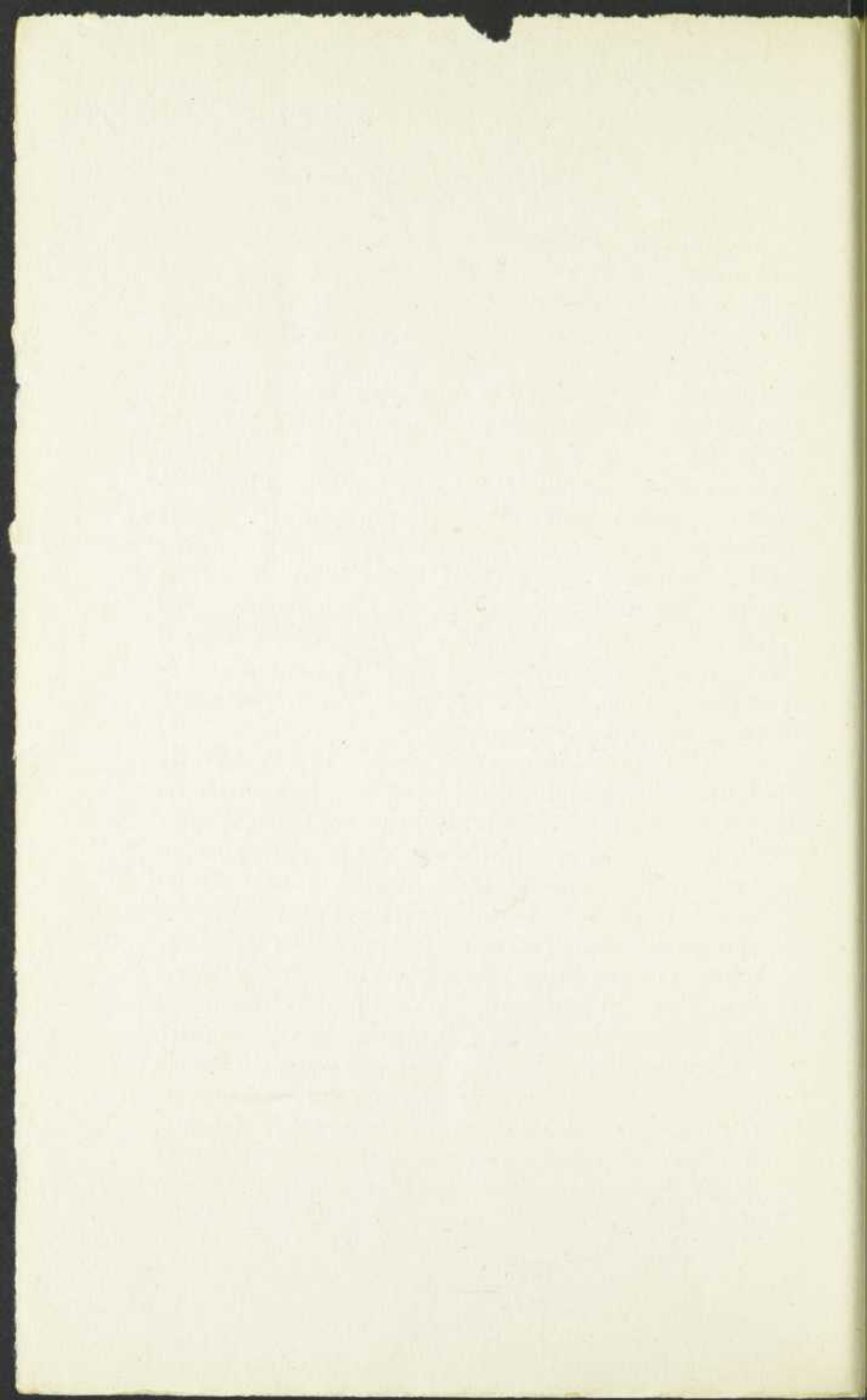
* * *

Si Pouliot possède de belles qualités, il n'est pas dépourvu de défauts, presque tous excès de ses qualités. Il a indéniablement de l'esprit, et il en abuse dans des réparties parfois insignifiantes; il interrompt un orateur pour lui dire une fadaise, il intervient dans une discussion au mauvais moment. Ainsi encore, il a des moyens oratoires, mais il prononce des discours trop longs, trop nombreux; il gâche l'effet certain qu'auraient maintes de ses propositions, s'il les présentait sur un ton modéré, s'il laissait, entre deux discours, respirer son auditoire. Bien plus: il a des armes dangereuses, mais il en fait tellement parade, il s'en sert si souvent que parfois il se croit obligé de tirer du canon pour pulvériser un insecte. De taille à se mesurer au meilleur *debater*, il

s'amuse à ridiculiser des hommes qui ne le valent pas et déjà suffisamment perdus dans l'estime publique. Ce qui manque le plus chez lui, c'est la mesure, la modération.

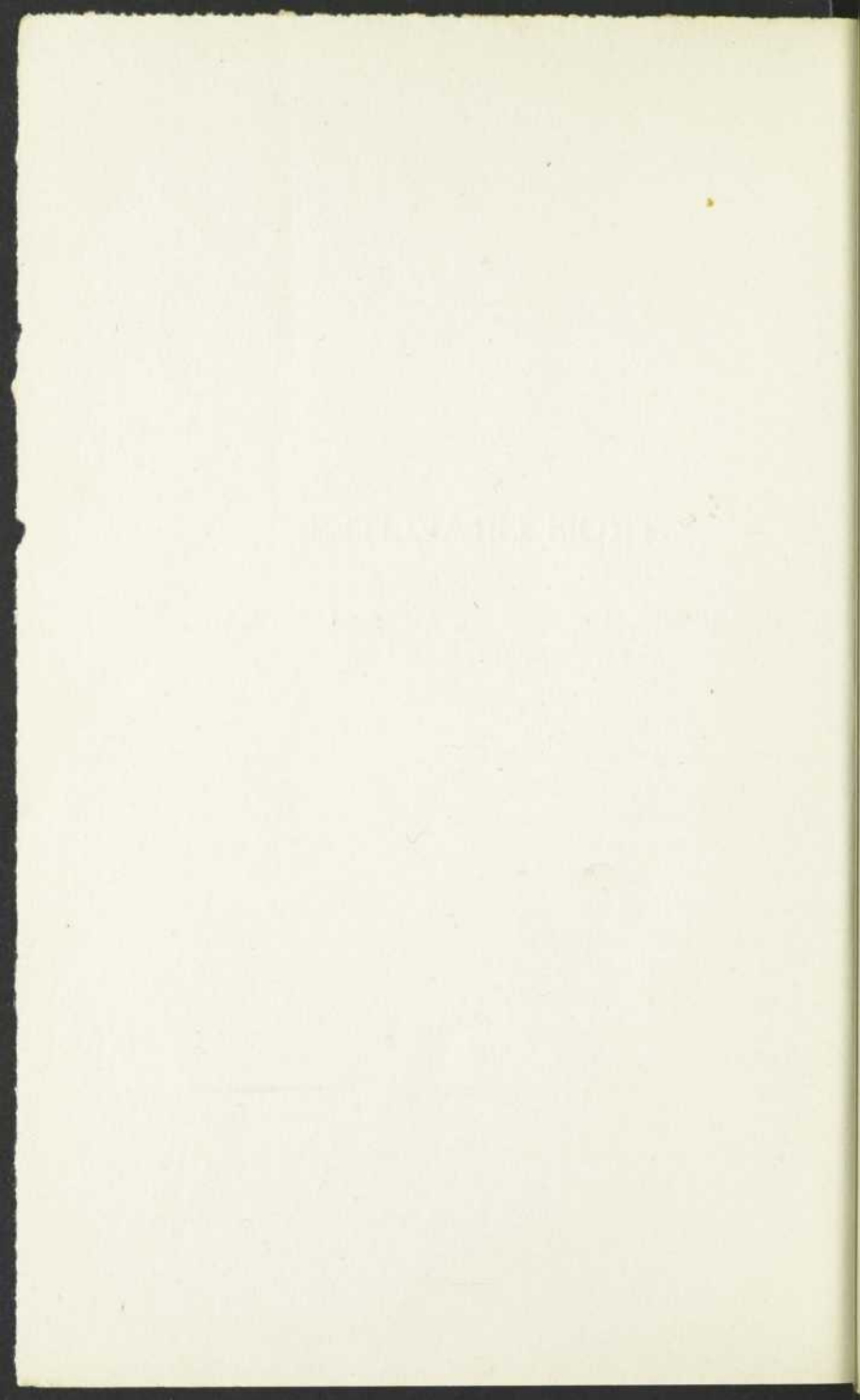
Domage, car Pouliot est un homme. Un homme par la culture solide, les connaissances variées, le courage indomptable. Dans un monde terne, il a de la personnalité, du type. Dans des milieux serviles et suiveurs, il garde une indépendance d'esprit qui le met souvent aux prises avec les chefs du parti. S'il le faut, il fera face à toute une Chambre nerveuse; et dans les débats orageux, sa voix domine, ses coups portent. En face des francophobes, il ne plie pas l'échine. Il leur dit de dures vérités. Il les leur dit crûment, pour que toute méprise soit impossible.

Voilà pourquoi, quoi que l'on pense de Jean-François Pouliot, de ses exagérations verbales, de ses écarts de jugement, de la confiance qu'il a en lui-même, de la petite satisfaction personnelle qu'il prend à ses réparties, le député de Témiscouata est éminemment sympathique. En plus de travailler, de guerroyer contre la médiocrité, l'intérêt, le mensonge et l'hypocrisie, il a une fierté, une fierté qui réjouit tous ceux qui croient qu'un député de langue française doit défendre ses droits de représentant du peuple et ceux de ses compatriotes, et qu'il lui incombe de se tenir debout, d'imiter au besoin — rêve d'un réveil national longtemps attendu — le coq gaulois dressé sur ses ergots.



TROIS ISRAÉLITES

M. SAMUEL JACOBS, M. ABRAHAM HEAPS,
M. SAMUEL FACTOR



TROIS ISRAÉLITES

MM. SAMUEL JACOBS, ABRAHAM HEAPS
et SAMUEL FACTOR

ILS sont trois: Samuel, Abraham et encore Samuel. La ressemblance commence dans les prénoms, se complète dans les attitudes. Le plus âgé, Samuel Jacobs, représente, comme il convient parfaitement en raison de la largeur d'esprit du gouvernement Taschereau et des *rouges* d'Ottawa, un comté de Montréal qui porte le nom éclatant d'un grand Canadien français: Georges-Étienne Cartier. Le deuxième, Abraham Heaps, est, comme son coreligionnaire Schubert de Montréal, travailliste socialisant et membre de la C. C. F. Le plus jeune, Samuel Factor, a la distinction d'être le seul député libéral de Toronto. Les trois sont d'ailleurs libéraux: M. Heaps l'est tellement qu'il trouve que M. King retarde, et il préfère la C. C. F. qui, en bonne logique, n'est que l'aile radicale du libéralisme au Canada.

Ils sont trois, ayant chacun le type hébraïque fortement accusé. Intelligents comme dix, mais peu encombrants de leur personne, mais actifs, mais sachant se mêler de leurs affaires, seulement de leurs affaires, toujours de leurs affaires, avec souplesse, patience, habileté. Ils s'immiscent partout où les intérêts des leurs sont en jeu. Sans qu'il y paraisse, ils occupent des postes stratégiques, travaillent, se rendent indispensables, font preuve de discrétion, de discernement, affichent des airs détachés lorsqu'ils sont le plus intéressés. Israël les a comblés de ses dons divers. Ils en font un bel usage. Et c'est presque un plaisir, tant ils sont astucieux, que de les surveiller, de découvrir leur jeu, de deviner leurs intentions, de voir avec quel tact ils attaquent et quelle prudence ils battent en retraite.

* * *

Samuel Jacobs, bien que né au Canada, est l'un des juifs les plus caractéristiques que l'on puisse rencontrer. Par un constant labeur il a su s'élever à des positions importantes. Et ses paroles doivent avoir aujourd'hui un grand poids dans les conseils des douze tribus. Ancien président du *Baron de Hirsch Institute* de Montréal, gouverneur du *Sanatorium du Mont-Sinaï*, directeur de la *Young Men's Hebrew Association*, président honoraire de la

Jewish Immigrant Aid Society, directeur canadien de l'*Association de colonisation juive de Paris*, c'est un personnage parmi les siens. Avocat habile et compétent, connaissant son droit civil comme pas un, il a figuré dans plusieurs causes retentissantes. Il est maintenant lié à de vastes entreprises canadiennes, ce qui ne l'empêche pas de consacrer la plus grande partie de son temps à l'avancement des juifs au Canada.

Il parle peu et bien. Il effleure les questions avec un sourire, mais ses remarques dénotent toujours une connaissance approfondie du sujet. Il a de l'esprit, beaucoup d'esprit et de causticité, des lettres, de l'argent: on pourrait être moins bien partagé et se tenir pour satisfait. Il cherche à cacher le juif en lui et s'accommode des habitudes des Gentils. À table, au restaurant, il ramène consciencieusement les pieds à des lignes parallèles; en effet comme tout bon juif, l'hérédité lui fait écarter les pieds à angle droit. Il a de belles mains qu'on devine agiles, expertes aux gestes incessants; mais il les immobilise volontairement. Il porte la barbe et cela le fait ressembler à sir George Perley: ou bien, sir George aurait-il du juif? Ce fut grâce au travail inlassable de Samuel Jacobs que le parti libéral — le parti des libertés — a ouvert toutes grandes les portes à l'immigration juive, de 1921 à 1930. Si le problème juif se pose maintenant avec tant d'acuité

au Canada et surtout dans la métropole, les Montréalais le doivent à ce député qui a l'air d'un rabbin et cite parfois La Fontaine en français.

* * *

Abraham Heaps n'étale pas aussi outrageusement ses desseins. Il a choisi, comme Léon Blum, la voie du révolutionnaire. Il est né en Angleterre, patrie des juifs politiques. Il n'est au Canada que depuis 1911. Il ne voulut pas, à son arrivée, demeurer à Montréal avec la masse de ses frères. Il s'en alla à Winnipeg. Il n'y fit pas fortune mais se tailla une place dans la politique municipale. Ce champ d'action trop étroit ne convint bientôt plus à son ambition demesurée et à *son désir de servir la classe ouvrière*... Il démissionna comme échevin et se porta candidat à la Chambre fédérale, lors d'une élection partielle en 1923. Il fut défait. Le juif ne se décourage jamais: c'est une des raisons de la survie de cette race proscrite. Abraham Heaps se présenta de nouveau, se fit élire successivement en 1925, 1926 et 1930. Il s'affubla du manteau ouvrier puisque dans sa jeunesse il avait travaillé dans les *factories*. Il devint le lieutenant de M. Woodsworth et l'un des piliers de la C.C.F. Pour lui, il n'existe qu'un problème: le problème ouvrier. Il l'agite 365 jours par année. Il ne parle que d'exploitation honteuse, de travail de ga-

lère, d'esclavage économique, de salaires qui appellent vengeance, de grèves. Dans tout juif il y a un révolutionnaire, a-t-on écrit déjà. Ce n'est pas Abraham Heaps qui le niera. M. Woodsworth, pourtant intelligent, l'estime, lui confie des missions de confiance, le gobe : aberration d'un chef dont la sincérité émousse la clairvoyance.

La langue de M. Heaps n'est pas très soignée. Elle a conservé l'accent d'Angleterre uni à l'impossible roulement des *r*. Il a de la chaleur, du souffle, l'indignation facile, une apparente conviction. Il aime les chiffres et se fait une spécialité de flétrir les capitalistes. Il est plutôt mince, félin, agile. Quand il écoute, il a la manie de se glisser les mains sous les cuisses. Son masque est excessivement mobile, renfrogné, douloureux, grimaçant. Il a des yeux remarquables qui, à certains moments, prennent d'étranges expressions de mépris et de haine. Le juif qui proclame sa race dans sa barbe, ses gestes, l'angle de repos de ses pieds, les sociétés qu'il préside, peut être un juif dangereux. Un juif qui dissimule et qui pose, est mille fois plus à craindre. C'est le cas de M. Abraham Heaps.

* * *

Et c'est aussi celui de M. Samuel Factor qui nous vint de la Russie en 1902. Il s'est efforcé de faire disparaître toute trace d'hé-

réduit. Il parcourt les corridors du Parlement au pas de marche. Mais regardez ces yeux noirs qui cherchent des appuis et de l'assurance, ce nez qui le trahit mieux que le port audacieux de la tête, geste nouveau d'une race qui se sent chez elle. Il est trapu, il a le teint frais, les mains blanches et courtes, la tenue impeccable sans recherche. On le dit très intelligent. Et il l'est. Il ne participe guère aux débats de la Chambre. Il se reprend aux commissions dont il est membre. Là, il interroge les témoins, les presse, obtient ce qu'il en veut, ou soulage son dépit dans des commentaires brefs, incisifs.

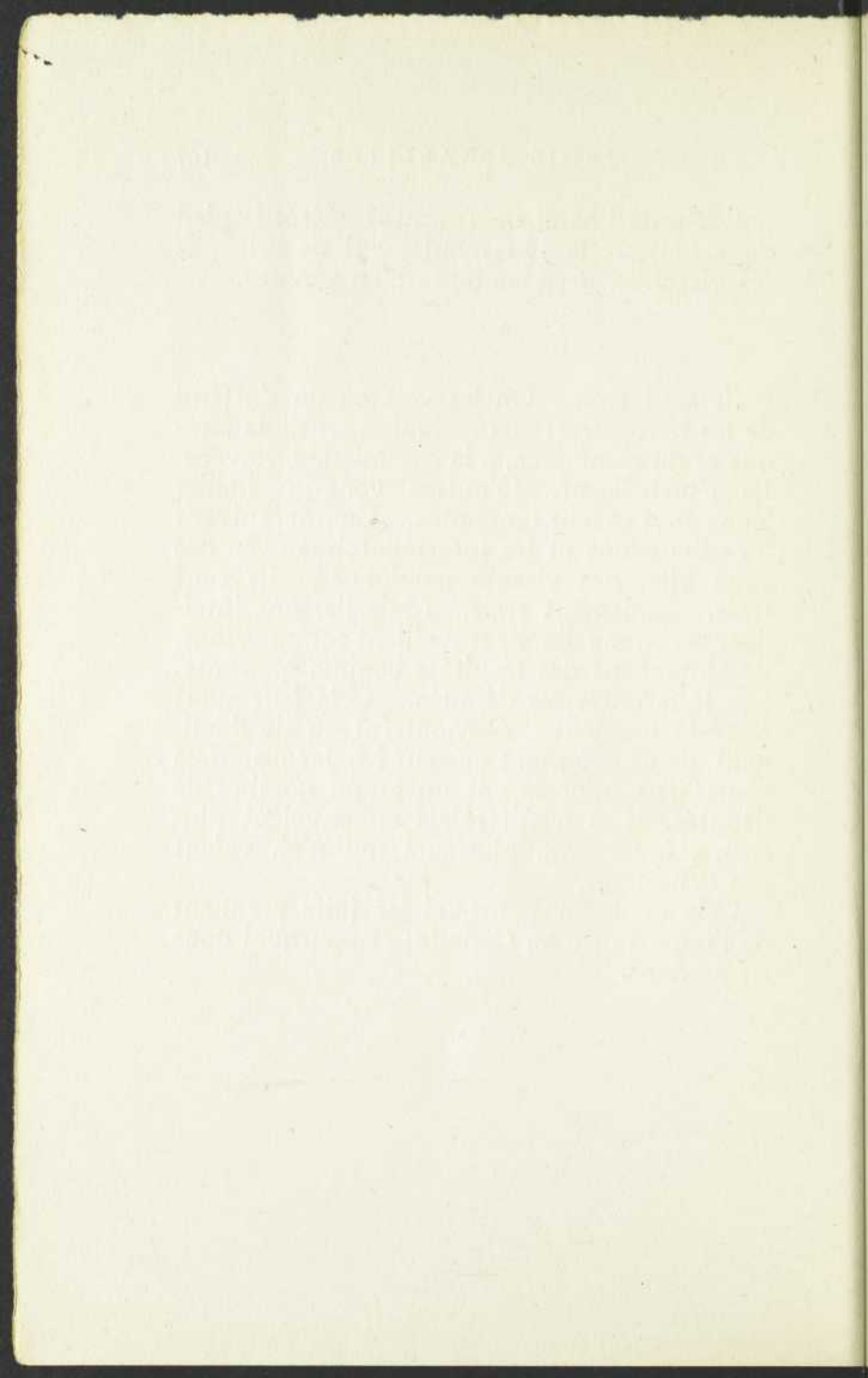
On le rencontre parfois dans la chambre d'un député, en train de jouer au bridge. Question de tactique: il tient à passer pour bon camarade. Il se fait des amis. Il faut bien que l'un des trois se mêle à la vie des députés. Et puisque M. Jacobs joue le rôle du grand seigneur et du rabbin érudit, méditatif, que M. Heaps doit se tenir avec les *Co-Ops*, clan d'utopistes qui ne frayent pas avec les autres groupes de la Chambre, la part de M. Factor est d'avoir de l'entregent. On lui prédit un bel avenir politique. Il n'y aurait rien de surprenant qu'il arrivât. Puisque M. Mitchell Hepburn a cru nécessaire de donner à la population juive d'Ontario un représentant dans son ministère, en la personne de M. Croll, maire de Windsor, pourquoi M. King ne donnerait-il pas un portefeuille à M. Factor,

seul député libéral de Toronto? Sitôt le pied dans l'étrier, le juif monte. Il ne crie pas ses victoires, il se contente d'en profiter.

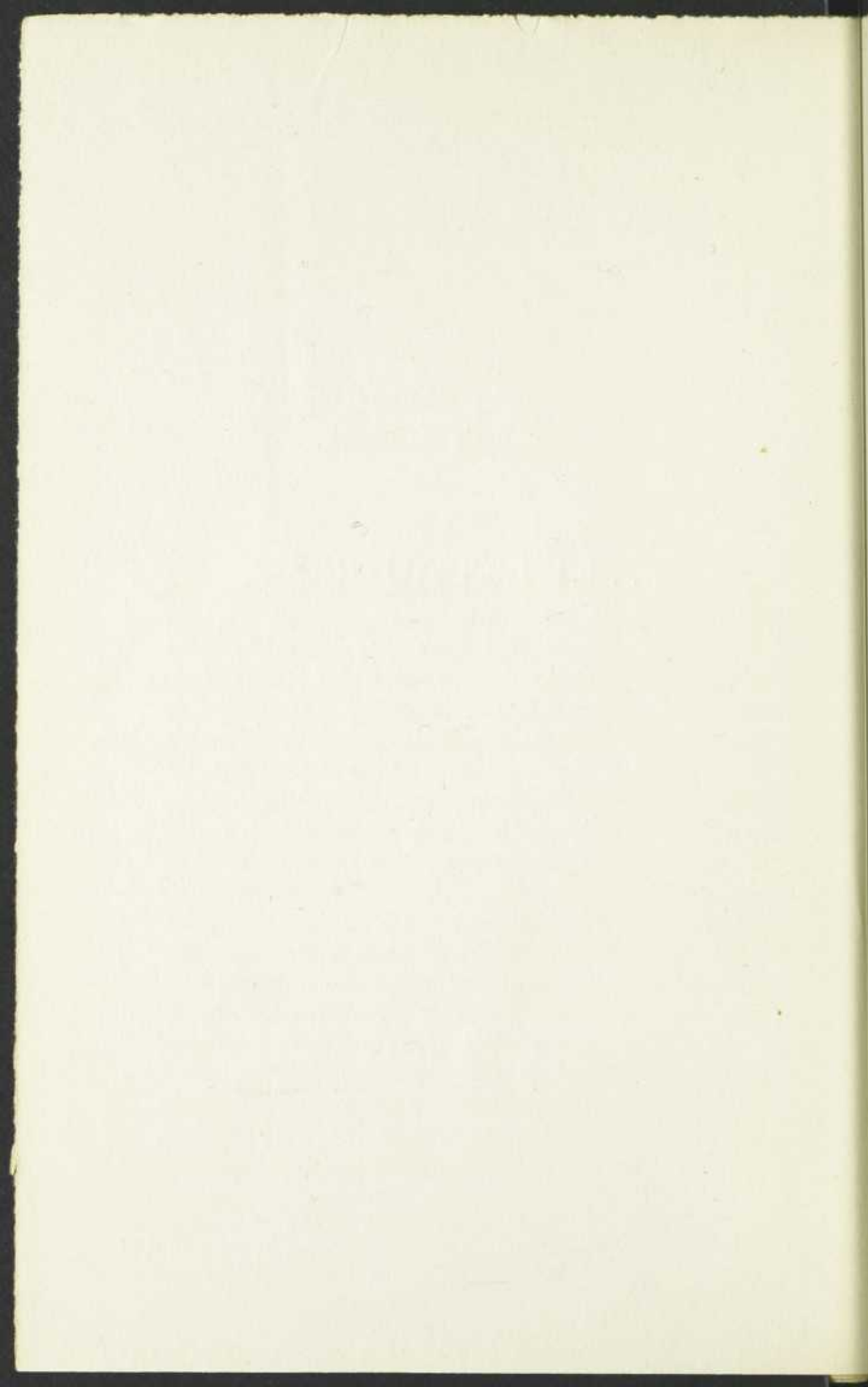
* * *

Ils sont trois. On les voit où on s'attend de les rencontrer: aux commissions de la banque et du commerce, à la commission Stevens. Ils s'instruisent. D'autres vont là bâiller leur ennui et leur ignorance. Eux, ils suivent les discussions et les interrogatoires avec des yeux vifs, des visages passionnés. Ils sont trois. Seulement trois. Mais ils sont intelligents comme dix, ils travaillent comme vingt, ils obtiennent des résultats comme quarante. Les juifs ont trois députés. Cela leur suffit pour le moment. À Montréal où ils dominent, ils ne comptent que sur M. Jacobs. Les Canadiens français ont un grand nombre de députés. Les Montréalais en envoient plusieurs, à Ottawa, plusieurs qui n'en valent pas deux bons.

Cela explique pourquoi les juifs prennent de l'importance au Canada; et pourquoi nous en perdons.



... ET LES AUTRES



... ET LES AUTRES

IL y en a plus de deux cents à la Chambre des communes dont pas un mot n'a été dit et ne sera dit dans ce volume. Tout d'abord ceux qui ne prononcent jamais de discours, que le *Clerk* connaît à peine, qui se contentent d'assister aux séances, d'applaudir les orateurs, de toucher leur indemnité, d'écrire à leurs électeurs et de voter, voter, voter... Ce sont les machines à votes, les unités solides des partis. Ils ne causent aucune inquiétude aux chefs. Ils restent fidèles, soumis, heureux, inconnus. Ce sont peut-être des sages, des philosophes ou des déçus qui ont sondé le vide des hommes et des choses: tout est vain et se résout en néant.

D'autres, par contre, ont eu des vies pleines ou agitées, occupé des postes supérieurs, joué des rôles de premier plan dans la vie politique de la nation. L'âge venant, ils ont cédé le pas devant la poussée de jeunes de cinquante

ans . . . Ils vivent maintenant du passé et . . . d'une indemnité sénatoriale. Des noms illustres dont on dit: « Quarante ans de vie politique » . . . Les passions se sont éteintes mais aussi, hélas, les voix. Les doctrines ont perdu leur belle assurance, mais aussi, hélas, la démarche. Autrefois ils s'appuyaient sur leurs préjugés: aujourd'hui ils s'appuient sur leurs cannes. Quand on entre au Sénat, un jour de séance, on avance sur la pointe des pieds et l'on retient son souffle même de peur de tirer du sommeil tant de gloire et de grands souvenirs. Le Sénat, dont chaque fauteuil représente une récompense et non pas une prise de haute lutte, n'a plus qu'un prestige amoindri. Ouvrons la porte doucement. Assurons-nous si tout est bien tranquille. Refermons la porte sans bruit. Attention, pas un mot! Tout dort.

Aux Communes on compte un certain nombre d'hommes encore actifs dont il n'a pas été question ici. Le premier sur lequel le silence ne serait pas admissible s'appelle Mlle Agnès Macphail. Elle a conservé les airs, les gestes, les poses d'une institutrice omnisciente. Elle morigène la Chambre et tance le ministre de la Justice. Elle fréquente les prisonniers, bandits que le bagne ne réforme pas, dit-elle. Voix haute, railleuse, parfois rêche. Et un certain poids, un lorgnon, des robes de diverses couleurs, presque toutes voyantes. Socialiste, humanitaire, pacifiste, elle

n'aime ni les cadets, ni les libéraux, ni les conservateurs, mais seulement les prisonniers — comme si les cadets, les libéraux et les conservateurs n'en étaient pas! Mlle Macphail ne rajeunit pas le thème de ses discours. Et plusieurs de ses idées auraient avantage à passer par les mains d'un coiffeur. Au demeurant, le député le plus féminin du Parlement. C'est plutôt remarquable.

Et M. Henri Bourassa? Il a encore des yeux magnifiques, le pas vif, la tête fière, la voix métallique. À la salle de lecture, alors que chacun a le nez dans un journal, un nouvel arrivé frappe du talon et parle terriblement fort. C'est M. Bourassa qui remercie un employé: les nez se remettent à lire. À la Chambre, les jours gais, le député de Labelle va de banquette en banquette distribuer encouragements et sympathie. Un jour il prendra M. Bennett quasiment par le cou... Une autre fois il félicitera M. Ralston en lui disant qu'il a manqué la plus grande partie du discours que celui-ci vient de prononcer! Se retournant, il apercevra MM. King et Rhodes en conversation sérieuse et leur lancera à toute volée: « S'agit-il d'un gouvernement national »? De rares discours qui commencent toujours ainsi: « Je tiens à dire que je ne parle au nom ni des libéraux ni des conservateurs... » Pendant plusieurs années, il incarnait ce que nous avions de plus cher. Bou-

rassa fut pour nous un demi-dieu. L'Histoire dira ce qu'il est devenu.

Puis le rubicond, roulant et jovial J.-A. Barrette, député de Berthier-Maskinongé, qui avec Gagnon, Larue et Duguay, a voté en faveur de la monnaie bilingue, patriote au travail trop inégal. — L'aristocrate Maxime Raymond, député de Beauharnois. Il aime les atténuements et la logique. Il ne prononce qu'un discours par session, mais une fort belle pièce. Il ne donne pas toute sa mesure. Il pourrait aspirer à bon poste ayant de la fortune, des relations et de la culture. — Oscar Boulanger, député de Bellechasse, qui accepte trop docilement l'invitation de son « whip » de parler aux séances ternes quand il n'y a personne d'autre pour continuer le débat et qui, depuis sa résolution en faveur de la monnaie bilingue, s'est créé plus d'ennemis que d'amis dans les deux camps, même le sien. — M. Raymond Morand, ancien ministre et vice-président actuel de la Chambre, travailleur acharné, bon *debater*, patriote d'action. Il aurait dû être ministre ou organisateur en chef de son parti. Franco-ontarien, il est tenu en suspicion par les Anglo-saxons parce que Canadien français, et par les députés du Québec parce qu'Ontarien.

— II —

Et les autres? Les nôtres? Ceux que nous envoyons à Ottawa pour nous représenter, défendre nos droits, sauvegarder nos intérêts, conservateurs et libéraux, mais avant tout Canadiens français? Jules Fournier voulant parler de notre députation aux Communes prenait la peine de justifier son extrême dureté. Depuis Fournier, la valeur moyenne de nos députés s'est-elle améliorée? Se sont-ils disciplinés et offrent-ils la résistance d'un front uni aux empiètements de la majorité anglo-saxonne? Jouissent-ils d'une plus grande influence en tant que groupe ethnique et en tant qu'individus? Prennent-ils une part active et intelligente aux débats? Quand ils prononcent des discours, de quoi parlent-ils? Qu'est-ce qui les intéresse? De quoi s'occupent-ils? Étudient-ils les problèmes que le Parlement est appelé à résoudre? Préparent-ils leurs discours? Fréquentent-ils la bibliothèque et, s'ils y vont, peut-on les rencontrer ailleurs qu'au rayon du roman et de la piquette? S'imposent-ils dans les commissions parlementaires?

Nos gens, enrégimentés dans des cadres étouffants, se contentent de vivre de l'esprit de parti et de ses dons d'intelligence et de force. Les trois juifs travaillent. Les membres de la C.C.F. étudient et collaborent les uns avec les autres. Les députés cana-

diens-français observent la loi du dimanche même les jours de semaine. Aussi jugeons-les à leur influence. En dehors du droit constitutionnel où MM. Henri Bourassa, Ernest Lapointe et Onésime Gagnon ont solidement établi leur compétence et où quelques autres peuvent avoir des connaissances assez poussées, c'est le grand désert rouge d'un côté et de l'autre le grand désert bleu. Dans les questions ferroviaires aucun des nôtres ne peut émettre une opinion qui soit prise au sérieux parce qu'aucun ne les a étudiées à fond. M. Maxime Raymond pourrait discuter sensément finance et monnaie, mais à part lui personne parmi les députés de langue française qui soit capable de démêler l'écheveau du change, qui comprenne l'organisme du crédit et qui sache parfaitement le fonctionnement de la banque.

Nous devrions avoir bon nombre de compétences en agriculture. Et nous n'avons qu'un seul technicien: M. Georges Bouchard, député de Kamouraska. Des médecins, des avocats, des dentistes, des notaires, des marchands représentent des comtés essentiellement agricoles. Ils parlent d'agriculture et de colonisation en médecins, en avocats, en dentistes, en notaires et en marchands, non pas en agriculteurs. Il y a bien quelques praticiens mais ceux-là font plus de politique que d'agriculture, ils se spécialisent dans l'élevage du mouton national. Quelques pro-

positions sensées ici et là, dans un débat, mais pas de large et solide doctrine qui puisse convaincre de la nécessité d'une saine politique agricole, une Chambre gagnée à l'industrialisme outrancier. Pourtant le Canada français a une vocation terrienne et notre peuple doit rester attaché à la glèbe, en vivre, en nourrir ses enfants. Nos députés—qui ignorent tout de notre histoire— parlent du foin, des volailles, du fromage, des porcs, du beurre, surtout du beurre.

Catholiques, nos députés le sont tous pendant la campagne électorale et lorsqu'ils vont au presbytère. Ils proclament leur foi et leur humble soumission aux directives de l'Église. Est-il quelque chose de plus touchant qu'un discours de député sur un sujet religieux? On s'attendrait donc à ce que toute notre députation soit sur pied pour réfuter les erreurs doctrinales que leurs collègues peuvent commettre dans leur façon de traiter les questions sociales. Et il arrive que les socialistes — M. Woodsworth en tête — consacrent une journée entière à l'exposé de leur doctrine sans que les nôtres ne soufflent mot. Pas un seul qui puisse réfuter, point par point, les avancés des membres de la C. C. F! Pas un qui ait suffisamment approfondi le mal social au Canada pour suggérer une réforme de fond inspirée de la pensée catholique! « De la théorie, tout ça » ... disent les gens pratiques. Non, de la doctrine dont on

ne parle pas et qu'on mésestime parce qu'on ne la connaît pas et sur laquelle on n'ose pas se mesurer avec un adversaire studieux et aguerri. C'est si facile de garder le silence ou de lancer des invectives!

Un chef: les Canadiens français ont-ils au moins un chef à la Chambre des communes? Pas même cela! M. Henri Bourassa s'est retiré sur sa colline inspirée d'où il lorgne avec soupçon et morgue le nationalisme canadien-français. M. Ernest Lapointe est Canadien tout court et craint les interventions au nom de la *race*. M. Onésime Gagnon ne veut pas damer le pion à ses ministres et manque d'indépendance politique, ayant vécu trop longtemps dans le désaveu du régime Taschereau. M. Maxime Raymond n'est pas assez actif ni vigoureux. M. Edgar Chevrier, député d'Ottawa, s'est emmuré dans l'étude du fonctionnarisme d'État. Nous sommes cette pauvre famille qui n'a pas de père, cette petite nation abandonnée qui n'a pas de chef. « Il y a pis, en notre malheur, que le sommeil des consuls; il y a que nous n'avons point de consuls », écrit André Marois. Et nous croyons toujours en l'excellence du régime des deux partis politiques...

— III —

Car c'est lui le grand coupable et non pas nos députés eux-mêmes, plus à plaindre qu'à blâmer. La plupart d'entre eux n'ont pas eu d'éducation nationale ni de formation politique. Il est vrai qu'ils pourraient s'éveiller et prendre pleinement conscience de leurs devoirs. Il est non moins évident que rien, au fond de leur conscience, ne leur interdit d'être des hommes. Leur conscience est morte sur ce point. On étudie pour devenir médecin ou comptable. On met des années à atteindre la fortune. Mais on devient député du jour au lendemain. On n'étudie pas pour cela. On ne se prépare pas. Cela s'explique sans doute par la raison qu'être député c'est remplir la plus haute fonction qu'un homme puisse remplir : celle de faire les lois et de les mettre en vigueur, celle de tenir dans ses mains le bonheur ou le malheur de millions de personnes, parfois même leur vie ! Être député, c'est participer en une certaine mesure aux fonctions de Dieu législateur et ordonnateur. Il est nécessaire d'apprendre à faire cuire une omelette. Faire des lois, cela vient tout seul aux députés.

Le Parlement est le carrefour de tous les problèmes et le forum de tous les appétits. Pour être à la hauteur de la tâche dans pareil endroit, il faudrait avoir accumulé les connaissances les plus diverses : finances publiques

et privées, transport, industrie, commerce, change, monnaie, agriculture, droit international et constitutionnel, sociologie. Ou du moins être très fort dans un domaine, quitte à s'en remettre à l'avis d'autres spécialistes pour toutes les questions qui ne relèvent pas de sa spécialité. Les intérêts du parti ignorent totalement ces données de bon sens. Il veut obtenir le pouvoir. Il lui faut donc choisir les candidats les plus populaires. Et les candidats les plus populaires sont rarement les plus instruits et les mieux préparés: qui a consacré sa vie à soigner sa popularité n'a pas eu le temps d'étudier. Les chefs et organisateurs des partis partagent là-dessus l'opinion de Joubert: « Pour bien présider un corps d'hommes médiocres et mobiles, il faut être médiocre et mobile comme eux ». Les chances d'élection sont les seules qualités que l'on exige d'un candidat. S'il en possède d'autres, à la bonne heure! Sinon, advienne que pourra. Le pays? Sans doute... Mais d'abord le parti.

Il n'y a plus d'hommes, dit-on. C'est vrai. Le mal existe aussi bien pour la majorité anglo-saxonne de la Chambre. Où sont les compétences chez elle? La valeur moyenne de notre députation vaut bien la sienne au double point de vue de l'honnêteté et de la préparation. Fiche de consolation qui ne guérit pas notre mal. La majorité anglo-canadienne est forte de son nombre. Quand

donc comprendrons-nous qu'une minorité ne peut pas se payer le luxe de la médiocrité? Pour entamer le bloc anglo-saxon, l'obliger à respecter nos droits; pour réclamer le respect de la langue française au Parlement, dans les ministères et les services fédéraux; pour obtenir la nomination d'une équitable proportion de fonctionnaires de langue française dans l'administration d'État, il nous faudrait une soixantaine de députés qui fassent l'unanimité — bien que *rouges* ou *bleus* — sur toutes les questions nationales, comme les *Westeners* la réalisent lorsqu'il s'agit d'un problème primordial pour l'Ouest canadien.

Il nous faudrait, oh! pas de sublimes génies qui étonnent le monde, mais simplement des hommes qui comprennent et accomplissent leur devoir, qui soient en tout temps Canadiens français avant d'être libéraux ou conservateurs; qui travaillent, veillent, luttent sans repos. Des orateurs, non pas tous éloquents, mais qui maîtrisent le sujet qu'ils traitent, de façon à s'imposer aux députés de langue anglaise, à leurs chefs, aux chefs des autres partis. Des compétences, non plus des fantoches qui ne s'agitent que lorsqu'il s'agit des maîtres de poste, des contrats de \$5,000 ou des frontières des collèges électoraux. Des maîtres et non plus des gens bons à peine à se livrer à des scènes ridicules sous les regards amusés de leurs collègues de langue anglaise. Des intelligences, des grands coeurs,

des hommes dignes et fiers et non plus des spécialistes en invectives et bouffonneries. Quand nous les aurons, ces patriotes, ces orateurs, ces compétences, ces maîtres, ces intelligences et ces grands coeurs, nous pourrons envisager l'avenir en toute confiance. Pas avant.

* * *

Du Parlement d'Ottawa, avec notre députation telle qu'elle se compose à l'heure actuelle, viendra notre mort. À la jeunesse qui veut vivre et nous sauver, de se préparer à devenir des hommes dans lesquels nous pourrions avoir confiance. Il lui appartient d'entreprendre la grande réforme nécessaire non seulement à l'école primaire, au collège, à l'université, mais aussi et surtout au Parlement.

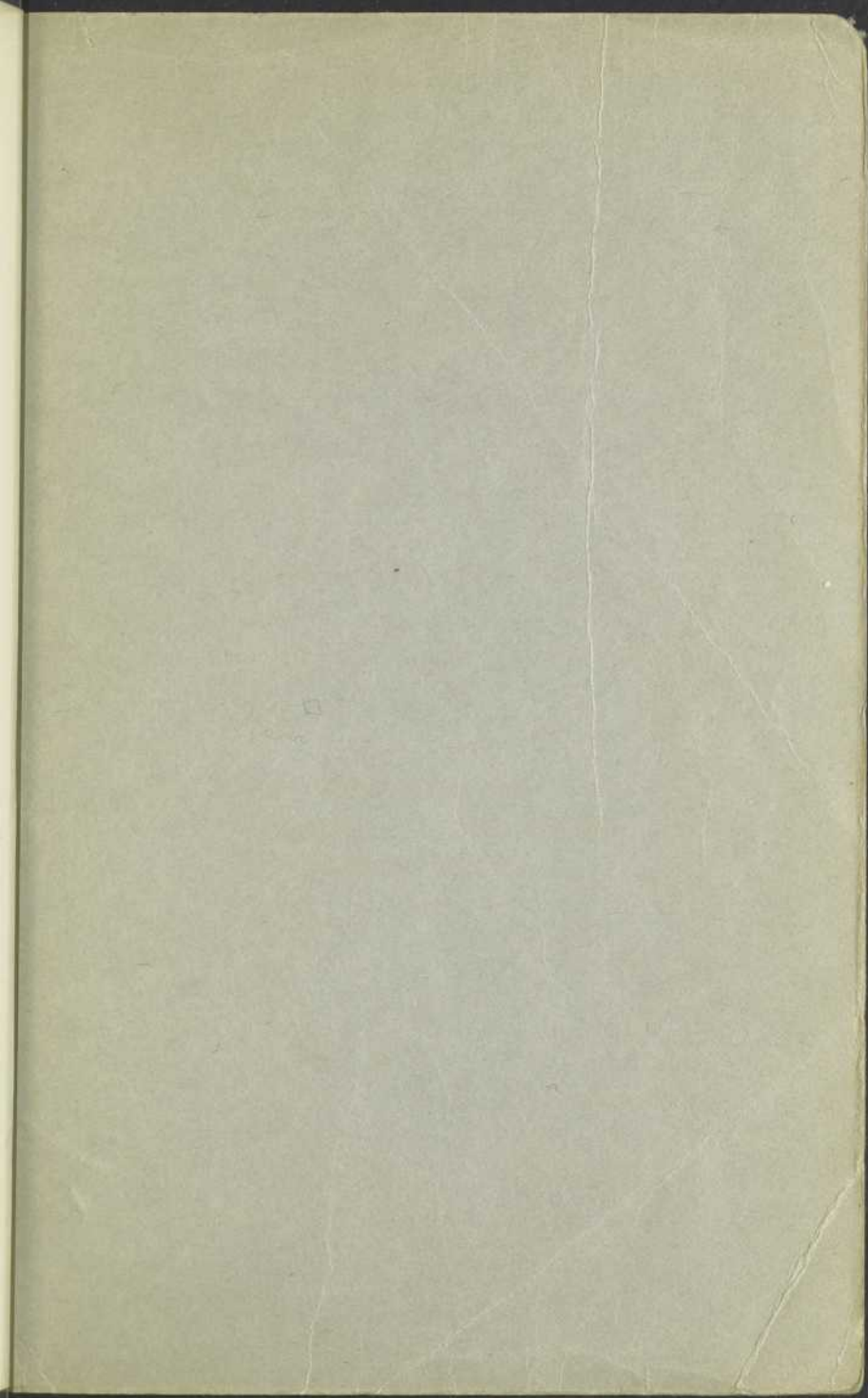


TABLE DES MATIERES

Avertissement.....	9
I. Armand Lavergne.....	11
II. M. R.-B. Bennett.....	15
III. M. Mackenzie King.....	25
IV. M. J.-S. Woodsworth.....	35
V. M. Ernest Lapointe.....	45
VI. M. Mitchell Hepburn.....	55
VII. M. Arthur Sauvé.....	65
VIII. M. H.-H. Stevens.....	75
IX. M. Fernand Rinfret.....	83
X. M. C.-H. Cahan.....	93
XI. M. Alfred Duranleau.....	103
XII. Trois satellites: sir George Perley, MM. R.-J. Manion et Hugh Guthrie.....	113
XIII. M. Maurice Dupré.....	123
XIV. Trois lieutenants: MM. J.-L. Ralston, W.-R. Motherwell et I. Mackenzie.....	133
XV. MM. P.-J.-A. Cardin et Onésime Gagnon.....	143
XVI. M. J.-F. Pouliot.....	151
XVII. Trois Israélites: MM. Samuel Jacobs, Abraham Heaps et Samuel Factor.....	161
XVIII. Et les autres.....	171

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
DEUXIÈME JOUR D'AOÛT
MIL NEUF CENT TRENTE-CINQ
POUR LES
ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
1735 RUE S. DENIS
À MONTRÉAL
PAR LES SOINS DE
L'IMPRIMERIE MODÈLE LIMITÉE
285 RUE DORCHESTER EST
À MONTRÉAL

Imprimé au Canada sur
papier fabriqué au Canada.





Dans la série

FIGURES CANADIENNES

Figures Canadiennes (Tome I: Ecclésiastiques), Abbé E.-J. Auclair	\$1.00
Figures Canadiennes (Tome II: Politiques), Abbé E.-J. Auclair	\$1.00
La Vie Humoristique d'Hector Berthelot, Henriette Lionais-Tassé	\$1.00
L'Oeuvre Véridique de Louis Riel, P. de M.	(épuisé)
La Grande Aventure de Le Moyne d'Iberville, Pierre Daviault	\$1.00
Marie Barbier, Robert Rumilly	\$0.75
Nos Chefs à Ottawa, Léopold Richer	\$0.75

Prix: \$0.75

Imprimerie Modèle
Limitée
Montréal

Imprimé au Canada sur
papier fabriqué au Canada.